



HAL
open science

Mise en scène de la transparence : application aux équipements sportifs

Apolline Coré

► **To cite this version:**

Apolline Coré. Mise en scène de la transparence : application aux équipements sportifs. Architecture, aménagement de l'espace. 2015. dumas-01374340

HAL Id: dumas-01374340

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01374340>

Submitted on 30 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



MISE EN SCÈNE DE LA TRANSPARENCE

APPLICATION AUX ÉQUIPEMENTS SPORTIFS

Apolline Coré

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

MISE EN SCÈNE DE LA TRANSPARENCE

APPLICATION AUX ÉQUIPEMENTS SPORTIFS

Mémoire Ambiances, dispositifs, références, effets 2014-2015
sous la direction de Pascal Joanne, Daniel Siret et Céline Drozd

Apolline Coré

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Je tiens à remercier mes directeurs de mémoire Pascal Joanne, Daniel Siret et Céline Drozd pour leur soutien et leur suivi régulier qui m'ont permis de mener à bien mon mémoire. Je tiens aussi à remercier Jean-Marie Beslou pour l'intérêt qu'il a porté à mon sujet dans la première phase de réflexion.

Je souhaite remercier également toutes les personnes qui ont bien voulu se prêter à l'exercice du parcours commenté et à mes entretiens pour le temps qu'ils m'ont accordé. Leurs avis ont été essentiels pour comprendre les qualités d'ambiances que pouvait apporter un bandeau vitré dans un équipement sportif.

Merci à Vjoncheray Photographie pour m'avoir offert les droits de parution de leurs photographies.

Pour finir, je remercie ma famille et mes amis pour leur soutien et pour avoir pris le temps de débattre sur ce sujet.

Avant-propos	6
Introduction	8
PARTIE 1 : Réflexions autour de l'animation des rues et du sport	13
1. Une animation urbaine pour une ville à échelle humaine	15
1.1 Les rez-de-chaussée de la ville traditionnelle à la ville moderne	16
1.2 Rendre le sol vivant avec des rez-de-chaussée	22
2. Le sport, une animation urbaine en mutation ?	29
2.1 La place du sport dans la société	30
2.2 La mise en spectacle du sport urbain	32
2.3 La mutation des espaces sportifs et de leur ambiance intérieure	36
3. Mettre en scène la transparence dans un équipement sportif	47
3.1 Du point de vue de l'ambiance urbaine	48
3.2 Du point de vue de l'ambiance intérieure	50
PARTIE 2 : Etudes de cas	53
4. Cas d'études et méthodologie	55
4.1 Deux cas d'études mettant en scène la transparence	56
4.2 Une méthodologie en trois temps	61
5. Stade Pierre Quinon, un rez-de-chaussée en transparence	65
5.1 Analyse visuelle des attitudes	66
5.2 Analyse de l'ambiance urbaine par des parcours commentés	69
5.3 Analyse de l'ambiance intérieure par des entretiens	71
6. Gymnase du lycée Nelson Mandela, une transparence surélevée	75
6.1 Analyse visuelle des attitudes	76
6.2 Analyse de l'ambiance urbaine par des parcours commentés	78
6.3 Analyse de l'ambiance intérieure par des entretiens	80

Conclusion

Analyses croisées des enquêtes et établissement d'une règle pour la mise de la transparence d'un équipement sportif	84
Les limites de la mise en scène de la transparence	90
Retour critique sur l'expérience de l'initiation à la recherche et suite de proposition à la recherche	92

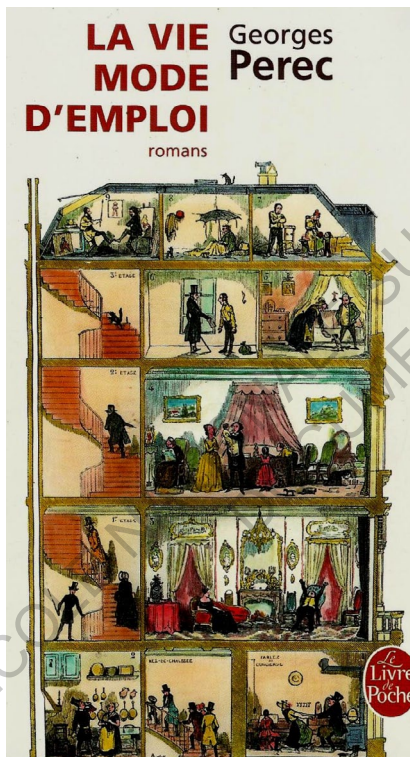
Annexes

Plans et coupes du stade Pierre Quinon	96
Plans et coupes du lycée Nelson Mandela	98
Retranscription des parcours commentés	100
Etude des rythmes urbains le long du boulevard Guy Mollet	112
Article «Faire la lumière» rédigé en 2014	115
Bibliographie	118

« 28 novembre 2053. En mal d'exhibition, la capitale a procédé à un grand ravalement de façades, avec baies vitrées à tous les étages. Les Parisiens s'offrent en spectacle de jour comme de nuit, au travail, au restaurant et dans leurs appartements.

[...] C'est dans les yeux des piétons que le renversement s'est opéré : désormais, ils n'échangent plus un regard. Le spectacle n'est plus dans la rue, mais dans les appartements, largement ouverts sur l'extérieur par de vastes baies vitrées. Les vitrines semblent avoir colonisé les immeubles, partant des magasins du rez-de-chaussée en remontant vers les étages. Apparemment frustrés des demi-mesures qu'imposaient les réseaux sociaux, les Parisiens ont voulu, par ce biais, exposer leur vie 24 heures sur 24, et plus seulement par intermittence. Ils en avaient assez de sous-titrer leur vie sur support numérique et brûlaient de l'exhiber réellement. »

Philippe Vasset, Paris, la vue mode d'emploi,
Libération Edition spéciale 2053, Novembre 2013.



La façade de l'immeuble parisien imaginé par Georges Perec est comme enlevée pour pouvoir observer tous les détails de la vie de ses habitants.

Cet article d'actualité-fiction « Paris, la vue mode d'emploi », écrit par Philippe Vasset, a particulièrement attiré mon attention. S'inspirant du roman de Georges Perec « La vie mode d'emploi », il décrit comment Paris s'offre en spectacle à travers de grandes baies vitrées. Il compare les bâtis parisiens à des théâtres et les rues à des coulisses, depuis lesquelles on peut observer « les anniversaires, les fêtes et les premiers pas du petit dernier ». Les façades vitrées des immeubles remplacent ainsi les écrans où l'on mettait son existence en scène.

La référence au film de Jacques Tati « Playtime » prend, ici, tout son sens. Sorti en 1967, le film présente une ville à l'architecture ultra-moderne, composée quasi exclusivement de verre. Il met en avant un contraste entre une société décrite comme froide et la fantaisie du personnage principal Monsieur Hulot. La grande leçon burlesque de Tati est que ce n'est pas le héros qui est drôle, mais le monde. Monsieur Hulot ne sert qu'à mettre en avant le burlesque inhérent à la société. L'idée de Jacques Tati, avec ce film, était d'apporter de l'humour là où les gens vivent. Dans le même esprit, le Paris de Philippe Vasset imagine les gens tels des robots s'activant derrière des immeubles vitrines. Le spectacle n'est plus dans la rue mais dans les appartements, tout le monde s'observe, une société hollandaise poussée à son paroxysme.

Dans son film « Playtime », Jacques Tati nous montre Paris comme un « immense terrain de récréation », comme il dit, où on voit les gens travailler dans leur bureau, regarder la télévision chez eux, dîner au restaurant... mais la question du sport n'y est pas abordée.

Les parisiens du film «Playtime» s'offrent en spectacle dans tout Paris, que ce soit dans leur appartement ou au restaurant.



Ayant toujours été une grande sportive, et notamment handballeuse depuis plus de 15 ans, j'ai voulu m'intéresser de plus près à la question du sport. Je me suis alors demandé de quelle manière le sport pouvait lui aussi s'offrir en spectacle et apporter de l'humour ou de l'animation dans la ville. Certes, le sport s'est depuis tous temps mis en spectacle, mais le plus souvent dans des lieux souvent clos, avec des spectateurs, des supporters se rendant consciemment dans des endroits bien définis en payant souvent leur place. Dans, ce contexte, le but n'est pas prioritairement d'animer le quartier ou la ville, mais d'offrir des infrastructures capables d'accueillir dans les meilleures conditions un public plus ou moins large. Mais le sport pourrait aussi s'offrir en spectacle au hasard des déplacements, sur le trajet quotidien pour se rendre au travail, à l'école par la transparence de ses infrastructures.

Elu mot de l'année 2013 par un jury présidé par Alain Rey, la transparence est une notion d'actualité, un nouveau concept du XXI^{ème} siècle. Que ce soit au sens propre ou au sens figuré, la transparence est omniprésente dans notre quotidien. La polysémie du mot renvoie à des domaines très vastes. En effet, la transparence se situe entre matière et social, entre public et privé.

Attesté depuis le moyen-âge, «transparence» vient du latin «trans» (par-delà ou à travers) et «parere» (paraître). Au sens propre, la transparence relève du visuel. Elle est le caractère de ce qui est transparent, c'est la qualité d'un corps à laisser passer la lumière en laissant voir les formes et les couleurs. Au figuré, la transparence symbolise la vérité : c'est l'évidence et la clarté c'est-à-dire la qualité de ce qui laisse paraître la réalité toute entière, qui exprime la vérité sans l'altérer. Le contraire de la transparence, c'est l'opacité et l'obscurité. La transparence renvoie à l'idée d'un obstacle réel mais invisible, et séparant sans cacher.

Elle renvoie à au moins trois rôles distincts : un objet vu, un sujet voyant, et entre eux un obstacle. Ces trois rôles sont passifs : l'objet transparait sans s'exhiber, l'obstacle se contente de laisser transparaitre, le sujet voit sans regarder. La transparence ne décrit donc pas une action mais un état. Même si, de par sa transparence, l'obstacle semble ne pas exister, c'est toutefois lui qui donne tout son sens à la transparence. Dans le cas, par exemple, du quartier rouge à Amsterdam, même si les vitres derrière lesquelles se présentent les prostituées ne semblent pas exister, c'est elles qui donnent tout son sens à la mise en scène. Elles induisent un « effet vitrine », essentiel à l'esprit du quartier rouge. On retrouve aussi la transparence, comme état, en architecture où l'obstacle est souvent représenté par une vitre. Les bureaux, les cuisines des restaurants, les halls d'immeubles, voir même les hôtels, à l'image du Standard Hotel à New York, s'ouvrent sur l'extérieur par le biais de façades vitrées. Cet hôtel n'hésite pas à vitrer toutes les pièces, y compris la salle de bain et les toilettes. Les habitants perdent alors toute leur intimité et sont exposés aux passants. On retrouve également cette ouverture sur la rue avec les restaurants japonais, où, selon la culture japonaise, un bon cuisinier n'a rien à cacher. En japonais, la beauté et la propreté se rejoignent en un seul mot (綺麗). Les deux idées, bien que pas vraiment synonymes, sont clairement concomitantes. Selon la tradition japonaise, tout ce qui est en vue vous représente, vous n'avez donc pas le droit à l'erreur. Cette question est prise très au sérieux par les structures d'accueil du public, comme les hôtels et les restaurants.



« The building is a destination, both visually and experientially, realizing the client's conceptual goal to create a living room for the neighborhood a public place where hotel guests and pedestrians can co-mingle in a variety of spaces. » CTBUH Journal (2010), à propos du Standard hotel.

A partir du moment où la transparence n'est plus considérée comme un état mais comme un acte de communication, il faut prendre en compte un quatrième intervenant, non plus passif mais actif. Son rôle est de lever ou non l'obstacle au savoir de l'observateur. Dans une démocratie, contrairement à une dictature, l'obstacle doit être levé pour permettre une libre circulation du savoir. On retrouve cette notion de transparence en politique avec, par exemple, la mise en place de la Haute Autorité pour la

Transparence de la vie publique à la suite de l'affaire Cahuzac. Ainsi depuis le 10 avril 2013, une série de mesures sur la transparence dans la vie publique est adoptée, avec notamment la publication immédiate des déclarations de patrimoine de l'ensemble des ministres. La transparence, souvent revendiquée dans la sphère publique, est strictement encadrée dans la sphère du privé, protégée par le droit à l'intimité et le respect de la dignité. On peut alors se demander où commence et finit la vie privée des gens publics. Le débat autour de la télé-réalité témoigne aussi de cette ambiguïté. Les chaînes concernées se défendent en soulignant le consentement des cobayes : le voyeurisme des spectateurs est autorisé par l'exhibitionnisme des acteurs, les uns et les autres étant liés de fait par un contrat librement consenti. Enfin, le débat législatif autour du droit à l'image se perd dans la contradiction entre le devoir de montrer la vérité et la nécessité de respecter la dignité des personnes.

La transparence, qu'elle soit politique, financière, commerciale, matérielle, ou physique s'impose dans notre société. Une nouvelle façon de vivre se construit autour de cette vaste notion. Comme le dit Brice Teinturier, directeur général délégué d'Ipsos: « Aujourd'hui, on assiste à la mise en scène de soi et de toutes les facettes de sa vie. Publique comme privée, intime comme professionnelle, tout est public. Transparent. »

Un procédé qui utilise énormément la transparence, et ce depuis des siècles, est le commerce avec ses vitrines. Les rues commerçantes, de par leur transparence, attirent énormément de passants ralentissant le pas devant les vitrines. Les gens s'arrêtent, regardent tout autour d'eux, puis continuent d'avancer. Le commerce est un véritable élément moteur d'animation urbaine.

Les grandes rues commerçantes, à l'image des Champs Elysées à Paris, de la rue Sainte Catherine à Bordeaux ou encore de la Fifth avenue à New York, sont généralement des lieux de rassemblement où l'animation urbaine est très présente.

Cependant, bien que le commerce soit un atout majeur pour l'animation d'une rue, il ne doit pas être exclusif. En effet, les vitrines commerciales ne représentent que 10% du linéaire urbain, il est donc essentiel de s'intéresser au 90% restant. Ces 90% restant sont souvent des rez-de-chaussée qui ne proposent aucune interaction, qui n'ont pas de lien avec l'extérieur. Pourtant les rez-de-chaussée jouent un rôle majeur dans une ville, de par leur statut de transition entre espace privé et espace public. Ce sont des lieux susceptibles d'échanges culturels, d'activités sociales, d'expressions qu'ils soient en rapport avec la rue ou avec l'espace public. Il paraît donc important d'activer les rez-de-chaussée. Une question se pose alors : comment animer les rues autrement qu'avec le commerce ?

Le commerce, un élément essentiel pour attirer les foules à l'image, respectivement, des Champs Elysées à Paris, de la rue Sainte Catherine à Bordeaux et de la Fifth Avenue à New York.





A l'image du centre de remise en forme «L'usine», certaines pratiques sportives favorisent le lien entre les athlètes et la rue, par le biais de leur façade transparente.

Parallèlement à cette question, on peut remarquer l'émergence d'une nouvelle approche de pratiques sportives qualifiée de «spectacularisables» par Eric Adamkiewicz, c'est-à-dire qu'elles sont pratiquées pour être vues et donner lieu à des exhibitions. Ces pratiques autonomes cherchent plus de visibilité et veulent s'exposer aux regards des autres. Elles s'approprient la ville pour en faire un espace ludique et créent ainsi un lien entre les espaces et les citoyens. Mais quelles sont ces nouvelles pratiques ? Permettent-elles d'animer la ville, et plus particulièrement les rez-de-chaussée ? Pourrait-on, alors, envisager le sport comme une alternative au commerce pour animer les rez-de-chaussée ?

Les salles de fitness ou de remise en forme, qui s'ouvrent visuellement sur les rues, participent déjà à l'animation des rez-de-chaussée.

Cependant la finalité pour l'enseigne se traduit avant tout en termes de communication publicitaire. L'objectif est d'amener de nouveaux clients et de prendre des parts de marché aux concurrents.

Ce procédé peut-il également s'appliquer à un équipement sportif public, dont la finalité est autre que commerciale ? Les collectivités à l'origine des infrastructures sportives, les urbanistes, les architectes doivent concilier les trois objectifs suivants :

- L'équipement sportif en tant que tel au service de ses utilisateurs.
- L'équipement en tant que décorum, objet urbanistique pour l'image et la renommée de la collectivité.
- L'équipement en tant qu'infrastructure d'animation pour tous les publics.

Ce mémoire traitera donc uniquement des équipements sportifs publics. Le terme d'équipements sportifs regroupe des ouvrages identifiés comme les gymnases, les stades d'athlétisme, les salles de tennis, les vélodromes...

On peut alors se demander comment un équipement sportif peut remplir ces trois objectifs et ainsi s'ouvrir visuellement sur l'extérieur tout en animant les rues ? En quoi une mise en scène de la transparence dans un équipement sportif peut-elle amener des qualités d'ambiances à la fois intérieures et urbaines ?

Dans un premier temps nous nous intéresserons au rôle des rez-de-chaussée dans l'animation urbaine. Nous retracerons l'histoire des rues et de leur animation, de la ville traditionnelle à la ville moderne, puis nous nous intéresserons aux rez-de-chaussée d'aujourd'hui. Parallèlement à l'animation de la rue par les rez-de-chaussée, et dans une seconde partie, nous étudierons plus particulièrement le sport et sa place dans la société. Deux types de sport seront pris en considération : les nouvelles pratiques sportives qui font office de spectacle urbain et le sport plus traditionnel se déroulant dans les gymnases dont les infrastructures ont évolué au fil du temps et des changements de la société.

Enfin, pour comprendre l'impact que peut avoir une mise en scène de la transparence dans un équipement sportif, nous étudierons deux infrastructures situées à Nantes : le stade Pierre Quinon et le gymnase du lycée Nelson Mandela.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT FOURNIS AU DROIT D'AUTEUR

PARTIE 1:

REFLEXIONS AUTOUR DE
L'ANIMATION DES RUES ET DU
SPORT



ECOLE NATIONALE SUPRIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME DE NANTES

Photo de piétons dans une rue au centre de
Shangai (Carlos Barria/Reuters).

1. Une animation urbaine pour une ville à échelle humaine

1.1 Les rez-de-chaussée de la ville traditionnelle à la ville moderne

Les rez-de-chaussée tiennent un rôle essentiel dans l'animation de la vie urbaine. Bien qu'aujourd'hui leur traitement soit trop souvent négligé, l'importance de leur rôle a pu être démontrée par le passé. Pour Philippe Panerai, les rez-de-chaussée, dans la ville traditionnelle, sont « le ferment de la vie politique et civile » (Panerai, 2013). En effet, ils ont pendant longtemps été considérés comme les acteurs majeurs de la vie publique mais aussi de la vie privée. De par leur position stratégique, ils assurent la transition entre le public et le privé.

LA RUE MÉDIÉVALE, ACTEUR MAJEUR DE L'ANIMATION URBAINE

C'est notamment le cas de la rue médiévale où toutes les échoppes privées s'ouvrent sur l'espace public. Un théâtre d'activités professionnelles se crée alors au sein de la rue. Tout au long de la journée, les artisans travaillent derrière la fenêtre de leur ouvrier, sous les yeux des passants. De larges bancs de pierre ou de bois bordent les échoppes, ainsi que des dressoirs pour exposer les produits à vendre. Tous les métiers sont représentés dans les rues, et parmi les plus présents on peut citer les boulangers, les charcutiers, les pâtisseries, les potiers, les marchands de vin... Chacun possède au-dessus des arcades de leurs présentoirs un écriteau avec le nom de l'enseigne. Mais les artisans ne se limitent pas à l'échoppe ; en effet ils n'hésitent pas à empiéter sur l'espace public pour entreposer tout ce qui est trop encombrant comme des outils, des baquets à l'usage des tanneurs, des claies pour sécher les peaux et les toiles ou encore des pressoirs volants que chacun peut louer à tour de rôle pour écraser le raisin au moment des vendanges.

Ces débordements ont une incidence sur la circulation de ces rues. En avançant sur les voiries, les étalages nuisent aux règles d'hygiène. Des mesures sont alors prises en 1270 pour limiter la largeur des étals et de leurs auvents. L'espace public reprend ainsi une place plus importante et repousse les échoppes et commerces privés vers les maisons bordant les rues.

Toujours pour des raisons d'hygiène, une autre coutume impose la spécialisation des rues. Chaque artisan se voit attribuer une rue correspondant à son activité et il lui est interdit de migrer vers un autre secteur. Le rapprochement de certains appareils indispensables comme, par exemple, les moulins à tanner, de gros besoins d'eau et d'espace, la proximité d'un port, l'odeur ou encore le bruit justifient la mise en place d'une spécialisation des rues. De la même façon, les peaussiers et les boursiers se situent dans des ruelles voisines des abattoirs où ils peuvent faire l'acquisition de peaux. Les noms des rues sont ensuite déterminés en fonction des activités présentes dans chacune d'entre elles. Seuls quelques métiers ne sont pas sectorisés, dont notamment les boulangers et les marchands de vin, puisque leur présence est indispensable dans chaque quartier. La rue du Moyen Âge est donc très ouverte sur l'espace public mais aussi très spécialisée ; il n'y pas de mixité des activités. Malgré l'animation proposée par toutes les échoppes, la rue reste plus au moins monotone du fait de la répétition de la même activité tout au long de la rue.



La rue médiévale est, selon J. Milley, « A la fois un passage, un atelier, un bureau où se traitent les affaires et un marché permanent. » J. Milley, La vie parisienne à travers les âges, 1965.

Les crieurs publics, source de l'animation urbaine, comme le souligne Guillaume de La Villeneuve dans Le dit des Crieries de Paris:

« C'est d'une fille gente et belle,
Qui n'a que l'age de XV. ans,
Qui c'est esgaree en dansans. »

« Du matin pour commencement,
Je crie du lait qui est propice pour les nourrice,
Pour nourrir les petis enfans,
Disans : Sa tos, le pot, nourrice. »

« C'est du gentil vin vermeil,
Ausy du gentil vin blanc.
A l'enseigne du barillet,
La peinte n'est qu'à deux blanc. »

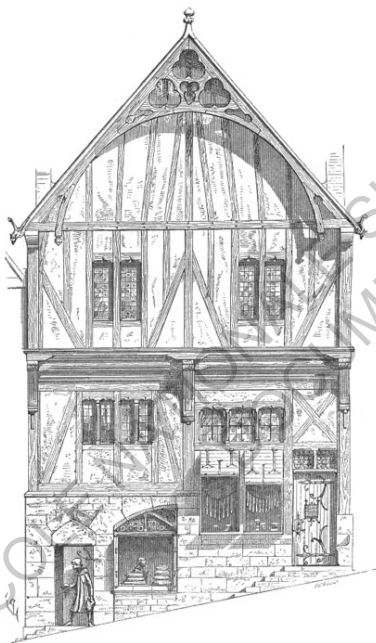


L'activité débordante des artisans n'est pas la seule à participer à l'animation de la rue, les crieurs publics y participent amplement. A défaut de présenter une affiche ou une pancarte pour exposer leurs produits à vendre, ils utilisent leur voix. Dès l'aube, et pendant de longues heures, une cacophonie se crée dans la rue. Il existe des crieurs publics seigneuriaux et municipaux qui sont assermentés et salariés. Ce sont ceux qui annoncent les bonnes ou les mauvaises nouvelles, les dernières ordonnances royales, les décès ou un avis de recherche.

Ces crieurs officiels sont mélangés avec des vendeurs ambulants, qui, eux, sont dénoncés comme des concurrents déloyaux par les commerçants ayant pignon sur rue. Le dit des Crieries de Paris de Guillaume de La Villeneuve répertorie sous forme de quatrain tous les cris qu'on pouvait entendre à Paris. Le texte se présente comme une promenade sonore dans Paris qui commence à l'aube et qui finit à la tombée de la nuit. Au lever du jour, le premier cri à retentir est le cri de la laitière. Dès l'ouverture des portes, les fermières des faubourgs entraînent dans la ville, portant leur pot de lait sur la tête. Un des derniers cris du matin à retentir est celui du marchand de vin. Les crieurs de vin avaient un statut particulier puisqu'ils étaient inscrits au bureau de la ville et salariés. Ainsi, chaque matin, ils devaient se présenter chez un tavernier de leur choix qui ne pouvait pas refuser leur service. Ensuite ils criaient dans les rues dans le but de faire goûter du vin.

Outre le commerce, l'animation de la rue au Moyen Age se fait également par le biais des façades. L'exiguïté des rues ne permet pas d'y placer des statues isolées ou des arbres. Ainsi l'essentiel de la décoration est reporté sur les façades. Parmi les décorations couramment utilisées, on peut citer :

- Les montjoies ; ce sont des niches aménagées dans les murs de manière à accueillir une statuette. Certaines font corps avec l'architecture de la maison, d'autres sont installées après dans les niches. Les montjoies sont éclairées lors des principales manifestations.
- Les peintures murales ; les premiers noms d'enseignes sont d'ailleurs peints sur les façades.
- Les hôtels particuliers ; ils sont composés d'un assemblage compliqué comportant montants verticaux, sablière, étais obliques pour le colombage, décors peints et sculptés... Chaque hôtel est un cas particulier qui apporte à la rue un côté pittoresque.

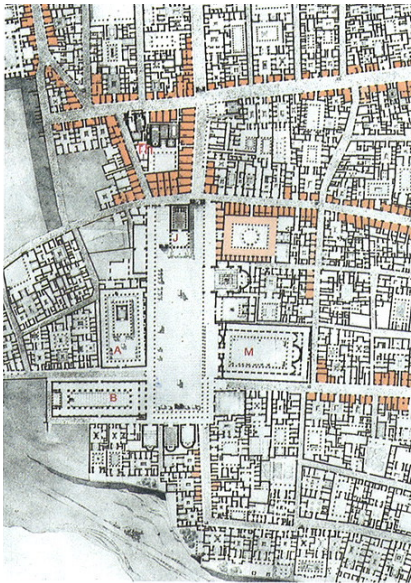


« Le bourgeois, à sa guise, paraît de sculptures
ou salissait de haillons l'extérieur de sa demeure,
sans prendre toujours garde à la commodité de la rue.
Le public qui passe compte moins que le chef de maison qui bâtit. » Camille Jullian, Histoire de Bordeaux, 1895.

Malgré l'exiguïté de la voirie et également la pollution et les épidémies très présentes à cette époque, les activités médiévales sont très largement mises en scène. Les rues sont bondées d'artisans, de crieurs, de passants... du matin au soir. Le Moyen Age est une des seules époques à avoir attaché autant d'importance aux rez-de-chaussée et à l'animation des rues.

LES PLANS HISTORIQUES, TÉMOIGNAGES DE L'EMPRISE DES REZ-DE-CHAUSSÉE ET DE LEUR IMPORTANCE

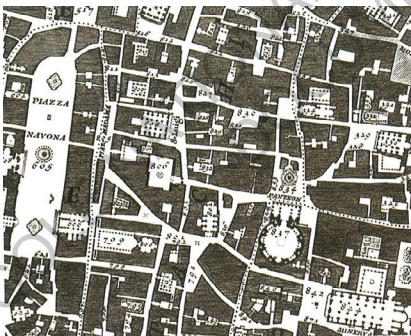
D'autres traces du passé mettent en avant l'importance accordée aux rez-de-chaussée. Si l'on se réfère à la manière de représenter les plans, on peut constater que seuls les rez-de-chaussée suffisent pour dessiner un plan, et ainsi comprendre une ville.



Plan de Pompéi, Georges Gromort, 1910.

C'est par exemple le cas du plan restauré de Pompéi. Le relevé réalisé par Georges Gromort en 1910 est en fait un plan de rez-de-chaussée. Il est, selon les codes des Beaux-Arts, coupé à 1m du sol. Chaque changement de niveau est mis en évidence par un ombrage, tous les pavages au sol sont dessinés, de même que les mosaïques, les bassins et les jardins. C'est un plan minéral très détaillé de manière à représenter au mieux de l'occupation des rues. On distingue facilement les rues bordées de commerces. Les boutiques sont intégrées à l'édifice mais elles restent autonomes puisque l'usage et l'accès sont indépendants de la maison située juste au-dessus. On y distingue également des trottoirs et des passages pour piétons avec des bornes pour modérer la vitesse des charrettes. La ville comporte peu d'étages ; ainsi les rez-de-chaussée suffisent à la décrire.

Selon Georges Gromort, le plan restauré de Pompéi est « l'un des documents les plus importants que nous possédions sur la vie publique et la vie privée des anciens. » (Georges Gromort, 1944). En effet, le plan est un véritable témoignage de la vie publique qui pouvait se dérouler dans cette ville antique. On peut deviner où se situent les rues les plus calmes et les rues les moins empruntées en observant la représentation du sol. Les rues commerçantes qui rassemblent les foules sont, elles, mises en évidence par la représentation en plan des boutiques. Deux rythmes de vie semblent cohabiter dans cette ville antique.



Plan de Rome, Nolli, 1748.

Une autre représentation de plan qui a marqué la mise en valeur du rez-de-chaussée est celle de Nolli pour le plan de Rome, gravé en 1748. Sur ce plan, le bâti est hachuré en gris, et ainsi, par défaut, en blanc, sont représentés les rues, les places, les jardins, les passages mais également l'intérieur des bâtiments publics. Le plan devient ainsi plus complexe que l'habituelle distinction public/privé. Il montre une continuité entre les espaces extérieurs et les espaces intérieurs publics, aucune limite n'est représentée entre la rue et les édifices publics. Les monuments publics sont donc assimilés à un espace ouvert, accessible à tous. Cependant, contrairement au plan de Pompéi, les commerces ne sont pas représentés, il manque donc tout un aspect de la vie quotidienne. On peut se demander si les commerces ne devraient pas être considérés comme des espaces publics et ainsi être représentés en blanc avec les détails des plans intérieurs plutôt qu'en gris. Les commerces sont une partie malléable des rez-de-chaussée ; ils sont à la fois des espaces publics et des espaces privés. « Les commerces [...] constituent la frontière poreuse entre le dedans et le dehors » (Panerai, 2013).

LES TRAVAUX HAUSMANIENS INSTAURENT
UNE SÉPARATION NETTE ENTRE LE PUBLIC ET
LE PRIVÉ



A l'image du boulevard Haussmann à Paris, les rues sont avant tout des espaces techniques, sans lien avec les habitations.

LE FONCTIONNALISME OU QUAND LA
VOITURE REMPLACE LE PIÉTON DE LA VILLE
TRADITIONNELLE

Dans la ville traditionnelle, les rez-de-chaussée sont perçus comme des éléments indissociables de la ville et de son animation. Cependant, aujourd'hui les rez-de-chaussée sont principalement perçus comme des éléments résiduels et techniques. On peut alors se demander ce qui a provoqué ce changement.

Le début de ce changement s'effectue à Paris au milieu du XIX^{ème} siècle. Les rues étroites et insalubres du Moyen Age gênent la circulation et empêchent la circulation de l'air, alors qu'en ce même moment Paris connaît une croissance démographique importante. Les classes riches tendant ainsi à quitter le centre pour s'installer dans les faubourgs pendant que les maisons du centre accueillent une population pauvre de plus en plus nombreuse. C'est à ce processus de paupérisation que les travaux haussmanniens vont s'attaquer.

Un réseau de grandes percées est alors mis en place. Les principales rues sont élargies, jusqu'à 100m de large par exemple pour l'avenue Foch. Des places et des carrefours sont créés à l'intersection de ces grands axes, de même que des gares et de grands monuments. Mais le haussmannisme ne se contente pas de tracer des rues et de créer des équipements, il intervient aussi sur l'esthétique des immeubles privés.

La réorganisation de la ville se fait selon un découpage très strict en fonction des compétences de la maîtrise d'ouvrage. Tout ce qui concerne l'espace public relève de la maîtrise d'ouvrage publique alors que ce qui concerne les opérations privées relève de l'initiative des investisseurs et des propriétaires. Mais entre les deux, il y a peu de communication explicite autre que réglementaire. Aucun plan rassemblant à la fois l'espace public et les opérations privées n'a été développé, aucun travail sur la transition entre le public et le privé n'a été mis en place. On peut alors avoir l'impression que les parisiens vivent dans deux mondes hermétiques : soit ils sont dans la sphère publique, soit ils sont dans la sphère privée. Mais il n'y a pas d'interactions possibles entre ces deux sphères, ni de liens entre les passants et les habitants des immeubles privés ou même les commerçants. Les espaces publics n'ont été développés que dans les grands parcs ou places avec en arrière-plan des édifices public comme les palais, les théâtres... Ils sont absents dans les rues qui sont vues comme des espaces techniques plutôt que comme des lieux de promenades et de détente. Les plans des rues sont strictement techniques avec la position des lampadaires, des arbres, des égouts, des réseaux... Le dessin s'arrête au bâtiment représenté par un trait grisé, comme si on ne pouvait pas y entrer.

Dans la continuité des travaux haussmanniens, les rez-de-chaussée se sont appauvris. Un siècle plus tard, de nouvelles mesures vont conforter cette perception des rez-de-chaussée. Ces mesures sont dues à la mise en application de théories qui ont guidé l'urbanisme durant toute la seconde moitié du XX^{ème} siècle : le fonctionnalisme.

Dès le début des années trente, il n'y a plus de place en Europe que pour le fonctionnalisme. Il trouve sa traduction dans la Charte d'Athènes, un document rédigé lors du IV^{ème} Congrès International d'architecture moderne en 1933. Le fonctionnalisme, formalisé par le courant moderniste et la charte d'Athènes, a d'abord été appliqué à l'architecture, avant d'être appliqué à l'urbanisme.

« Il faut adapter Paris à l'automobile, et renoncer à un certain esthétisme. » Georges Pompidou, discours du 18 novembre 1971, au District de la région parisienne.



Cette doctrine s'impose dans les réalisations urbanistiques à partir des années 1950. Les modernistes se basent sur la conviction que l'automobile est l'avenir de l'homme. Ils imaginent ainsi une ville tout-automobile, qui se construit au service de la voiture. Les rez-de-chaussée ont perdu le rôle qu'ils occupaient dans la ville traditionnelle. En effet, la ville n'étant faite que pour les voitures, les rues commerçantes n'ont plus leur place dans cette nouvelle urbanité.

Les rez-de-chaussée ont été relégués à une simple fonction de socle technique. Leur seul rôle est de proposer des places de stationnement pour les étages supérieurs. Les rues des grandes villes sont classées en voies rapides, voies de transits, voies de dessertes locales ou voies piétonnes. Il n'y a plus de mixité au sein des rues. On retrouve ce principe de sectorisation dans les quartiers d'affaires ou dans les centres commerciaux. Aux heures de fermeture, les lieux paraissent déserts. Ils deviennent alors des lieux de refuge voir de criminalité. La déshumanisation dans de nombreux quartiers est alors remise en cause.

DE NOUVELLES ENVIES REVENDIQUÉES PAR
LES HABITANTS

Pendant toutes ces années où les théories et les idéologies des urbanistes et des ingénieurs ont pris le relais de la tradition pour le fondement du développement urbain, la vie urbaine a été mis de côté au profit de la circulation automobile. Les villes ont été assujetties à l'automobile. Transformées pour la circulation et le stationnement des voitures, elles ont cédé une large part de leur territoire à ce mode de transport. Mais avec la généralisation de la voiture individuelle, l'encombrement des rues est devenu inévitable et a réduit l'espace consacré aux habitants.

De nombreux auteurs remettent alors en cause le fonctionnalisme et veulent revenir à une ville à une échelle plus humaine. C'est notamment le cas de la journaliste américaine Jane Jacobs qui dresse un bilan sévère des villes en 1961 : « Lorsqu'on passe en revue un certain nombre de villes, on remarque en effet que les secteurs urbains qui dépérissent sont précisément ceux que l'urbanisme officiel qualifie de sans problèmes. Ce que l'on remarque moins, mais qui est tout aussi significatif, toujours en passant en revue un certain nombre de villes, c'est que les secteurs urbains qui résistent au dépérissement sont précisément ceux que l'urbanisme officiel a condamné. »

A partir de mai 68, une nouvelle conscience écologique émerge et une nouvelle ère culturelle se met en place. L'urbanisme fonctionnaliste, qui cherchait à optimiser à tout prix le fonctionnement de la ville en rendant toujours plus efficaces les manières d'habiter, de travailler, de se déplacer... n'est plus adapté aux nouvelles aspirations de la société.

Si l'idée d'une ville tout-automobile a finalement été abandonnée au cours des années 1970, l'automobile n'en reste pas moins un facteur déterminant dans l'organisation des agglomérations. Cependant, la rue, condamnée sous sa forme classique par le fonctionnalisme, est redevenue l'élément clé de l'urbanisme. Elle n'est plus conçue comme un espace fonctionnel dévolu à l'automobile, mais comme un espace public et accessible à tous. Cette idée s'est principalement développée dans les années 1960-1970, quand la conservation des centres historiques s'est imposée face à la position radicale des modernes. Elle est renforcée aujourd'hui par le concept de « ville durable » qui favorise les transports en commun et les modes de déplacement doux.

Tout au long de l'histoire, la ville et notamment la rue s'est façonnée selon la volonté des habitants. Bien que la voiture ait pris un rôle prédominant sur le piéton, cela n'empêche pas que la ville ait été faite par et pour les habitants avant tout. Ce sont leurs besoins, leurs exigences et leurs aspirations qui ont évolué et ainsi provoqué des changements de la vie urbaine.

Aujourd'hui la volonté est de revenir à une ville à l'échelle de l'humain, de donner plus de place au piéton et moins de place à la voiture. Les habitants sont de plus en plus sensibles au développement durable, et veulent privilégier les déplacements doux à l'automobile. Mais est-ce possible dans ces nouveaux quartiers modernes de retrouver l'image des rues animées du Moyen Age ? Comment la ville peut-elle suivre ce changement de mentalité et proposer des rues plus conviviales ?

1.2 Rendre le sol vivant avec des rez-de-chaussée

Faire la ville par et pour le piéton incite à un changement radical puisqu'il s'agit de mettre de côté l'ère de la ville tout automobile qui a redessiné la ville moderne. L'urbanisme fonctionnel a non seulement fait du socle de la ville un objet technique mais il l'a également figé alors que la flexibilité est une valeur essentielle de l'animation.

ANIMER LES RUES AUTREMENT QU'AVEC LE COMMERCE

L'objectif est de rendre la ville agréable et de remettre le piéton au centre de la vie urbaine, c'est-à-dire de mettre en place une « ville marchable » (tirée de la notion anglo-saxonne walkable city). Cette notion part de l'idée que les rues commerciales doivent privilégier le piéton. Cependant, il ne faudrait pas se limiter aux rues commerciales. La ville marchable doit concerner tous les espaces accessibles aux piétons. Il faut donner envie aux citadins de déambuler dans la ville et mettre en place une ville des courtes distances. Pour cela, l'ensemble des rez-de-chaussée doivent animer la rue.

Une des animations la plus évidente est le commerce. En effet, les rues commerçantes sont généralement les rues les plus bondées. Les rues sont remplies d'activités et les vitrines décorent les façades. Cependant, le commerce n'occupe que 10% du linéaire urbain. Que faire alors avec les 90% restant ? Comment peut-on animer la rue autrement qu'avec le commerce ?

Toutes sortes de solutions peuvent être imaginées pour redonner vie à la rue : insérer des programmes alternatifs, des services, des équipements au rez-de-chaussée, travailler la façade des bâtiments de manière à rendre la rue plus dynamique, proposer des façades vitrées pour rendre lisible l'activité interne des bâtiments, proposer des programmes ouverts sur la ville comme des cafétérias, des bibliothèques, des écoles, des bureaux... Le degré de transparence des rez-de-chaussée serait alors à adapter en fonction de chaque programme et de leur accessibilité. L'idée est de créer des rez-de-chaussée de grande hauteur sous plafond pour faciliter l'adaptabilité des usages. Ainsi on pourrait y imaginer d'autres activités que le commerce qui se tourneraient vers la rue plutôt que vers les atriums. Ces derniers sont d'ailleurs une des causes de la pauvreté des rez-de-chaussée. En effet, de nombreux bureaux, logements ou bien équipements publics renvoient leurs espaces vivants vers des atriums empêchant tout rapport avec la rue. Ne sont renvoyées sur la rue, seulement des façades opaques, qui ne présentent aucun intérêt pour le piéton.

ANIMER PAR LE BIAIS DU TRAITEMENT ARCHITECTURAL DES FAÇADES

L'animation des rez-de-chaussée peut se faire par le biais du traitement architectural. Les rez-de-chaussée sont, par leur position de socle des bâtiments, la charnière entre les étages supérieurs et la rue. Ils sont « l'interface entre les éléments bâtis et l'espace public, une interface complexe qui s'impose car la verticale a besoin d'un rez-de-chaussée et la rue, d'une limite. » (Michel, 2013). A priori, les rez-de-chaussée appartiennent au domaine privé puisqu'ils sont le socle de l'immeuble. Mais s'ils ne relèvent pas du domaine public, ils participent néanmoins à l'espace public dans la mesure où, si l'on se représente l'espace public comme un volume, les rez-de-chaussée en sont l'une des « faces ».

Transparence

La marche est plus agréable lorsque le bâtiment laisse à voir ce qui se passe à l'intérieur.



Façade ouverte



Façade fermée

Appel aux sens

Une façade interactive permet de solliciter tous les sens et de rendre la marche intéressante.



Façade interactive



Façade passive

Textures et détails

Des façades riches en détails et avec des textures diversifiées permet d'attirer le regard des passants.



Façade intéressante



Façade ennuyeuse

Mixité des fonctions

La mixité des fonctions et des éléments permet d'apporter une diversité d'expériences



Façade variée



Façade uniforme

Façades à axes verticaux

La verticalité permet de rythmer la marche des passants.



Façade verticale



Façade horizontale

De la même manière que les murs de notre maison peuvent nous rassurer, les façades donnant sur les rues apportent un sentiment de confort et de sécurité. Leur traitement architectural va donc avoir une incidence sur l'espace public et la qualité de l'expérience de ceux qui le pratiquent.

En tant que piéton, nous longeons les façades, et particulièrement les rez-de-chaussée qui se trouvent à hauteur de nos yeux. Nous pouvons ainsi observer tous les détails de la façade. Lorsqu'une façade est décorée, remplie de détail, d'informations... la marche devient plus intéressante, le temps passe plus vite et les distances paraissent plus courtes. Au contraire, lorsque les façades sont fermées et monotones, la marche paraît plus longue et pauvre en expérience. Des études physiologiques montrent que nos sens ont besoin d'être stimulés à intervalle de temps très courts : toutes les 4 à 5 secondes. Ce principe a été appliqué pour les rues commerçantes. En effet, en moyenne une boutique fait entre 5 et 6 m de large. Ainsi sur une rue de 100m on compte 15 à 20 boutiques. En parcourant la rue à une vitesse moyenne de 80s/100m, on passe devant une nouvelle boutique toutes les 4 à 5 secondes. Les rues commerçantes ont été pensées de manière à stimuler régulièrement nos sens afin de nous éviter une marche longue et inintéressante. Ce processus est efficace et très utilisé pour les rues commerçantes car il y a derrière une démarche commerciale mais il pourrait très bien être utilisé sur n'importe quelle façade, qu'il s'agisse de commerce ou non.

Le rythme de la façade peut également varier selon la trame qui y est appliquée. Avec une façade à axes verticaux les distances de marche semblent courtes et les trajets sont intéressants. Au contraire, avec une façade ornées de long éléments horizontaux, les distances semblent interminables.

On peut tirer les mêmes conclusions pour le consommateur visualisant un linéaire de supermarché. Les concepts ont été largement étudiés par le merchandising (ou marchandisage) linéaire pour favoriser les achats en ralentissant la marche. Il existe deux techniques d'implantation des familles de produits : vertical et horizontal. Les études ont montré que l'implantation verticale rend le linéaire plus visible pour le client et freine son passage en instaurant une plus grande succession de références pour un même niveau.

D'autres études ont étudié l'impact des façades sur la vie urbaine. Au regard des résultats, il est évident que les façades, et en particulier les rez-de-chaussée qui sont à hauteur d'œil, jouent un rôle majeur dans la dynamique de la vie urbaine.

Parmi ces études, on peut citer celle réalisée à Copenhague en 2003. Il a été prouvé que le niveau d'activité devant une façade « active » est sept fois plus important que devant une façade « passive ». Selon l'étude, les façades actives sont des façades ouvertes, interactives, intéressantes, variées, verticales... Ainsi, il est important de jouer avec la transparence pour ouvrir la façade sur la rue. Les passants deviennent alors des spectateurs de l'activité qui se déroule à l'intérieur du bâtiment. La texture et les détails permettent également de rendre une façade plus intéressante, de même que d'insérer un maximum d'éléments dans la façade comme des portes pour faire le lien entre l'intérieur et l'extérieur.

Selon une étude sur les rues de Copenhague effectuée en 2003, le niveau d'activité est sept fois plus élevé devant les façades actives que devant les façades inactives. (Gehl, 2010)



Ces façades dites actives sont aussi qualifiées de façades 5km/h. Les piétons ont tendance à ralentir, voir même s'arrêter, et tourner la tête vers la façade. A l'inverse les façades 60km/h sont destinées aux automobilistes et non aux piétons. Ce sont des façades fermées et uniformes qui imposent un rythme de marche plus élevé.

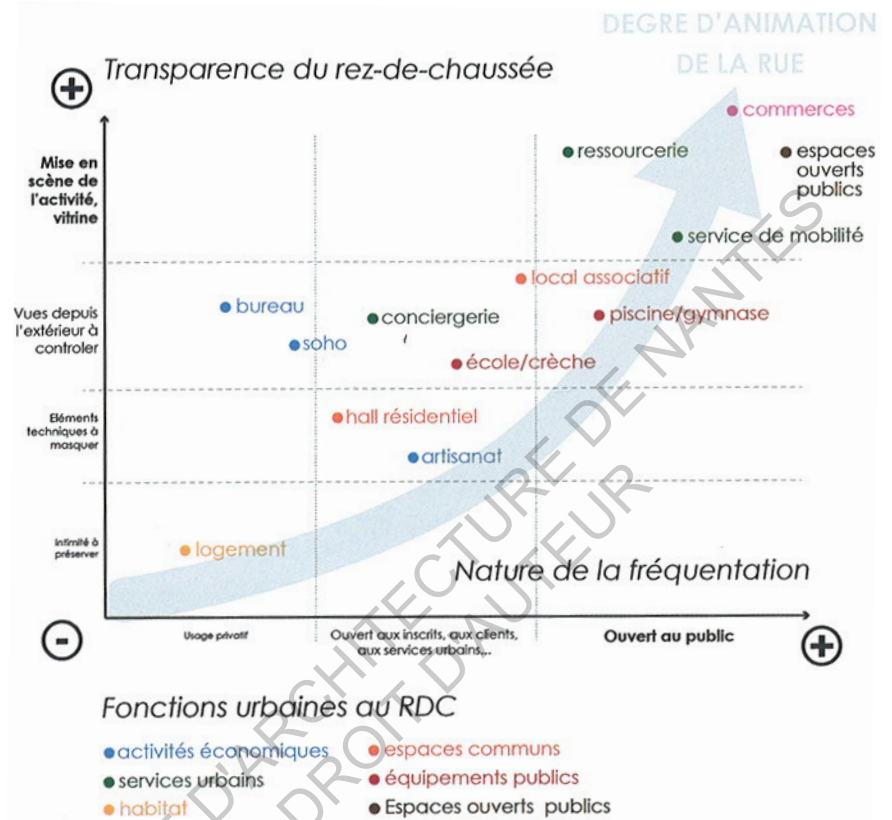
ANIMER PAR LE BIAIS DU PROGRAMME

Pour avoir une bonne dynamique de vie urbaine, il ne suffit pas simplement d'accorder de l'attention au traitement architectural des façades, mais il faut également y intégrer les bons programmes, les programmes qui permettront d'animer la rue. « Le programme, l'habileté et la clairvoyance des professionnels, l'évolution du regard sur la ville, l'observation des pratiques des habitants, des usagers, la capacité de ces derniers à faire entendre leurs exigences sont autant d'éléments de réflexion pour (re)venir à une ville de la proximité établissant un lien fort entre bâti et espace public, réorientant les activités vivantes vers la rue. » François Monjal, Rendre le sol vivant, 2013.

Le rez-de-chaussée est le lieu privilégié des activités. De par sa position et sa configuration architecturale, il peut accueillir des fonctions différentes de celles de l'immeuble dont il est le socle. Plusieurs fonctions peuvent se juxtaposer le long des façades et se mélanger au niveau de l'espace public. De nouvelles polarités peuvent ainsi se créer. On pourrait imaginer des cafétérias ou des bibliothèques qui viendraient s'étendre sur la rue et apporter plus de vitalité. On pourrait y rajouter une façade vitrée de manière à ce que les passants puissent observer tout ce qui se passe à l'intérieur. Cette transparence inciterait les passants à rentrer à l'intérieur du bâtiment. Des allers-retours entre l'intérieur et la rue se multiplieraient, la rue serait plus dynamique. Cette transparence permet également aux usagers d'être en lien avec l'extérieur et d'observer tous les mouvements des passants dans la rue. De la même manière, tous les équipements publics pourraient offrir un spectacle aux citadins. Certains demandant plus d'intimité ne seraient que partiellement ouverts, comme les bureaux, les espaces communs des résidences... Plus les programmes sont ouverts au public, plus il est nécessaire d'avoir un maximum de transparence dans le but de mettre en scène l'activité intérieure. Si les programmes ne sont que partiellement ouverts au public ou réservés à un certain type de personnes, il est important de garder de l'intimité. Les vues depuis l'extérieur sont donc à contrôler.

La courbe permet de caractériser les différentes fonctions urbaines autres que commerciales au regard de la nature de leur fréquentation et de leur transparence envisageable au rez-de-chaussée.

(Schéma par François Monjal, *Rendre le sol vivant*, 2013)



SCÉNOGRAPHER LES REZ-DE-CHAUSSÉE POUR FAIRE DE CEUX-CI UN SPECTACLE URBAIN

Animer les rues revient donc à scénographier les rez-de-chaussée. De la même façon que pour la scénographie théâtrale, trois concepts sont essentiels.

Tout d'abord, il faut prendre en compte la notion de dramaturgie: « Au théâtre, la dramaturgie est traditionnellement composée du texte de l'œuvre théâtrale choisie. En architecture, la dramaturgie est composée de l'ensemble des observations issues de l'analyse du programme, de la typologie du terrain, des contraintes, » (Reuter, 2010).

En scénographie comme en architecture, il faut choisir un axe à mettre en évidence. Cet axe va donner un sens au travail, il va permettre de définir le programme et réfléchir à son intégration dans la vie urbaine, en prenant en compte toutes les contraintes.

La mise en scène d'un rez-de-chaussée sous-entend la présence d'un public et également d'un acteur. Un rapport acteur/spectateur se met automatiquement en place quand on parle de mise en scène. Cependant, au théâtre, les rôles d'acteurs et de spectateurs sont clairement définis. L'acteur choisit son rôle et le garde tout au long de la scène. En architecture l'acteur est mis en scène contre sa volonté. Il ne choisit pas d'être acteur ou spectateur. Les deux rôles sont d'ailleurs souvent confondus. En effet, le visiteur observe ce qu'il se passe, il prend ainsi le rôle de spectateur. Bien que le visiteur regarde l'espace qui lui est donné à voir, il a aussi un rôle actif. Le visiteur peut également être observé par un autre visiteur. Il fait partie du décor et anime l'espace.

Dans le cinéma Sauvenière à Liège, les déplacements des visiteurs sont donnés à voir par des fenêtres en bandeau. Ils sont à la fois acteurs et spectateurs.



La question du rapport acteur/spectateur en pose une autre, celle du corps dans l'espace. Au théâtre, la relation entre l'acteur et le spectateur se fait par la parole mais aussi par les gestes, les déplacements des comédiens. On retrouve les notions de gestes et de déplacements lorsqu'on est confronté à une œuvre architecturale. En effet, le corps se déplace selon les caractéristiques de l'espace dans lequel il se trouve, son comportement évolue en fonction de la forme architecturale. Ce comportement sera la traduction de l'émotion provoquée par la forme. L'espace révélerait alors un «langage architectural» et ce langage passerait par la forme, la matière, la lumière. Ce serait donc ce langage qui, dans l'architecture, serait porteur de la dramaturgie.

A l'image d'une pièce de théâtre, les rez-de-chaussée doivent offrir un spectacle et divertir les passants. De la même manière que le décor des pièces de théâtre est essentiel, le traitement architectural des façades l'est aussi. Plus les façades seront détaillées et interactives, plus la marche des individus sera ralentie. La rue sera alors plus agréable, elle ne sera plus uniquement passante puisqu'elle proposera des animations. Le programme, qu'on peut rapprocher au scénario de la pièce, joue aussi un rôle majeur dans l'animation de la rue. Bien choisi, il peut être à l'origine de micro-polarités, débordant sur l'espace public et apporter de la convivialité au sein du quartier.



1

2

3

4

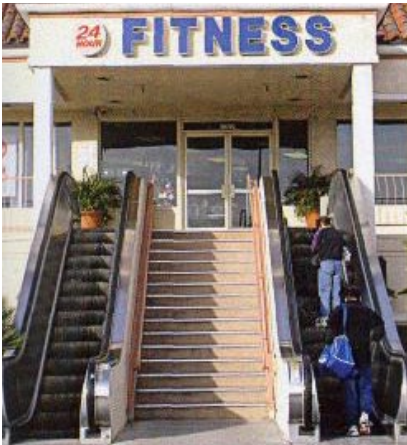
5 juin 2005, les Champs-Élysées transformés
en piste d'athlétisme pour soutenir la candida-
ture de Paris au JO de 2012.
(AFP Image Forum)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2.

Le sport, une animation urbaine en mutation?

2.1 La place du sport dans la société



« Des activités toutes simples comme monter un escalier se sont vues de plus en plus boudées, l'escalier roulant ou l'ascenseur permettant d'éviter de tels efforts. » (Gehl, 2010).

LES BÉNÉFICES PERSONNELS APPORTÉS PAR LE SPORT

Comme expliqué précédemment, il faut intégrer, dans les rez-de-chaussée les bons programmes afin qu'ils animent efficacement la rue. Les commerces ont de tous temps participés au dynamisme des villes mais peut-on envisager l'animation avec d'autres activités moins mercantiles et plus orientées vers les loisirs comme, par exemple, les activités sportives. Pour réussir l'animation, il faut un programme accepté par tous : les citoyens et les acteurs institutionnels. Or une activité qui actuellement fait l'unanimité est bien l'activité sportive.

L'évolution de la société, a conduit, dans les pays occidentaux, à une modification profonde des modes de vie. Le progrès technique a permis de soulager les individus mais a conduit à un travail plus sédentaire (ordinateur, machine numérique...). Or le besoin d'activité physique se fait ressentir tant au niveau de notre santé que comme moyen permettant de canaliser notre énergie. Suivant la manière dont il est pratiqué et accompagné, le sport peut être porteur de valeurs essentielles tant sur le plan personnel que collectif.

Au niveau individuel, l'activité physique joue un rôle déterminant dans l'état de santé général, quel que soit l'âge et la forme physique des individus. Le sport contribue à notre qualité de vie et représente une composante essentielle de l'équilibre psychologique et social de chacun. Le sport va devenir une nécessité sociétale pour lutter contre la sédentarisation croissante des individus.

Les effets bénéfiques des activités physiques et sportives sont reconnus pour prévenir ou traiter un grand nombre de maladies, telles que les maladies cardio-vasculaires (1ère cause de mortalité en France), l'obésité, mais également les problèmes de stress ou d'insomnie...

Essentielle à la santé, l'activité physique et sportive relève aussi et avant tout d'une notion de plaisir. La pratique physique et sportive est d'abord une activité de loisir qui a pour but de se faire plaisir. Elle contribue ainsi à l'équilibre social et psychologique des individus et répond à une exigence de bien-être personnel. Le sport est un outil de prise en compte de son corps et de valorisation de l'image de soi. Il permet également de lutter contre la violence par une meilleure maîtrise de soi.

Ces dernières années ont été marquées par une explosion du sport «bien-être» avec une recrudescence des salles de remise en forme qui répondent à des attentes nouvelles des citoyens. Ce type d'activité s'est notamment beaucoup développé dans le secteur marchand qui a su proposer des espaces de convivialité et de détente autour de la pratique sportive de loisirs. Le secteur marchand pallie ainsi à un déficit d'installations sportives sur certains territoires et répond à des attentes différenciées notamment en termes de pratique (plaisir, bien-être, loisirs...), d'horaires (amplitude, horaires atypiques...) et de qualité des équipements.

Ces constats doivent interroger le mouvement sportif qui a eu tendance à oublier cette dimension loisirs/bien-être au profit de la compétition. Une partie

de la population aspirant au développement de ces activités, il est essentiel qu'elles s'adressent à un public plus large.

Facteur d'épanouissement personnel, l'intérêt du sport est essentiel dès le plus jeune âge. Il porte des valeurs qui se retrouvent à toutes les étapes de la vie, notamment par l'apprentissage des règles, le goût de l'effort, l'envie de progresser, le plaisir d'être ensemble, la coopération, le respect de l'autre. Le sport en favorisant la maîtrise de soi, permet de canaliser la violence et de faciliter la relation à l'autre. Il tient donc une place évidente dans une société démocratique, c'est pourquoi il est actuellement valorisé.

LES VALEURS ESSENTIELLES DU SPORT SUR LE PLAN COLLECTIF

Lien et mixité sociale sont des problématiques qui touchent directement le sport. C'est un facteur d'intégration qui permet aux individus de sortir de l'isolement et de partager des pratiques et des valeurs avec d'autres. A travers l'activité associative et l'engagement bénévole, le sport est aussi un vecteur de citoyenneté et un moyen de lutter contre toutes les formes de discrimination. La pratique collective renforce l'identité des citoyens et la cohésion au sein d'un groupe dans le cadre d'une activité de loisirs, source de plaisir. Le sport peut jouer un rôle très positif dans les parcours d'insertion. C'est un élément fort de la réhabilitation sociale. La pratique sportive constitue un véritable réapprentissage du vivre ensemble, permet de lutter contre l'isolement des personnes afin qu'elles retrouvent un équilibre mental et social.

L'enjeu du développement du sport pour tous est fondamental. Au regard des problèmes de santé et des différentes formes d'exclusion qui existent, il apparaît essentiel de revaloriser le rôle de la pratique sportive organisée au sein de notre société. Mettre en scène le sport, l'exposer aux regards est un moyen d'inviter tous les citoyens à la pratique sportive.

La prise de conscience de l'importance du sport dans notre société a permis de le revaloriser et de lui donner une place plus grande dans la ville d'aujourd'hui. Les rez-de-chaussée ont certes un rôle primordial pour l'animation de la ville, mais depuis quelques années une nouvelle pratique sportive se développe au sein de la ville et participe également à son animation.

ÉMERGENCE DE NOUVELLES PRATIQUES RÉCRÉATIVES AUTONOMES ET SPECTACULARISABLES

De nouveaux liens entre les pratiques sportives et la cité émergent. La cité devient alors un lieu d'expression, de création ou encore d'échange pour de nombreux sportifs. Certaines rues piétonnes, places publiques ou pieds d'immeubles, sont devenus les lieux de pratiques sportives. Certains acteurs institutionnels jugent ces pratiques « envahissantes », ils considèrent que ces espaces ne sont pas faits pour accueillir de telles activités. Cependant, si on considère que le rôle des espaces publics est de proposer un lieu de rencontre entre citoyens, alors ces usages récréatifs participent pleinement à renforcer la convivialité de ces lieux. Ces pratiques recherchent une liberté et une visibilité que les espaces sportifs standardisés ne pouvaient pas leur offrir. Evoluer hors des installations implique donc d'accepter le regard et le jugement des autres.

Ces nouvelles pratiques sportives sont qualifiées de « pratiques récréatives autonomes ».

Le terme d'« autonome » correspond à la façon dont les pratiquants souhaitent vivre leur pratique sportive, c'est-à-dire en la gérant eux-mêmes, indépendamment des institutions sportives classiques. Ils veulent pouvoir pratiquer leur sport librement, lorsqu'ils le souhaitent et là où ils le désirent.

Elles sont également qualifiées de pratiques « spectacularisables » par Eric Adamkiewicz. En effet, elles s'inscrivent dans une culture sportive urbaine où la place du corps et sa mise en exposition sont prépondérantes. Dépasant le simple phénomène sportif, ces pratiques acrobatiques basent leur performance sur le style et l'esthétisme. Dans notre société de l'image, être beau est devenu aussi important qu'être bon techniquement. On peut retrouver cet état d'esprit dans la mise en scène des chutes. En effet, la chute n'est plus vue comme une sanction significative de la défaillance du pratiquant mais comme un élément de l'activité mettant en évidence l'importance des risques pris. Un nouvel objectif se crée avec ces pratiques : produire une performance, non plus technique mais artistique. La technique n'est plus suffisante, elle doit être accompagnée d'une gestuelle. Bien qu'il y ait une grande importance de l'image, du geste, de la performance accomplie, le spectacle n'est pas la seule finalité. La première personne concernée par ce type d'activité est l'acteur, qui cherche à s'épanouir par sa propre pratique, il ne cherche pas nécessairement que l'exposition.

LE SKATEBOARD, UN PHÉNOMÈNE DE STYLE

On retrouve ces objectifs notamment pour les sports de glisse comme le skateboard. Pratiqué toute l'année, contrairement au snowboard ou au surf, le skateboard est avant tout un état d'esprit, qui s'inscrit dans le phénomène de la glisse. Les skateurs se regroupent dans les lieux favorables pour la pratique du skateboard, ils ne se

connaissent pas tous, mais une ambiance de convivialité règne. Ils ne cherchent pas spécialement le regard des passants, mais souvent quelques personnes s'arrêtent pour les regarder, d'autre passent leur après-midi à les observer. Avant de faire du skate pour les autres, ils en font pour eux. Leur objectif est de se filmer en faisant des acrobaties, pour imiter les vidéos des skateurs professionnels qu'on peut trouver sur internet.

MISE EN SCÈNE DE FIGURES SPECTACULAIRES EN ROLLER

Dans le cas du roller, dont le nombre de pratiquants est en constante augmentation, on peut distinguer trois formes de pratiques :

- le « fitness » qui caractérise surtout une pratique déambulatoire. Que ce soit pour le loisir ou à finalité utilitaire, comme se rendre à son lieu de travail, l'objectif est de se déplacer dans la ville.

- la « rampe » qui est une discipline plus technique, où les figures sont le fondement de cette discipline. Des équipements spécifiques sont nécessaires à la pratique de cette activité.

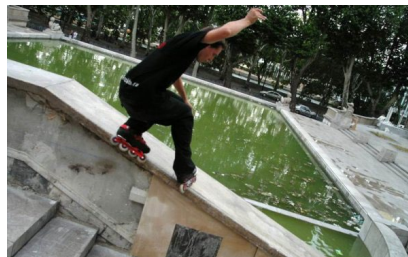
- le « street » et l'« agressif » qui utilisent principalement l'ensemble du mobilier urbain comme les rampes d'escalier, les bancs, les murets...

De manière, générale, d'après l'étude d'Eric Adamkiewicz, il a été montré que les pratiquants de rollers sont très attentifs au regard des passants, et se placent ainsi dans des lieux très animés. Ils sont en constante représentation et cherchent sans cesse le regard de l'autre. Ils sont attirés par les prises de risques, ils veulent créer un effet de surprise, un spectacle. Dans le cas du « street » ou de l'« agressif », les pratiquants utilisant le mobilier urbain, ils se retrouvent forcément au contact de la population et peuvent ainsi plus facilement attirés leur regard. Ils cherchent à exécuter des figures toujours de plus en plus spectaculaires.

Le roller touche un public plus jeune, on peut, en effet, apercevoir des enfants de moins de 10 ans pratiquer le roller. L'approche acrobatique reste malgré tout très présente. Les plus jeunes n'hésitent pas à apporter leur propre structure en bois pour tenter quelques figures assez simples. L'activité est plus accessible par tous les publics que le skate. De par l'évolution technologique et la création de nouvelles formes de pratiques, des activités plus abordables techniquement ont pu être développées.

LE STREET HOCKEY, UNE ACTIVITÉ EN PLEINE MUTATION

Avec le fort développement des rollers, une nouvelle activité est apparue dans les années 90 : le street hockey. Les pratiquants de roller se sont rassemblés pour pratiquer collectivement cette activité qui est en fait une évolution du roller. Ils se retrouvent généralement sur de grandes esplanades, devant des immeubles et hors des heures de travail. Il s'agit d'une activité issue de l'hybridation entre une activité sportive (le hockey) très peu répandue en France et une activité récréative en développement (le roller).



Le roller, pratique sportive aussi bien adaptée aux jeunes en recherche de performance et de figures acrobatiques qu'aux familles.

Le street-ball consiste à mettre en scène le basketball en y insérant des acrobaties afin de proposer un spectacle urbain.



LE STREET-BALL ET L'ÉMERGENCE DE NOUVELLES FIGURES ACROBATIQUES

Le street-ball ou basketball de rue fait également partie de ces nouvelles pratiques spectacularisables. S'il est qualifié de spectacularisable, c'est parce que, contrairement au basketball issu du milieu fédéral, les figures acrobatiques prennent une place importante de cette activité. Le plus souvent pratiqué à trois contre trois, cette pratique place l'individualité au même stade que le collectif, voir au niveau au-dessus. En effet, les relations interindividuelles priment sur le résultat, ce qui privilégie l'individu au sein du collectif. Cette individualisation du sport entraîne l'émergence de figures acrobatiques.

LES CYCLACROBATES, DES PARTICIPANTS POUR L'ANIMATION URBAINE

Le BMX, ou Bicycle Motocross de sa version britannique, fait partie de ces activités récréatives. Autrefois utilisé comme un moyen de transport, le vélo est aujourd'hui remis au goût du jour et est utilisé comme un outil sportif et ludique pour créer des formes de pratiques acrobatiques de plus en plus spectaculaires. Cette pratique s'apparente complètement à une activité acrobatique, une performance, issue des spectacles de cirque. En effet, l'équilibrisme prend tout son sens dans cette discipline, il s'agit plus d'une création de figures avec des sauts que d'une activité à dominante de déplacement. Bien qu'ils changent régulièrement d'espace de pratiques, on retrouve de manière générale des lieux similaires de ceux utilisés par le skate et le roller. Les espaces urbanisés restent les plus intéressants pour ces « cyclacrobates ».

MISE EN SCÈNE DES COURSES URBAINES

Ces pratiques réintroduisent la dimension ludique qui avait été écartée ou du moins minimisée depuis le XIX^{ème} avec le sport réglementé et institutionnalisé. Ainsi, même les sports les plus traditionnels se retrouvent transformés par un retour progressif du facteur festif et ludique.

C'est le cas des grands événements sportifs classiques qui cherchent à découvrir les vertus festives et ludiques du spectacle sportif, comme par exemple les marathons. Créés à l'occasion des jeux olympiques d'Athènes de 1896, le marathon est de plus en plus prisé par les coureurs amateurs. Aujourd'hui, la mise en scène du marathon est un enjeu essentiel pour la ville. Plusieurs scènes de concerts sont disposées tout au long du parcours, des animations sont proposées pour les enfants, des cours de danse sont donnés. Un véritable spectacle se crée alors au sein de ville, et le marathon en est l'acteur principal. Les citadins se déplacent en nombre pour y assister et profiter de l'animation urbaine. « L'interaction physique avec la topographie naturelle ou urbaine, au départ introspective, s'est laissée gagner par les forces de la spectacularisation en marche dans tous les sports. » (Mandoul, 2014).



Le public participe à l'animation des courses «Color Me Rad» en lançant les poudres de couleur sur les participants.

LE CIRQUE DE RUE, UNE ANIMATION URBAINE TOUJOURS AUSSI EFFICACE

Ce phénomène s'est amplifié avec les courses « Color Me Rad » dont l'unique objectif est de s'amuser. Lancée en 2012 aux Etats-Unis, ce nouveau concept de course à pied, inspiré de la fête nationale indienne la « Holi » séduit le monde entier par ses valeurs fédératrices, son positionnement ludique et son explosion de couleur. Durant 5 kilomètres, les participants se font asperger de poudre de couleur. Cette course s'adresse à tout type de public, même les moins sportifs peuvent y participer. Les spectateurs sont également intégrés à ce phénomène puisqu'ils peuvent eux-mêmes lancer les couleurs sur les coureurs. Ces courses, ainsi que l'animation qu'elles procurent au sein de la ville, sont une telle réussite (4 courses en France qui ont attirées 30 000 coureurs en 2014) que six nouvelles villes françaises ont décidées de mettre en place cette course en 2015.

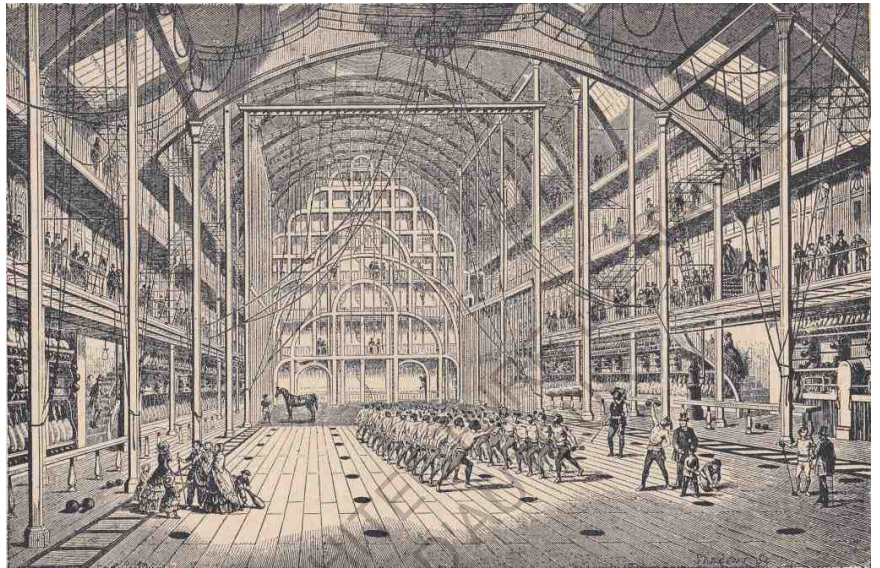
Enfin, comme pratique « spectacularisable », on peut citer le cirque de rue. Il s'agit là encore d'une pratique ancestrale qui est depuis quelques années revisitée. En effet, à travers les siècles, le public a toujours été friand des spectacles de rue et des défis sportifs comme le jonglage, la lutte, l'équilibrisme... Apparues au milieu des années 90 en France, les nouvelles activités de type cirque retrouvent la même effervescence qu'autrefois, elles font le lien entre la modernité et la tradition.

« Le renouveau du cirque, avec l'apparition de nouvelles écoles et de nouvelles compagnies, comme le renouvellement de certaines pratiques sportives, semble l'expression d'une sensibilité urbaine moderne. » (Adamkiewicz, 1997). Cette forme de culture moderne s'inscrit dans l'image artistique et créative française. Plusieurs dimensions de l'espace sont utilisées, comme la terre et l'air, ce qui a permis de mettre en scène et de médiatiser cette nouvelle culture. Lorsqu'on observe ces formes d'expressions issues du cirque, on constate que, si quelques-unes sont restées dans une tradition de jonglage et de présentation équestre à l'image de Zingaro ou du Cirque Plume, d'autres, comme Archaos, ont des référents urbains très marqués. En effet, ces nouvelles formes d'expression se réinvestissent dans le milieu urbain et contribuent ainsi à animer la ville par des mouvements de rassemblement. Ces pratiques ne cherchent pas à « faire la manche », il n'y a aucun lien avec la mendicité présente autrefois, leur unique objectif est de partager un bon moment avec un public. Bien que aujourd'hui on remarque une tendance à l'exclusion dans notre société, certaines formes moyennâgeuses de lien social persistent par le biais des sportifs et artistes de rue qui nous invitent à cette communication.

Les pratiques spectacularisables sont de véritables performances de rues au cœur de la ville, et s'inscrivent ainsi dans la catégorie de pratiques urbaines. Elles combinent à la fois le sport, la culture et l'art, et c'est par tous ces types de pratiques qu'elles s'approprient la ville pour en faire un espace ludique. Elles participent à l'animation de la ville en créant du lien entre les espaces et les citoyens. Même si ces pratiques sont avant tout individuelles, les pratiquants trouvent leur plaisir de par les regroupements ponctuels et participent à la création de lien social parce qu'ils s'exposent au regard du passant dans l'espace public. Les pratiquants autonomes contribuent par la visibilité et l'accessibilité de leurs activités, à développer des relations interindividuelles, des rapports sociaux.

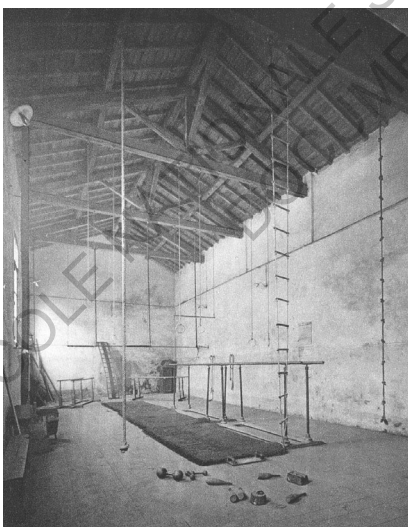
2.3 La mutation des espaces sportifs et de leur ambiance intérieure

Gymnase d'Hippolyte Triat, 1854.
Premier gymnase de Paris, il est fréquenté par
la Cour Impériale et Napoléon III lui-même.



Suivant cette tendance de mise en spectacle du sport et compte tenu de la mise en avant des bienfaits du sport, les gymnases cherchent eux aussi à se montrer et à participer à l'animation urbaine. Alors qu'à la fin du XIX^{ème} siècle, les gymnases étaient des lieux fermés, loin des centres villes, on constate aujourd'hui une mutation des équipements sportifs.

1880-1914 : DES INITIATIVES ISOLÉES À
UNE LOGIQUE DE RÉPARTITION SPATIALE DES
ÉQUIPEMENTS SPORTIFS



Première salle de gymnastique de la ville Saint-Claude, construite en 1913.

Les premières architectures sportives sont les champs de courses et hippodromes, les piscines couvertes, les vélodromes et les gymnases. Dans les années 1880, apparaissent les sports athlétiques. Ces sports sont perçus comme une solution indispensable pour la bonne santé de la jeunesse. En effet, à cette époque la question du surmenage scolaire et de l'insalubrité urbaine sont prédominantes. Les sports athlétiques permettent ainsi de faire du sport en plein air.

« Leur situation rationnelle serait à la périphérie des localités, de manière à réunir à la fois les avantages de la ville et le bénéfice de la campagne. » (Général Lewal, 1890). L'idée est de concevoir ces terrains en périphérie des villes et d'intégrer un cours d'exercice physique au cursus scolaire. Pour cela, des lignes de tramway doivent permettre de faire le lien entre les écoles en centre-ville et les terrains de sport en périphérie. L'ensemble des équipements sportifs bénéficient de conditions financières et fiscales avantageuses tout en étant facilement accessibles par les moyens de transport en commun.

Les grands clubs investissent également des prairies en périphérie de ville dans le but de disposer de vastes espaces loués à un moindre coût. Le centre-ville n'abrite alors plus que quelques salles polyvalentes, locaux sportifs ou lieux de convivialité comme les cafés-restaurant comportant une salle de billard, un boulodrome, un fronton...

La répartition des équipements sportifs se fait donc en fonction des coûts de vente des terrains, du tracé des grands axes de communication et du réseau de transport en commun. Il n'y a pas encore de plan d'aménagement public, toutes les initiatives restent privées. En effet, les municipalités ne participent pas à la mise en place de nouveaux équipements sportifs, elles limitent leur action à l'encouragement de l'hygiène par l'aménagement de bains-douches.

1919-1939 : LES 1ÈRES POLITIQUES MUNICIPALES D'ÉQUIPEMENTS SPORTIFS (ÉBAUCHE D'UN SYSTÈME URBAIN)

Le 14 mars 1919, une nouvelle loi concernant les plans d'extension et d'aménagement de la ville va faciliter la planification urbaine des équipements sportifs : « Toute ville de dix mille habitants et au-dessus [...] est tenu d'avoir un projet d'aménagement, d'embellissement et d'extension, [...] un plan qui fixe l'étendue et les dispositions des places squares, jardins publics, terrains de jeux, parcs, espaces libres divers. » Six ans plus tard, une nouvelle loi va compléter le dispositif en autorisant l'expropriation des propriétés particulières non bâties pour cause d'utilité publique en vue de l'établissement de terrains sportifs.

Mais ce sont surtout les élections municipales de 1925 qui vont être à l'origine d'une première ébauche d'un système urbain d'équipements sportifs. La forte poussée de la gauche SFIO aux élections municipales va permettre une intervention directe des pouvoirs publics, en l'occurrence des municipalités, dans l'organisation des cadres de la pratique sportive. C'est dans ce contexte que de grandes architectures sportives vont être édifiées. Durant les années 30, les nouvelles constructions d'infrastructures sportives forment un ensemble cohérent. Les stades, piscines, gymnases sont quelque fois regroupés au sein de véritables complexes sportifs. Toutes ces actions se font dans l'intérêt d'une politique sociale en faveur des classes populaires et sous le signe d'une nouvelle conception de l'action municipale. La municipalité devient à la fois bâtisseur et gestionnaire en matière de sport.

Cette politique publique se caractérise par un modèle urbain qui se diffuse progressivement du centre vers la périphérie avec une distinction entre les équipements de grand rayon et les équipements de proximité. Les équipements sportifs constituent un véritable réseau communal du fait de la différenciation des fonctions et des pratiques et de la complémentarité entre les niveaux d'infrastructure.



Inauguration du gymnase de la Rotonde en 1926, avec des installations ultra-modernes pour l'époque.

1945-1957 : LES ÉQUIPEMENTS SPORTIFS DÉLAISSÉS PAR LA POLITIQUE

A la fin de la seconde guerre mondiale, on constate un manque cruel d'équipements sportifs. Bien que le gouvernement de l'Etat français de « Vichy » réitère ses annonces concernant l'aménagement des gymnases, elles ne sont pas concrétisées. L'Occupant exige la réquisition de la plupart des installations existantes et la quasi-suppression des matériaux de construction.

A partir de 1945, tous les efforts se concentrent sur la reconstruction du pays et la priorité est donnée aux domaines qui paraissent les plus importants. Bien que la construction d'établissements scolaires en fasse partie, le manque d'argent et d'une véritable volonté d'organisation conduiront à négliger les investissements sportifs. En 1958, on constate que 52 départements ne possèdent pas de piscine couverte, 13 n'ont pas de salle de sport et 11 n'ont pas de stade. Pour combler ce manque, l'administration multiplie les installations sommaires comme les baignades sur les cours d'eau ou les aménagements de terrains de jeux par simple nivellement. La pénurie d'équipement

tient aussi du décalage entre les intentions affirmées par les dirigeants nationaux de la IV^{ème} république et la réalité des subventions accordées. Le caractère incertain des crédits accordés par l'Etat ne permet pas de satisfaire les nouveaux projets, les fonds qui ont pu être débloqués servent uniquement à couvrir les dépassements constatés pour les opérations plus anciennes.

De plus, les communes ont du mal à mettre en place le financement croisé, nécessaire à la construction d'équipements sportifs. A l'éventuelle aide de l'Etat, il faut ajouter d'autres sources de financement comme celles des clubs, entreprises, souscription populaire... Cette tutelle financière limite la marge de manœuvre des communes. La négociation nécessaire avec l'administration aboutit souvent à une impasse. « Certaines communes représentent chaque année le même projet d'aménagement sportif sans qu'il puisse aboutir. » (Falcoz et Chifflet, 1998). Ainsi, le manque d'autonomie de la commune ajouté au manque de financement de la part de l'Etat expliquent en partie la pénurie d'équipements sportifs.

Les constructions d'équipements sportifs se réalisent alors davantage par le biais d'initiatives privées et associatives que municipales. Les sociétés privées cherchent à acquérir leurs propres installations, le secteur privé devient alors le plus important bâtisseur d'édifices sportifs. Les communes se mettent en retrait par rapport aux sociétés privées et associations, leurs actions se limitent à l'entretien des routes, à la fourniture de l'eau et aux constructions scolaires. Une coexistence entre des bâtisseurs privés et municipaux est alors mise en place et perdure jusqu'au début des années 60.

1958-1975 : LA MISE EN ADMINISTRATION DU SPORT

Cette période contraste avec la phase précédente. En effet, pour combler le manque d'équipements sportifs, qui ne fait que s'accroître du fait du fort accroissement de la population, l'Etat met en place un projet national de construction d'équipements sportifs. Ce plan d'aménagement devient un objet politique à part entière et ainsi, trois lois-programmes sont instaurées entre 1961 et 1975. Dès lors, on constate la réalisation de 4 000 gymnases, 1 500 piscines et 8 000 terrains de sports. L'Etat n'apporte pas seulement une aide financière dans la mise en œuvre des politiques de construction mais également une aide technique et administrative.

La première loi-programme, votée le 28 juillet 1961, a permis d'apporter une somme considérable à la construction des édifices sportifs. En effet, le budget alloué à ce secteur dépasse largement celui alloué lors des quinze années précédentes. La deuxième loi-programme, votée le 2 juillet 1965, renforce la politique menée par la première loi-programme. Enfin, la troisième loi-programme, votée le 13 juillet 1971, marque le début du désengagement financier de l'Etat. Bien que le pourcentage de l'aide de l'Etat reste stable (entre 20% et 50% du montant des travaux), le montant des subventions accordées diminue. Malgré tout, ces lois ont modifié complètement la situation de pénurie d'équipements sportifs. Avec la mise en place des normes et des modèles agréés, l'aide technique de l'administration prend de l'ampleur. Des recueils de normes détaillés, des plans et études types sont diffusés auprès des maîtres d'ouvrage. Les communes sont contraintes de se référer à ces normes.

L'aide technique centralisée de l'Etat atteint son apogée avec la mise en place des équipements industrialisés. Dans le cadre de la troisième loi-programme, trois grandes opérations vont être lancées : les Mille clubs de jeunes,

Ce gymnase, construit dans les années 1960 et produit en série, est à l'image de l'ensemble des équipements sportifs réalisés dans cette période. Le seul lien avec l'extérieur se fait par des bandeaux vitrés en hauteur et translucides. Leur rôle est d'apporter de la lumière, et non d'offrir une vue sur l'extérieur.



les Milles piscines et les Complexes Sportifs Evolutifs Couverts (COSEC). Pour baisser le coût de revient, l'Etat va instaurer l'industrialisation en produisant en série tous les équipements. La mise en œuvre se fait par des marchés centralisés. Pour la commune, il suffit juste de fournir un terrain aménagé et de choisir parmi quelques modèles agréés. L'Etat est le maître d'ouvrage de l'opération, il décide pour les communes.

En parallèle de ces aides financières et techniques, l'Etat met en place une aide administrative. Avec la création du Haut Commissariat à la Jeunesse et aux Sports en 1958, l'administration s'est décentralisée. Cette nouvelle organisation conduit l'administration centrale à définir la politique générale mais elle ne gère plus aucun dossier directement. Les échelons académiques se voient ainsi confiées de nouvelles attributions. Le préfet établit le programme puis avec la dotation financière qu'il reçoit de l'administration centrale, il finance le projet en fonction des directives nationales. Ainsi, l'administration centrale ne contrôle les projets qu'une fois qu'ils sont réalisés.

L'Etat reste toujours très influent du fait de l'obligation pour les communes de respecter les normes sportives. Lors de l'absence d'équipement sportif dans les projets de constructions d'écoles, l'Etat peut s'interposer, il incite alors les communes à modifier leur plan.

Chacune des constructions suit le référentiel imposé par l'Etat. Ainsi, on retrouve dans toute la France, les mêmes modèles architecturaux. De plus, ces installations se situent toutes à proximité d'une école. L'Etat imposant la construction à moins de 200m d'une école, mais jamais à plus de 500m. Cette répartition permet d'assurer « le plein emploi » puisque, de par leur proximité scolaire, ils peuvent à la fois accueillir les élèves la journée, et les clubs sportifs le soir.

Enfin, l'Etat insiste sur l'élaboration d'équipements sportifs qui répondent à toutes les exigences des compétitions. Les lois-programmes mettent l'accent sur le côté sportif en oubliant l'aspect socio-éducatif. Si les équipements ne sont pas homologués par les fédérations sportives, alors l'Etat peut refuser les subventions. La réalisation d'équipements sportifs s'oriente alors vers une conception qualifiée aujourd'hui de « traditionnelle », c'est-à-dire vers une conception à vocation compétitive avec des espaces normalisés et codifiés.

1976-1981 : LES ÉQUIPEMENTS EN VOIE DE DIVERSIFICATION

Cette phase est une période charnière qui correspond à des années de transition politique avec l'apparition d'une diversité d'acteurs et de procédures.

Bien que la pratique des activités physiques soit toujours considérée comme une obligation nationale, l'État ne propose pas de quatrième loi-programme, considérant le nombre d'équipements sportifs suffisants. De plus, compte tenu de la récession économique, on s'engage vers une rupture de la politique d'aménagement du territoire mise en oeuvre jusqu'à présent. « En quatre ans, l'ensemble des crédits de paiement diminue de 22% en argent courant, ce qui revient avec l'inflation à diminuer les possibilités de construction de plus de la moitié » Jean-Paul Tournaire et Martine Le Ferrand-Couzis, *Équipement pour l'éducation physique et sportive*, 1995.

Le secteur de l'équipement sportif doit s'adapter à la diminution des subventions. Les communes ont un rôle de plus en plus important par rapport au pouvoir central. Elles bénéficient d'une structuration croissante des services municipaux, ce qui augmente leur légitimité d'intervention. De plus, elles ne subissent plus les contraintes administratives et techniques de la planification centralisée. Ainsi, les équipements se différencient, ils varient selon les communes. Les équipements se différencient aussi selon leur position dans la ville. En effet, n'étant plus obligée de construire les installations sportives près des écoles, les communes vont privilégier l'intégration dans les quartiers. Ainsi, la construction d'espaces sportifs au cœur même des quartiers permet d'apaiser certains problèmes de la vie urbaine, et notamment ceux des grands ensembles. On retrouve cette proximité de quartier avec l'installation d'un nouveau programme de micro-équipements. Ce sont des installations légères qui sont intégrées en plein centre urbain.

Bien que certaines communes continuent d'appliquer les normes et modèles suggérés par l'État, l'arrêt des subventions gouvernementales entraîne un accroissement de la diversité du patrimoine sportif des collectivités.

1982-1995 : L'ÉCLATEMENT DES POLITIQUES DE CONSTRUCTIONS SPORTIVES

A partir des années 80, on constate un éclatement des politiques de constructions sportives du fait de la diversification de conception des équipements et des lois de décentralisations. L'État perd définitivement son rôle moteur et les aides financières et techniques ne sont plus appliquées. À la place des subventions étatiques, les communes bénéficient d'une dotation générale d'équipement, et à la place d'imposer des normes, l'État prodigue seulement des conseils.

La région et le conseil général remplacent alors l'État et contribuent à la mise en œuvre des politiques publiques d'équipements sportifs. « Selon une étude de la direction des sports (Charrier, 1995), les conseils régionaux et généraux ont consacré au sport en 1992 respectivement 818 millions de francs (13,5% de leur budget total) et 1,48 milliards de francs (1,40% de leur budget total) » (Falcoz et Chifflet, 1998).

La municipalisation du sport devient presque entière. En effet, près de 85% du patrimoine sportif appartient aux communes. Ainsi, la majorité des équipements a été pensée spécifiquement pour la commune. L'image que dégagent ces infrastructures est très importante pour les élus locaux, ils veulent des équipements uniques.

Malgré tout, les communes ne sont toujours pas complètement autonomes; elles dépendent des aides des autres collectivités territoriales et de l'État. Cette

dépendance pose un problème lors de la rénovation du patrimoine sportif. En effet, plusieurs communes ne disposent pas de budget suffisant pour rénover le parc vieillissant des installations sportives. De plus, les clubs de haut niveau exigent une adaptation à la réglementation fédérale. Ces demandes sont de plus en plus fortes car sans cette conformité aux normes, le club peut être pénalisé.

Parallèlement à ces besoins de rénovation, les pratiques sportives évoluent, le public aspire à des espaces plus ludiques et conviviaux. Il ne veut pas seulement des équipements traditionnels destinés aux clubs fédérés, mais des espaces plus novateurs privilégiant le loisir.

Plusieurs types d'infrastructures sont alors réalisés pour satisfaire la pratique fédérale, la pratique de sport alternatif, la logique commerciale... On constate une pluralité des intervenants et des conceptions qui conduisent à une diversité des structures.

Les nouvelles attentes de la population en termes de pratiques sportives conduisent à une nouvelle génération d'espaces sportifs. La mission des collectivités territoriales est de satisfaire tous les publics c'est-à-dire aussi bien les scolaires, les licenciés, les jeunes, les adultes que les non licenciés, les handicapés, les groupes sociaux, les seniors... Leur volonté est d'intégrer tous ces publics en tant qu'acteur ou spectateur. Pour cela, elles font de plus en plus appel aux techniques de marketing public.

La mutation des espaces sportifs est très complexe. En effet, chaque équipement est différent et adopte une évolution qui lui est propre et qui dépend de son lieu d'implantation. Malgré tout, on peut distinguer quelques tendances dominantes.

Alors que dans les années 60, les modèles des équipements sportifs étaient imposés, aujourd'hui la politique des équipements publics met en œuvre un processus de concertation. Ce n'est plus uniquement l'Etat qui choisit et impose des normes. Tous les acteurs concernés prennent part au projet, ils sont présents pour la phase de réflexion et d'élaboration.

Si les équipements sportifs traditionnels étaient plutôt axés sur une seule fonction, aujourd'hui ils cherchent la polyvalence. Du fait de la volonté d'intégration de tous les publics, les espaces sportifs doivent à la fois correspondre aux attentes des sportifs de haut niveau mais aussi aux attentes des non-licenciés qui recherchent un espace plutôt dédié aux loisirs. On retrouve cette polyvalence dans les équipements multifonctionnels qui proposent selon les moments des salles de concert, des salles d'expositions, des foires, des compétitions sportives ou encore des fêtes locales.

De la standardisation, les équipements sportifs évoluent vers la singularisation. En effet, les réglementations sportives ne sont plus aussi strictes, et laissent ainsi une grande part de liberté et d'expression. Les espaces ne sont plus prédéfinis mais adaptés à chaque cas particuliers. La diversité du patrimoine sportif est ainsi en constante augmentation.

1996- 2015: UNE NOUVELLE GÉNÉRATION D'ESPACES SPORTIFS

LES TENDANCES DE LA NOUVELLE GÉNÉRATION D'ÉQUIPEMENTS SPORTIFS



A l'image du complexe sportif réalisé par Teeple Architects, en 2014, tous les publics sont intégrés et mélangés au sein du bâtiment. En plus de la salle multisports et de la piscine, une bibliothèque a été installée, depuis laquelle on peut observer les nageurs.

Il y a quelques années les équipements étaient livrés dans leur version définitive, sans évolution possible. Aujourd'hui, l'aspect évolutif est pris en compte, de manière à être réalisé en plusieurs temps. Dès la conception, on pense aux éventuelles transformations. Cette politique permet d'intégrer de la nouveauté à chaque phase du programme mais l'avantage est également financier. Les dépenses peuvent s'étaler et elles ne sont donc pas gérées par la même génération de contribuables.

Alors que les espaces standardisés étaient des lieux fermés, on constate aujourd'hui une tendance à l'ouverture. Les espaces sont requalifiés par les pratiquants pour devenir des espaces semi-ouverts ou totalement ouverts. Dans les espaces semi-ouverts on retrouve majoritairement des espaces payants possédant une limite concrète, comme les piscines, les patinoires... Les usagers peuvent ainsi investir les lieux comme ils le souhaitent. Dans les espaces ouverts, on retrouve généralement des espaces non payants comme les skate-park. Les comportements ne sont donc plus dictés par la structuration de l'espace mais par les pratiquants eux-mêmes.

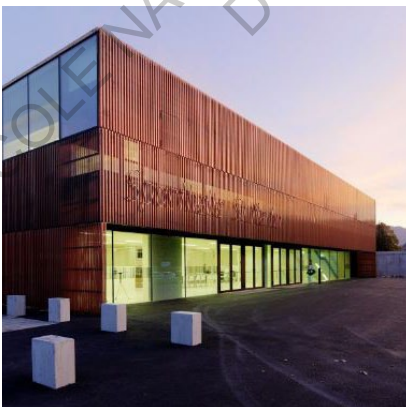
Les équipements sportifs actuels proposent un accès pour tous. Il se décline sous différentes formes : l'accessibilité spatiale renforcée par le biais de l'implantation, de la signalétique et des aménagements extérieurs, l'accessibilité temporelle avec une augmentation des structures en accès libre 24h/24, l'accessibilité sociale avec des tarifs qui s'adaptent au type de clientèle et l'accessibilité sportive qui permet l'accès à tous types de pratiquants.

Les infrastructures obscures et austères laissent de plus en plus de place à des espaces agréables qui flattent les différents sens (confort visuel, acoustique, olfactif, hygiénique, thermique et ergonomique) pour offrir des lieux propices au bien-être. Pour arriver à cet objectif, les infrastructures cherchent un maximum à établir des liens avec l'extérieur.

Réalisé en 2013 par Dietger Wissounig Architekten, ce gymnase accorde une grande importance aux espaces de convivialité destinés aux spectateurs.

« Lieux à voir, lieux pour être vu et être avec les autres, ces espaces permettent un jeu interactif où les rôles d'acteurs et de spectateurs coexistent. » Jean Pierre Augustin, Pratiques sportives et territoires : les atouts des régions, 2001.

Avec la nouvelle génération d'espaces sportifs, l'animation prend de plus en plus d'importance. Les spectateurs veulent se divertir, l'accueil, les espaces d'informations ainsi que les bars occupent une place plus importante de ces structures. Les spectateurs ne viennent plus seulement pour regarder une compétition mais aussi pour se détendre, faire des rencontres, retrouver des amis...



Le souci de l'intégration d'un équipement sportif dans un environnement est aujourd'hui un enjeu essentiel, comme on peut le voir avec la piscine réalisée en 2014 par Dietmar Feichtinger où la façade semble disparaître pour laisser la place au paysage.



Dans le cas du projet imaginé par MZ Architects, la construction du stade s'intègre parfaitement au paysage. Il semble émerger du désert et ne dénature pas l'environnement.



Alors que les espaces standardisés, de par leur modèle tous identiques, n'étaient pas du tout intégrés à l'environnement, la nouvelle génération attache une grande importance à l'intégration dans le paysage. Chaque équipement est unique et doit, en plus de s'insérer dans l'environnement, mettre en valeur le territoire et le patrimoine.

A une implantation hasardeuse, les espaces sportifs d'aujourd'hui privilégient une implantation stratégique. La logique politique et économique induit une grande réflexion pour l'emplacement d'un nouvel équipement sportif. En effet, sa position géographique doit permettre une mise en valeur urbanistique du territoire et le développement économique d'une région. De plus la cohésion sociale et la construction d'une identité locale sont de plus en plus recherchées.

Pour faire face aux problèmes financiers que représentent, et la construction et l'entretien d'un équipement, les communes tendent à se regrouper entre elles, et instaurent ainsi une logique d'intercommunalité. En mutualisant les énergies et les financements, des équipements plus innovants peuvent ainsi voir le jour.

LES TROIS FACTEURS À L'ORIGINE DE CETTE MUTATION

Les espaces sportifs se sont développés avec l'évolution de la société. Plusieurs facteurs sont à l'origine de cette mutation.

Tout d'abord, cette évolution est due à des facteurs politiques. Les lois de décentralisation ont permis aux collectivités d'acquérir davantage d'autonomie et de pouvoir, ce qui a entraîné une modification de l'appréhension des espaces sportifs. Les politiques d'aménagement sont de plus en plus présentes. Les communes passent par ces politiques pour véhiculer une image dynamique, une concurrence se crée entre les villes, dont l'objectif est de réaliser un espace sportif le plus innovant et le plus esthétique possible.

Le facteur urbanistique est également prédominant dans cette évolution des équipements sportifs. Plus des trois quarts de la population française vit en zone urbaine ou périurbaine. Il s'agit donc d'une population fortement concernée par la sédentarisation. Les habitants ont besoin de se dépenser physiquement. De plus, les villes sont souvent constituées de quartiers disparates où peuvent se poser des problèmes d'identité, d'intégration et de reconnaissance sociale. Le développement d'activités intégratives et l'aménagement d'espaces sportifs et ludiques en milieu urbain paraît donc essentiel pour permettre l'interaction sociale.

Enfin, le développement d'une nouvelle génération d'équipements sportifs tient d'un facteur technologique. Les innovations techniques et informatiques ont permis de mettre au point de nouveaux matériaux et équipements. Les façades vitrées peuvent être considérées comme une alternative aux murs opaques, d'autant qu'aujourd'hui, elles ne sont plus une contrainte pour l'isolation, ni pour la structure. En alliant le verre structural et le triple vitrage, il est actuellement possible d'envisager un bâtiment complètement transparent.

Dans les années 60, les gymnases étaient vus comme des lieux fermés, tous identiques qui étaient produits en série. Les normes et les règles étaient leur référence de construction, ils répondaient à une logique de rationalisation étatique et à une logique compétitive. Leur implantation n'était pas toujours réfléchie (absence systématique de concertation des acteurs concernés). Aujourd'hui, les équipements sportifs répondent plus à une logique consummatrice. La performance sportive n'est plus le principal souci, ils favorisent le plaisir, le jeu, la détente, et le lien visuel avec l'extérieur est très souvent recherché.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Complexe sportif réalisé en 2012 par MacLennan Jaunkalns Miller Architects.
(Photo: Tom Arban)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3. Mettre en scène la transparence dans un équipement sportif

3.1 Du point de vue de l'ambiance urbaine

DEUX CONSTATS COMPLÉMENTAIRES

L'étude de l'animation urbaine a permis de mettre en avant deux constats :

1/ La nécessité, pour tous les acteurs concernés par l'urbanisme, d'animer les rez-de-chaussée pour redonner à la ville son échelle humaine, si importante au Moyen Age, et qui tend à disparaître depuis l'invention de la ville tout-automobile.

2/ Le sport prend une place de plus en plus importante dans notre société. Il est valorisé et mis en avant par les acteurs institutionnels (politiques, élus, spécialistes de la santé...). De plus, on peut noter, ces dernières années, le fort développement de pratiques sportives spectaculaires qui contribuent à créer des mouvements de rassemblement et participent pleinement à l'animation de la ville.

Comment peut-on tirer profit de ces deux constats pour animer une ville ? Ces deux constats semblent complémentaires. En effet, on pourrait imaginer que les rez-de-chaussée s'activent et s'animent en saisissant l'opportunité du développement des pratiques sportives et de leurs mises en scène.



On constate un fort contraste entre des rez-de-chaussée pauvres en animation et l'engouement pour les nouvelles pratiques spectaculaires qui attirent toujours plus de monde.

On a vu que certaines pratiques sportives deviennent spectacularisables, à l'image du skateboard ou du streetball, peut-on alors imaginer que le tout sport – de l'athlétisme aux sports collectifs par exemple – suive cette tendance c'est-à-dire qu'il se mette en spectacle devant un public ? Cette tendance à s'exposer au regard des passants touche-t-elle également le sport pratiqué à l'intérieur dans des espaces plus standardisés ? Peut-on alors imaginer que ces structures fermées participent à l'animation de la ville, de la même manière que les sports spectacularisables ?

Pour rendre visible l'activité intérieure du bâtiment, il faut mettre en place une transparence entre la rue et la salle, tout en préservant le confort, la sécurité nécessaires à la pratique de certains sports. Cette transparence doit se matérialiser par un obstacle invisible, qui permet à la fois de fermer l'espace mais aussi de laisser passer les vues.

Au regard du nombre de pratiquants, les sports spectacularisables, malgré le phénomène de mode, restent marginaux. Les sports plus traditionnels qui ont une histoire et donc une pratique ancienne n'ont pas toujours le même côté spectaculaire et « branché ». Par contre, ils sont peut-être plus proches des pratiques sportives qu'ont eu dans leur vie la majorité des habitants, à l'image de l'athlétisme pratiqué pendant le cursus scolaire. Pour ces sports, la mise en spectacle est peut-être moins surprenante, mais ils restent intéressants du point de vue de l'animation puisqu'ils permettent aux passants de s'identifier plus facilement aux sportifs. Cette identification va dans le sens de ce que recherche les politiques, médecins et la société en générale, c'est-à-dire inciter tous les publics à la pratique sportive.

En associant un programme sportif à un traitement architectural transparent, le rez-de-chaussée serait alors activé et donnerait à voir l'activité intérieure du bâtiment aux passants. Quelles qualités d'ambiance urbaine cette association permet-elle d'apporter ? Aux bénéfices de quels publics ? Cela peut-il éveiller de la curiosité ? Cela peut-il créer un spectacle et inciter les individus à faire de même, ou cela peut-il laisser indifférent ? Cela peut-il distraire de façon positive ou au contraire négative (troubler l'attention du conducteur d'une voiture) ? Cela permet-il d'intégrer l'habitant du quartier dans son environnement immédiat ou au contraire de le perturber ?

3.2 Du point de vue de l'ambiance intérieure

Il est important de considérer le double impact d'une mise en scène de la transparence. Si celle-ci a un rôle important à jouer pour renforcer l'animation urbaine, agit-elle également sur l'ambiance intérieure ? Une façade vitrée peut-elle changer les usages, les pratiques ou les habitudes des sportifs ?

RETROUVER LES SENSATIONS DE SPORTS DE PLEIN AIR?

Historiquement, le sport est une activité pratiquée en extérieur. Que ce soit au temps des Mayas ou de l'Antiquité, les épreuves sportives se déroulaient dans des endroits certes délimités mais en plein air. Aujourd'hui, certains sports ont besoin de se dérouler dans des structures fermées, et c'est le cas de beaucoup de sports traditionnels (handball, basketball, volleyball, badminton...) pour se préserver de l'environnement extérieur. Dans ces conditions le sport peut être pratiqué toute l'année quelles que soient les conditions météorologiques. De plus une structure fermée s'impose pour limiter l'accès et préserver le matériel parfois nécessaire à la pratique sportive. La transparence peut-elle alors donner aux sportifs le sentiment d'être à l'extérieur ? Peut-on alors retrouver une sensation d'espace et de liberté dans un lieu clos mais ouvert visuellement ?

ET SI LE SPORTIF DEVIENT ACTEUR À SON INSU?

On peut se demander de quelle manière l'ouverture visuelle sur l'extérieur peut avoir un impact sur les utilisateurs? Comment les sportifs et les spectateurs perçoivent-ils cette transparence ? De par cette transparence, les usagers sont mis en scène et deviennent alors acteur du spectacle à leur insu. Peuvent-ils se sentir valorisés dans leur pratique sportive ou au contraire, peuvent-ils ressentir une gêne ou un malaise du fait de cette mise en spectacle?

La logique du sport veut que le sportif soit l'acteur du spectacle lors des compétitions. Il se met obligatoirement en scène face à des concurrents et face au public. Par contre, la transparence d'un équipement impose au sportif l'acceptation d'être vu et observé même lors des entraînements. Comment cela peut-il être vécu ?

Pour synthétiser l'ensemble des questions posées ci-dessus, nous verrons en quoi la mise en scène de la transparence peut amener des qualités d'ambiance à la fois urbaine et intérieure ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PARTIE 2: ÉTUDES DE CAS



Deux personnes se prêtant à l'exercice du parcours commenté dans une rue.
(Photo: Sergey Kolesnikov)

4. Cas d'études et méthodologie

4.1 Deux cas d'études mettant en scène la transparence

Pour pouvoir étudier la mise en scène de la transparence dans un équipement sportif, j'ai sélectionné deux équipements sportifs situés à Nantes qui me paraissent particulièrement intéressants : le stade Pierre Quinon et le gymnase du lycée Nelson Mandela. Livrés respectivement en 2013 et 2014, ils s'inscrivent tous les deux dans la nouvelle génération d'espaces sportifs.

LE STADE PIERRE QUINON

Le stade Pierre Quinon a été réalisé par Jean Guervilly. De forme très compacte, il s'organise de part et d'autre d'une colonne vertébrale Nord-Sud. A l'Ouest, l'anneau d'athlétisme fait face au boulevard Guy Mollet et à l'Est la salle omnisport s'ouvre sur les terrains de sport extérieurs. J'ai choisi de m'intéresser plus précisément à la salle d'athlétisme, la salle Fernand Lancereau, puisque celle-ci, se trouvant le long d'un boulevard, est plus intégrée à la vie urbaine. Un bandeau de verre d'une hauteur de 2m40 et au niveau du regard des coureurs se déploie sur la périphérie de la salle. Il accompagne les relèvements de la piste d'athlétisme, parachève l'impression générale d'être à la fois dedans et dehors, et se retourne sur un côté pour creuser le parvis d'accueil. De par ce bandeau vitré, mais également par les sheds en toiture, la lumière pénètre dans le bâtiment en intensité homogène, sans éblouissement et sans ombre. Le versant de ces sheds est recouvert de panneaux photovoltaïques, ce qui en fait la plus grande centrale photovoltaïque de France intégrée au bâti. De l'extérieur, le stade est recouvert d'un bardage en aluminium sur lequel se reflètent la végétation et le ciel.

LE LYCÉE NELSON MANDELA

Le lycée Nelson Mandela a été conçu par l'architecte François Leclercq. Long de 254 m, le bâtiment est structuré autour d'une rue intérieure éclairée par une verrière. Cette halle fédère tous les éléments du programme et toutes les distributions à l'ouest, le pôle d'enseignement au centre et deux gymnases à l'est, situés eux, à l'étage. J'ai, ici, choisi d'étudier le gymnase le plus à l'Est puisqu'il est en contact visuel avec le boulevard Alexandre Millerand et ainsi participe à la vie urbaine. En effet, un bandeau vitré suit la périphérie du gymnase du Nord au Sud. Seule la façade Ouest, sur laquelle se trouve un mur d'escalade, est opaque. Le gymnase est également accessible aux clubs et associations du quartier en dehors des périodes d'usage du lycée. L'orientation nord-sud de ce long bâtiment très compact offre une efficacité bioclimatique optimum. De par les panneaux photovoltaïques disposés sur le versant Sud, le bâtiment est à énergie positive.

DEUX ÉQUIPEMENTS SIMILAIRES...

Ces deux équipements sportifs sont donc similaires sur plusieurs points. Tout d'abord, ce sont tous les deux des équipements publics qui s'inscrivent dans la nouvelle génération d'espaces sportifs. Ensuite, les deux salles, la salle Fernand Lancereau du Stade Pierre Quinon et le gymnase Est du lycée Nelson Mandela, sont ceinturées par un bandeau vitré. Dans les deux cas, les trois façades donnant sur l'extérieur, deux correspondant à la largeur du terrain et une à la longueur, intègrent un bandeau vitré. La dernière façade permet de séparer la salle d'une autre surface de sport. Ainsi, les deux salles se retrouvent dans une configuration spatiale quasi identique.

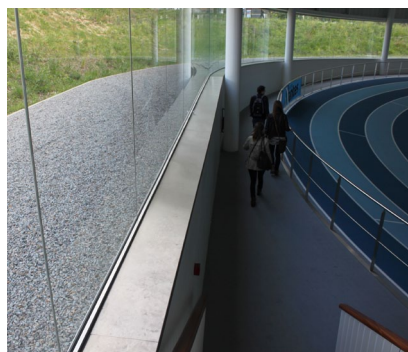
Le stade Pierre Quinon vu depuis le boulevard Guy Mollet.



Colonne vertébrale Nord-Sud séparant la salle omnisport de la salle Fernand Lancereau.



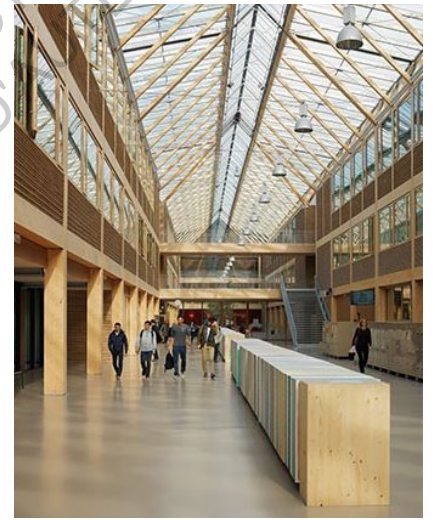
« Donner, en intérieur, l'impression d'être dehors » Jean Guervilly a propos du stade Pierre Quinon.



«Le bâtiment du lycée [...] prend la forme d'une halle en bois à l'image de certains bâtiments Nantais : des villes intérieures confortables et lumineuses sachant aussi s'ouvrir sur les voisinages proches et les horizons.» François Leclercq à propos du lycée Nelson Mandela.



La rue intérieure, lieu de convivialité, permettant de fédérer l'ensemble des éléments du programme.



Le gymnase s'ouvre sur l'extérieur grâce au bandeau vitré présent sur toute la périphérie du gymnase.



Ces deux surfaces sont également intéressantes à étudier de par leur contexte urbain. Dans les deux cas, les salles font face à un boulevard où circulent à la fois des voitures, des vélos et des piétons.

Elles sont ainsi confrontées à plusieurs rythmes : celui du piéton, à une vitesse d'environ 5 km/h, qui est assez lent pour observer en détail ce qui se déroule à l'intérieur du bâtiment, celui du cycliste, à une vitesse d'environ 15 km/h, où l'on ne peut distinguer que de manière générale le sport pratiqué à l'intérieur, et celui de l'automobiliste, à une vitesse d'environ 50 km/h, qui perçoit l'activité de manière superficielle. Ce sont avec ces différents degrés d'observation qu'il faut penser à la mise en scène d'une activité à l'intérieur d'un bâtiment.

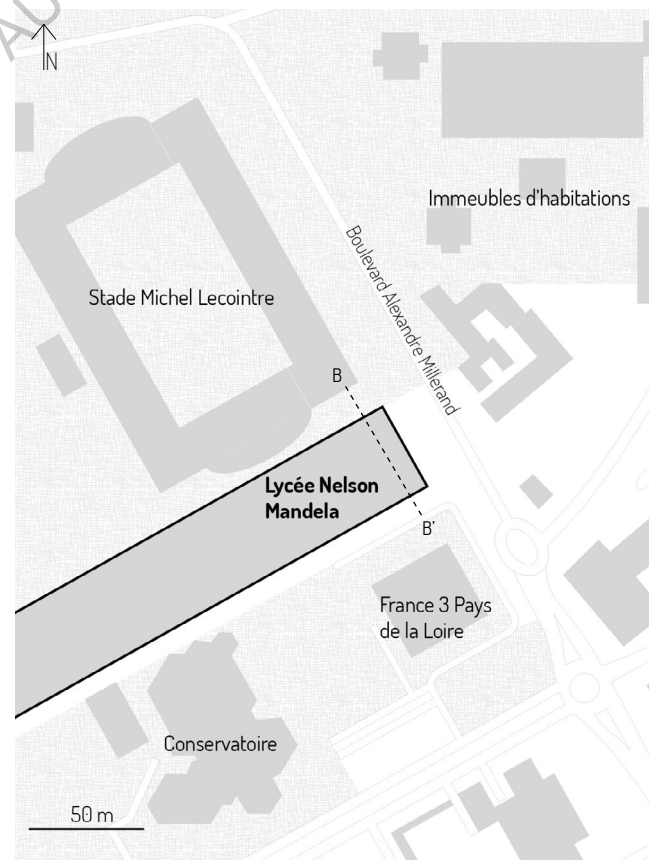
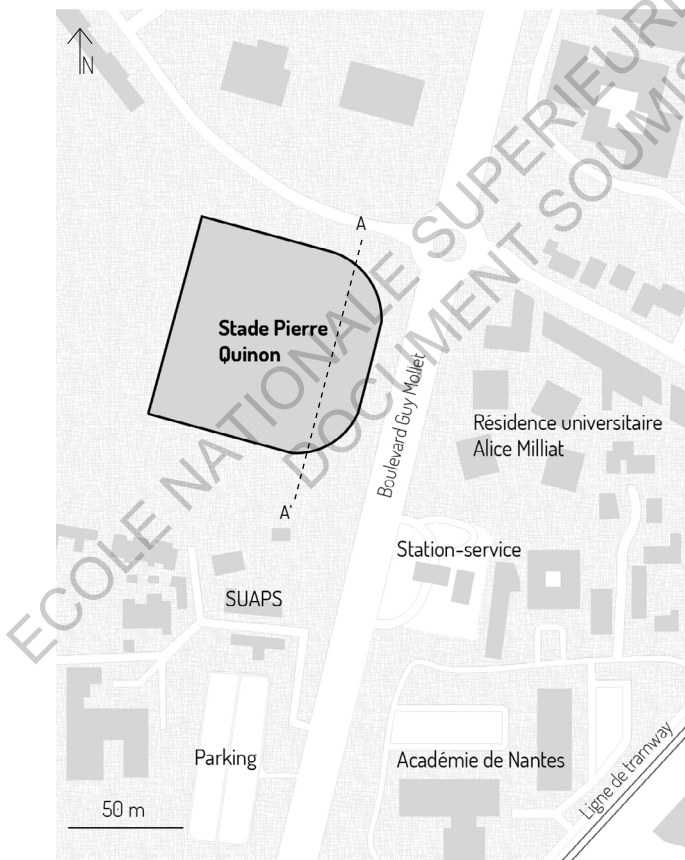
... PRÉSENTANT DES DIFFÉRENCES
MAJEURES

Bien que le contexte urbain se rejoigne sur ce point, il est important de noter les différences entre ces deux quartiers. En effet, le quartier du petit port, dans lequel se situe le stade Pierre Quinon, est avant tout un quartier universitaire, contrairement au quartier Beaulieu, où se situe le lycée Nelson Mandela, qui est un quartier plus résidentiel.

Ainsi, le type de population diffère: on retrouve une majorité d'étudiants le long du boulevard Guy Mollet qui fait le lien entre l'arrêt de tramway, le stade Pierre Quinon et les cités universitaires et une majorité de résidents le long du boulevard Alexandre Millerand qui est à proximité d'immeubles d'habitation et de commerces dont notamment le centre commercial Beaulieu.

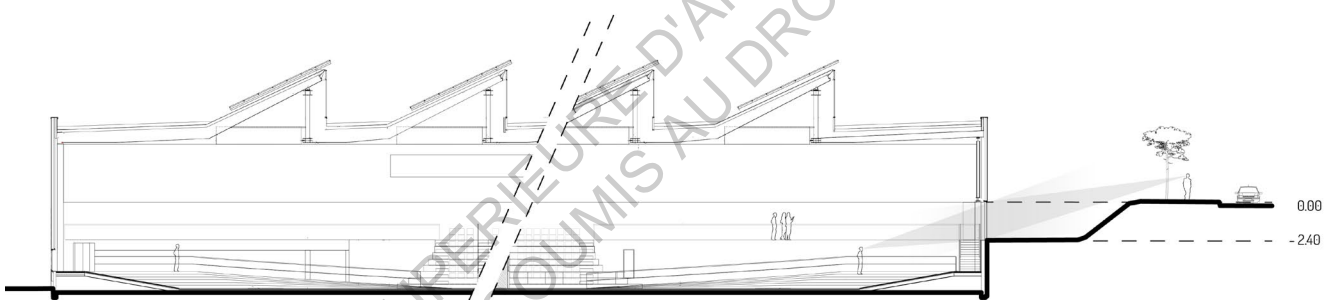
Ci-dessous à gauche le plan masse du quartier du stade Pierre Quinon.

Ci-dessous à droite le plan masse du quartier du lycée Nelson Mandela.

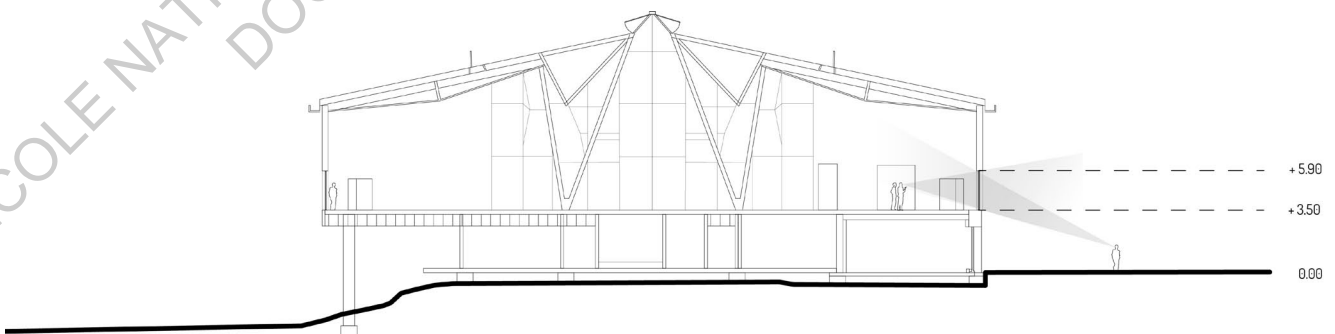


Une autre différence majeure à noter est la hauteur de la salle par rapport au niveau de la rue. Le stade Pierre Quinon est en contre bas de la rue. Un talus, d'une hauteur allant jusqu'à deux mètres, sépare la salle de sport de la rue. Les passants ont donc une vue plongeante sur l'intérieur de la salle. Le gymnase du lycée Nelson Mandela est, lui, dans une toute autre configuration spatiale puisqu'il se trouve au premier étage. Il propose donc un point de vue complètement différent de celui du stade Pierre Quinon, que ce soit pour les passants ou pour les sportifs.

C'est en comparant ces deux salles de sport et ces deux points de vue que l'on pourra voir si le rez-de-chaussée est vraiment un lieu stratégique et s'il apporte plus d'animation dans la rue que le reste du bâtiment, c'est-à-dire les étages supérieurs. De la même façon, on pourra comparer l'impact de cette différence de niveau sur l'ambiance intérieure. Quelles modifications apporte la différence de hauteur sur le comportement des sportifs ?



Coupe dans la salle Fernand Lancereau AA'



Coupe dans le gymnase du lycée Nelson Mandela BB'

10m

4.2 Une méthodologie en trois temps

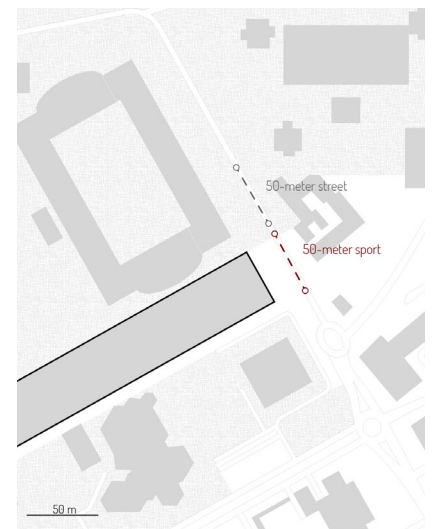
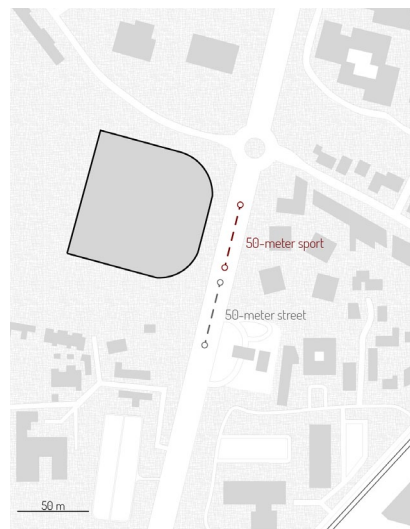
Pour répondre à ces questions sur l'impact du bandeau vitré sur les passants et les sportifs, j'ai décidé d'articuler ma recherche selon une méthodologie en trois temps : d'abord par une approche d'observation, ensuite par la mise en place d'un parcours commenté le long du boulevard et enfin par une approche d'entretiens avec les utilisateurs.

ANALYSE VISUELLE DES ATTITUDES PAR DEUX MÉTHODES

Il s'agit dans un premier temps d'observer le comportement des passants. Pour cela, je me positionne à un endroit stratégique afin d'observer l'attitude des individus vis-à-vis du bandeau vitré. J'analyse le positionnement des sportifs par rapport à la vitre, leurs regards, leur rythme... Je fais de même avec les passants, j'étudie s'ils modifient leur allure lorsqu'ils passent devant la salle de sport, s'ils tournent la tête, s'ils s'arrêtent.

Pour ce faire, je vais m'inspirer de deux méthodes proposées par Jan Gehl et Brigitte Svarre dans leur ouvrage *How to study public life* (2013) : « 100-meter street, 100-meter square » et « active or passive façades ».

La première méthode, « 100-meter street, 100-meter square », réalisée par Kristian Skaarup et Brigitte Svarre à Copenhague, consiste à mesurer le temps pris par un passant pour marcher 100m dans une rue puis 100m le long d'une place. L'étude a montré que les piétons réduisaient leur vitesse lorsqu'ils passaient d'une rue à une place. La vitesse moyenne dans la rue a été calculée à 4,93 km/h et celle le long d'une place à 4,73 km/h soit une réduction de vitesse d'environ 5%. Appliquée aux deux salles de sport, l'étude se fera sur une distance de deux fois 50m, 50m correspondant à la longueur de la salle. Ainsi sur les premiers 50m, le passant circulera le long de logements ou de bureaux, puis sur les 50m suivant il longera le bandeau vitré de la salle de sport. Ainsi, on pourra analyser le rythme des piétons le long du parcours et l'impact de la mise en spectacle du sport.



Adaptation de la méthode «100-meter street, 100-meter square» de Kristian Skaarup et Brigitte Svarre en «50-meter street, 50-meter sport».

La méthode « active or passive façades » étudie la vie urbaine devant les façades ouvertes et fermées. Elle a été réalisée par Jan Gehl, Solvejg Reigstad et Lotte Kaefer dans sept rues de Copenhague. L'étude a été faite sur une rue de 100m de long dans laquelle deux sections de 10m ont été particulièrement étudiées : une correspondant à des façades plutôt fermées, inactives et sans détails et une autre, au contraire, plus ouverte, intéressante et permettant un contact entre l'intérieur et l'extérieur. L'objectif de cette étude est d'analyser l'impact des façades actives sur les passants en calculant le nombre de passants, leur vitesse, combien tournent la tête vers les façades, combien s'arrêtent ou rentrent à l'intérieur et quelle est la durée de l'activité sur le trottoir. Il a été montré, au final, que le niveau d'activité devant une façade active est sept fois plus important que devant une façade passive. En procédant par les mêmes calculs, et en comparant la façade vitrée de la salle de sport à une façade fermée dans la même rue, on pourra ainsi quantifier l'attraction et l'animation que représente la salle de sport.

MISE EN PLACE D'UN PARCOURS COMMENTÉ POUR ANALYSER L'AMBIANCE URBAINE

Suite à cette phase d'observation, je vais aller au contact des passants en leur proposant un parcours commenté. La méthode du parcours commenté permet de réintroduire le passant dans un contexte concret : il devient maître de la situation et avance selon son rythme. Il s'agit de suivre le passant au milieu de tous les autres passants, des différents transports, du mobilier urbain... avec lesquels il interagit au cours de son cheminement et qui constitue le propre de l'aléatoire urbain. L'objectif d'un parcours commenté sur un trajet routinier est d'accompagner l'acteur dans ses pratiques quotidiennes, mais aussi, de lui donner l'occasion d'exprimer le territoire tel qu'il le vit et qu'il l'interprète et de raconter ses souvenirs.

« Un parcours se construit toujours sous la dépendance des éléments du contexte de la situation du voyageur. C'est le parcours qui agit comme un révélateur des objets. Sous l'action du voyageur, ils deviennent, soit ressources, si ce sont des aides, soit obstacles, s'ils introduisent des difficultés supplémentaires. [On ne peut] donc se passer d'une approche vivante, d'une approche qui intègre le point de vue des acteurs en marche ». Lévy Emmanuelle, Saisir l'accessibilité : les trajets-voyageurs à la gare du Nord, 2001.

Pour appliquer ce parcours commenté à mon étude, il faut tout d'abord délimiter le début et la fin du parcours. Dans le cas du stade Pierre Quinon j'ai décidé de commencer le parcours 150m avant le stade, de manière à ce que l'interviewé ne le voit pas directement et de pouvoir ainsi analyser son comportement lorsqu'il le découvre. On retrouve ce même procédé pour le gymnase du lycée Nelson Mandela. Le parcours prend fin une fois la salle de sport dépassée, dans les deux cas on se retrouve face à un rond-point.

Pour rendre cette enquête la plus fiable possible, il faut que l'échantillon de personnes interviewées soit diversifié. Malheureusement, il n'est matériellement pas possible de constituer un échantillon représentatif. L'objectif sera d'apporter des éclairages sur des ressentis individuels plutôt que d'élaborer des statistiques. Je vais donc privilégier l'écoute qualitative au questionnement quantitatif. J'essaierai au

maximum d'alterner les entretiens entre les jeunes et les moins jeunes, les femmes et les hommes, les habitués du quartier et ceux qui le découvrent, les sportifs et les non sportifs... De plus, je vais également diversifier le moment des interviews : certains peuvent se faire de jour, d'autres de nuit, sous le soleil ou sous la pluie, à une heure de pointe, de sortie scolaire ou à une heure creuse... Enfin, il faudra noter sur quel trottoir exactement le cheminement se fait. En effet, la perception de l'interviewé peut varier de façon importante selon qu'il se trouve sur le trottoir à proximité de la salle de sport ou sur le trottoir d'en face. Toutes ces variantes seront à prendre en compte dans l'analyse de l'enquête.

Pour réaliser cette étude, je vais aborder des personnes qui passent le long des bâtiments en leur demandant de bien vouloir se prêter à mon parcours commenté qui dure environ 10min. Je me présente comme étudiante à l'école d'architecture sans leur parler de mon sujet d'étude. Je reste très vague sur le thème abordé en leur mentionnant seulement que j'étudie l'ambiance des rues. Le fait de ne pas préciser mon sujet d'étude qui porte sur les salles de sport, va permettre de mesurer l'impact de celles-ci sur les passants. Je demanderai, ensuite, à chacun de prendre deux ou trois photos de ce qui les interpelle le plus au cours du chemin.

UNE SÉRIE D'ENTRETIENS POUR
COMPRENDRE L'AMBIANCE INTÉRIEURE

Enfin, dans un troisième temps, je procéderai à des entretiens semi-directifs avec les usagers. Avant de rentrer plus en détail dans le sujet je leur pose une première question très générale sur ce qu'ils apprécient ou n'apprécient pas dans leur salle de sport. Ainsi, je peux mesurer l'importance qu'occupent le bandeau vitré et le lien vers l'extérieur selon eux.



Le stade Pierre Quinon à la tombée de la nuit.
(Photo: Stéphane Chalmeau)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

5.

Stade Pierre Quinon, un rez-de-chaussée en transparence

5.1 Analyse visuelle des attitudes

Le stade Pierre Quinon se situe dans un quartier majoritairement universitaire. Il se trouve au bord du boulevard Guy Mollet ; c'est un boulevard assez passant et en pente qui relie l'arrêt de tramway et le gymnase du STPAS en bas de la rue à la cité universitaire en haut de la rue. Si l'on s'y promène le soir, on y trouve principalement des étudiants. La plupart d'entre eux longent le stade pour aller à leurs entraînements de sport, prendre le tramway ou se diriger vers la cité universitaire. La nuit, la rue est plutôt sombre. Seuls le stade, la station-service et les panneaux publicitaires amènent de la lumière et de l'animation dans cette rue.

Le jour l'ambiance est toute différente, notamment le week-end lors des compétitions. En effet l'ambiance est plus familiale et la rue est animée. Le stade est alors le point central de cette agitation, les personnes entrent et sortent du stade, certaines restent devant tout en jetant un coup d'œil à l'intérieur à travers le bandeau vitré. Cependant lors d'une journée très ensoleillée, les reflets sur les vitres empêchent de bien distinguer l'activité intérieure. On distingue seulement quelques mouvements à travers la vitre. Cela oblige alors les personnes les plus intriguées à ralentir leur pas ou même à se rapprocher du stade et à emprunter le second chemin juste à côté de la vitre.

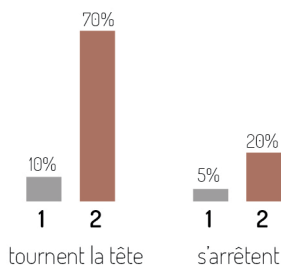
UN RYTHME DE MARCHE RALENTI DEVANT LA FAÇADE DU STADE PIERRE QUINON

Ce ralentissement se confirme avec les observations et mesures que j'ai pu effectuer sur place. Les mesures ont été prises uniquement en journée avec un temps dégagé. Sur les 50 premiers mètres le long des habitations, j'ai pu mesurer un temps moyen de 39 secondes alors que sur les 50 mètres suivant le long du stade, le temps moyen est de 36 secondes. On remarque donc un faible ralentissement de la marche lorsque les passants se retrouvent face au bandeau vitré et à l'activité qui se déroule à l'intérieur du stade.

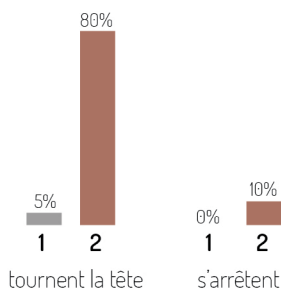
Ce ralentissement peut être dû directement à l'effet d'attraction de la mise en spectacle du sport : curieux, les passants tournent la tête et observe l'activité intérieure. Ils ne sont alors plus concentrés uniquement sur leur marche. Contrairement au bout de parcours devant les maisons et la végétation dense où n'ayant rien d'autre à regarder, ils regardent face à eux, ce qui provoque donc une accélération de la marche, lorsqu'ils sont confrontés à une animation sur le côté, ils ont tendance à tourner la tête et ainsi à ralentir le mouvement. Mais ce ralentissement peut également être dû à cet effet d'attraction de manière indirecte. En effet, j'ai pu observer, notamment lors de compétitions le week-end, qu'un petit rassemblement de spectateurs se formait devant le bandeau vitré, empêchant une circulation fluide sur le trottoir. Ainsi, même les passants qui ne sont pas intéressés par ce qui se passe dans le stade, subissent eux aussi un ralentissement de la marche en contournant ou évitant les spectateurs présents sur le trottoir.

UNE FAÇADE ACTIVE QUI INTRIGUE LES PASSANTS

La comparaison entre façade passive et façade active a permis de mettre en évidence l'animation que pouvait apporter la salle de sport. Aux vues des premières observations, j'ai décidé de séparer les résultats selon qu'il fasse jour ou nuit. En effet, le



De jour, la façade 2 (façade du stade Pierre Qui-non) est 7 fois plus active que la façade 1.



De nuit, l'écart de degré d'animation entre la façade 1 et la façade 2 s'intensifie.

comportement des passants est complètement différent le jour et la nuit. L'ensemble de ces observations a été fait uniquement lorsqu'une activité se déroulait dans la salle de sport. Après plusieurs heures d'observation de jour j'ai pu aboutir aux résultats suivants : parmi les passants circulant devant la façade 2, 70 % montrent un intérêt en tournant leur tête, alors que seulement 10% font de même pour la façade 1. De plus, 20% s'arrêtent devant la façade 2 contre 5% devant la façade 1. De nuit, l'écart entre les deux types de façade s'accroît : 80% des passants tournent la tête vers la façade 2 alors que seulement 5% le font également pour la façade 1. De la même manière, 10% s'arrêtent devant la façade 2 alors que personne ne s'arrête devant la façade 1.

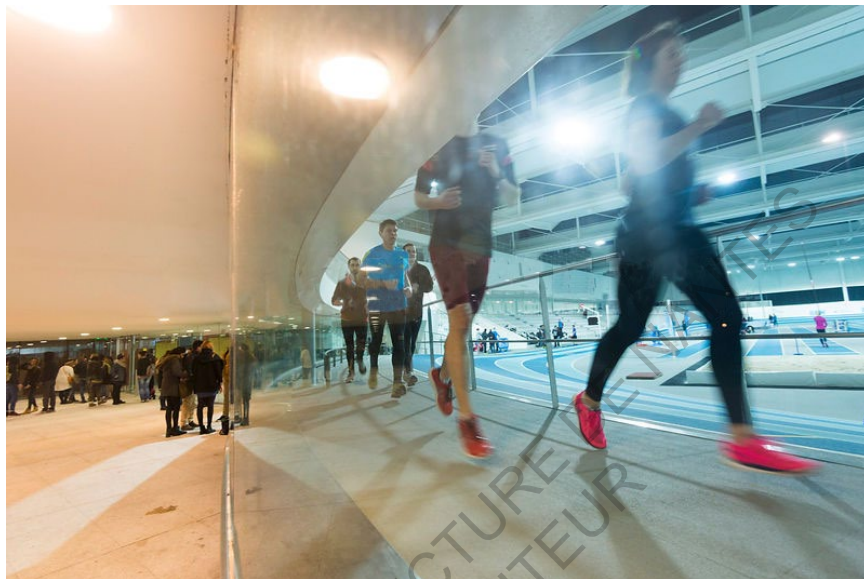
La mise en spectacle du sport a donc bien une influence sur l'attitude des passants. Le fait que la salle de sport se situe au rez-de-chaussée permet au passant d'observer le sport qui se déroule à l'intérieur juste en tournant la tête, il n'a pas besoin de lever ou baisser la tête, gestes qui demandent plus d'effort. En effet, le champ visuel de l'homme est majoritairement horizontal ce qui nous permet de regarder facilement ce qui est perpendiculaire à la direction que l'on suit. De plus, lorsqu'on marche notre vision n'est pas parfaitement horizontale, elle est à 10° en dessous de l'horizontale. Regarder vers le bas est ainsi plus simple que de regarder vers le haut, notre champ de vision descend jusqu'à 80° en dessous de l'horizontale alors qu'il ne monte que jusqu'à 55°. La salle de sport, se trouvant en contre bas de la route, peut facilement faire partie de notre champ de vision avec un simple mouvement de tête, ce qui explique qu'une majorité de passants (70%) tournent la tête en passant devant le stade.

La mise en scène de la transparence permet donc de distraire les passants, mais peut-on faire les mêmes conclusions avec les sportifs à l'intérieur et le paysage environnant ?

UNE AMBIANCE INTÉRIEURE EN LIEN AVEC L'ENVIRONNEMENT

Après avoir observé le comportement des passants à l'extérieur, je suis rentrée dans le stade le temps d'un entraînement. Dès le franchissement de la porte, j'ai été frappé par la clarté de l'espace, il n'y a pas d'éblouissement et aucune ombre. La luminosité intérieure du bâtiment doit son homogénéité au bandeau vitré qui longe toute la piste mais également aux sheds. Le bandeau vitré suit à la fois le mouvement de la topographie extérieure et celui du coureur qui se trouve alors en lien direct avec l'environnement. L'entraînement des athlètes commence, je m'assois alors dans les gradins et observe l'attitude des athlètes, notamment vis-à-vis du bandeau vitré. Les athlètes entament leur entraînement par quelques tours d'échauffement, mais ceux-ci ne se font pas sur la piste d'athlétisme. En effet, bien que la piste d'athlétisme ne soit pas utilisée, ils effectuent leur échauffement sur le chemin, normalement réservé aux spectateurs, intérieur et collé au bandeau vitré. Ce chemin a été fait pour le public, pour pouvoir faire le tour de la salle et ainsi observer la compétition sous tous les angles. Les sportifs semblent utiliser ce chemin pour être au plus près de l'environnement et ainsi retrouver les sensations d'origines de l'athlétisme, puisque ce sport est avant tout un sport extérieur.

Les athlètes se rapprochent de l'extérieur en courant sur le chemin intérieur qui longe le bandeau vitré.



L'échauffement terminé, ils reviennent sur la piste d'athlétisme avant, quelques temps plus tard, de continuer leur entraînement à l'extérieur. L'entraîneur reste à l'intérieur pour observer et chronométrer et les sportifs vont sur le trottoir du boulevard Guy Mollet. Ils effectuent à tour de rôle plusieurs sprints sur le trottoir en pente, le long du stade. Les rôles d'acteur et spectateur ont alors changé de lieux. En effet, les acteurs se retrouvent à l'extérieur sur le trottoir, à la place des passants, et le spectateur, c'est-à-dire, ici, l'entraîneur, se retrouve à l'intérieur, derrière le bandeau vitré, à la place des sportifs. Mais, dans les deux cas, c'est toujours le bandeau vitré qui permet de séparer acteurs et spectateurs, comme ci, le fait de passer d'un côté ou de l'autre du bandeau vitré, changer le statut de la personne.

Parmi les six parcours commentés que j'ai effectués, dont deux de nuit, j'ai pu relever de nombreux points communs. De manière générale, au début du parcours, lorsque le stade n'est pas encore visible, les personnes interviewées ne savent pas trop de quoi parler. Elles évoquent la végétation qui rend la rue plus agréable, le boulevard qui est assez large... puis, pour celles qui connaissent déjà cette rue, abordent la question du stade. Le fait qu'elles en parlent avant même de le voir montre bien l'importance que le stade occupe dans cette rue. Il apparaît comme un des éléments essentiels de la rue, voir du quartier. Concernant les personnes qui empruntent ce boulevard pour la première fois, la silhouette du stade au loin intrigue et les interviewés se posent alors des questions quant à la nature du bâtiment.

LES PIÉTONS, PREMIERS SPECTATEURS DU SPECTACLE URBAIN

En arrivant en face du stade, toutes les personnes interviewées ont tourné la tête et affirment regarder régulièrement ce qui se passe à l'intérieur : « Ça m'occupe sur le chemin du retour » (Julien), « J'aime bien regarder ce qui se passe dans le gymnase » (Thibault), « J'ai plusieurs amis qui s'entraînent ici, alors je regarde si je les vois » (Aurélie). Bien que certaines évoquent l'idée d'aménager un espace extérieur pour regarder les compétitions depuis la rue (« Il faudrait rajouter un banc à l'extérieur et on pourrait se poser là quand il fait beau pour regarder une compétition, plutôt que d'être enfermé à l'intérieur. » Jérôme), la plupart sont pressées lorsqu'elles empruntent ce chemin et se contentent simplement de tourner la tête à hauteur du stade sans s'y arrêter.

Comme l'évoque Aurélie (« C'est marrant de marcher le long du stade parce que d'un côté il y a les voitures qui circulent vite et de l'autre côté les athlètes... et nous on se retrouve au milieu et on prend notre temps. »), plusieurs rythmes se mêlent le long de ce boulevard. En marchant le long du trottoir, le piéton se retrouve entre le flux des voitures et les athlètes. Bien que les flux entourant le piéton soient assez cadencés, celui-ci ne semble pas accélérer son allure, au contraire, il se pose comme spectateur, et va même ralentir sa vitesse de marche. Il devient en quelques sortes le spectateur d'une « course urbaine » entre les voitures, les vélos et les athlètes. Le flux des piétons est présent sur plusieurs trajectoires, toutes situées entre la route et la piste d'athlétisme : le trottoir, le chemin en contre bas de la route le long du bandeau vitré et le chemin intérieur qui lui aussi longe le bandeau vitré. Comme s'il s'agissait de gradins extérieurs, le piéton peut choisir s'il veut être au plus près des sportifs ou alors plus éloigné mais avec une vue plongeante sur l'activité intérieure du bâtiment.

LES CYCLISTES NE PROFITENT PAS DU SPECTACLE SPORTIF

Les cyclistes ne prennent pas la position de spectateur, contrairement aux piétons. En effet, j'ai pu interroger quelques personnes qui traversent régulièrement le boulevard en vélo et la majorité disent ne pas regarder l'activité qui se déroule dans le stade. J'ai notamment pu effectuer un parcours commenté avec une personne qui pensait très bien connaître ce boulevard puisqu'elle y passe tous les jours en vélo. Lors de l'entretien, elle parcourait pour la première fois le boulevard à pied : « Là je découvre un bel ensemble, les couleurs sont attirantes ! C'est la première fois que je viens à pied.

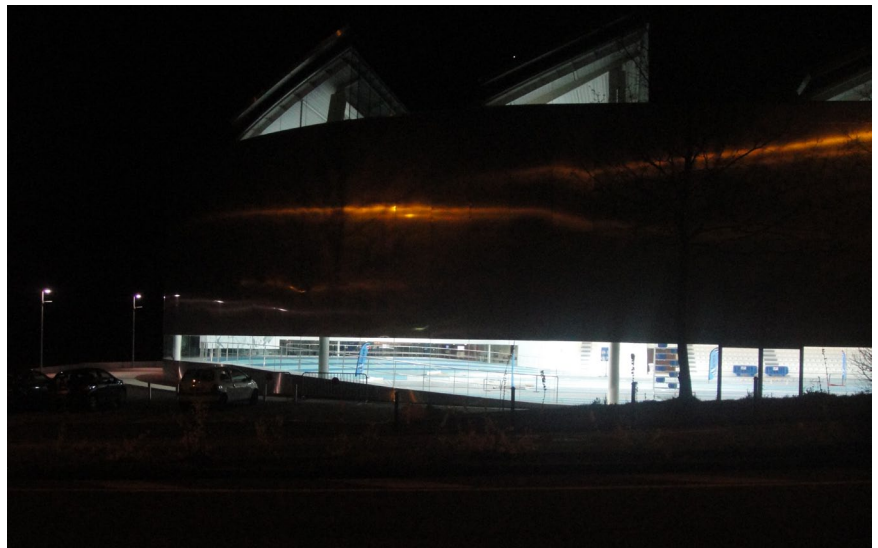
D'habitude, je viens en vélo, et c'est vrai que je ne l'avais pas remarqué avant. Quand je suis en vélo, en descente ça va vite, et quand ça monte je suis concentré. » (François). La mise en spectacle du sport que propose le stade paraît donc avant tout être destinée aux piétons. Le fait que le boulevard soit en pente semble exclure les cyclistes du rôle de spectateur. Lorsque les cyclistes sont le plus proche du stade, ils sont en pleine montée, ils regardent en face d'eux et sont concentrés. Ils ne prennent généralement pas le temps de regarder aux alentours.

LES AUTOMOBILISTES, DES SPECTATEURS ELOIGNÉS

Cependant, les piétons ne sont pas les seuls spectateurs. J'ai pu remarquer, en prenant le bus qui passe devant le stade, que quelques personnes, situées à proximité de la vitre côté stade, tournaient la tête vers le stade. Mais lorsqu'après je leur demande ce qu'ils ont pu voir à l'intérieur de la salle de sport, ils disent ne pas avoir eu le temps de bien distinguer le sport pratiqué. Le degré d'observation diffère alors de celui du piéton.

L'ANIMATION SPORTIVE INTENSIFIÉE LA NUIT

De nuit, le stade prend encore plus d'importance, que ce soit pour les piétons ou les automobilistes. Le boulevard étant assez sombre la nuit, tout ce qui apporte de la lumière est mis en valeur. Lors des parcours commentés, j'ai pu remarquer que trois points lumineux attirent l'attention des passants : le panneau publicitaire, la station-service et le stade. Ainsi, seule la lumière du stade suffit à attirer l'attention et animer la rue, qu'il y ait une activité qui se déroule à l'intérieur ou non. De plus, la lumière intérieure du stade, additionnée aux couleurs de la piste d'athlétisme, apporte une ambiance particulière et intrigue d'autant plus les passants et les automobilistes. Sur les deux parcours commentés de nuit, l'un a d'abord cru à des terrains de tennis (« La première fois que je suis venue ici, c'était en voiture et j'ai d'abord cru que c'était des terrains de tennis à cause de la couleur bleue. » Jéromine), l'autre à une piscine (« Ah... c'est quoi le bâtiment là-bas ? Une piscine ? » Maxime). De par sa lumière intérieure, le stade se remarque de loin. Ainsi, de nuit, le stade prend encore plus d'importance que de jour et devient, en plus d'une animation, un point d'appel lumineux depuis les extrémités du boulevard.



De nuit, le stade éclairé fait office de point d'appel lumineux dans le quartier.
Photo prise par Maxime, 20ans, lors du parcours commenté.

Pour connaître l'avis des personnes de l'autre côté du bandeau vitré, c'est-à-dire des usagers de la salle (sportifs et spectateurs), j'ai procédé à plusieurs entretiens. A la fin des entraînements, je suis allée à la rencontre des sportifs utilisant la salle Fernand Lancereau.

UNE SENSATION D'ÊTRE À L'EXTÉRIEUR

A la première question, très générale sur ce qu'ils pensent de la salle, la plupart d'entre eux m'ont répondu qu'ils appréciaient le bandeau vitré le long de la piste d'athlétisme : « Ce que je préfère dans cette salle, c'est la vitre. », « J'aime beaucoup la vitre qui fait quasiment 360° », « La lumière est super dans cette salle, elle vient à la fois du toit et des côtés. ». Certains m'ont confié regarder régulièrement ce qui se passe à l'extérieur, notamment lors de l'échauffement : « Quand on s'échauffe, on a pris l'habitude de courir sur le couloir à l'extérieur de la piste, comme ça on a un peu l'impression d'être dehors. Et pour l'échauffement, on n'a pas besoin d'être concentré, du coup on a le temps de jeter un coup d'œil de l'autre côté de la vitre. » Les athlètes cherchent à retrouver les mêmes sensations dans le stade d'athlétisme couvert que dans un stade d'athlétisme classique, c'est-à-dire extérieur. Le contact avec l'extérieur paraît particulièrement important dans ce sport.

LE BANDEAU VITRÉ, UNE SOURCE DE MOTIVATION

Cependant, lorsque les athlètes doivent se concentrer, ils regardent face à eux, et ne tournent plus la tête vers l'extérieur. L'impact du bandeau vitré prend alors une autre dimension. En effet, bien que les athlètes ne regardent pas le paysage, ils perçoivent le rythme de la vie urbaine, et notamment le flux des voitures le long du boulevard. Ainsi, le bandeau vitré ne sert plus de cadrage d'une vue sur le paysage environnant, mais d'élément de motivation pour courir plus vite. Les personnes interviewées disent avoir l'impression de faire une course contre les voitures : « Je ne regarde pas trop à l'extérieur mais j'aime bien voir les voitures passer à côté de moi. J'ai l'impression que ce sont mes adversaires et que je dois arriver avant eux. Je ne sais pas si mes résultats sont meilleurs quand il y a des voitures qui circulent, mais en tout cas ça permet de me motiver. »

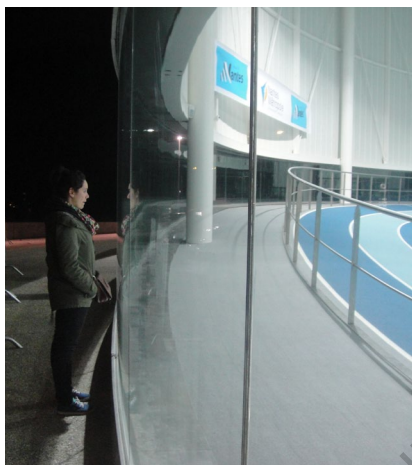
UN PAYSAGE EN ARRIÈRE PLAN DU SPECTACLE SPORTIF

Pour les spectateurs, le bandeau vitré se présente comme un arrière-plan du spectacle sportif, les gradins se situant en face du bandeau vitré et du boulevard Guy Mollet. Cependant, depuis le haut des gradins, on ne perçoit que le talus d'herbe. En effet, la route est surélevée par rapport au rez-de-chaussée du stade, les spectateurs ne perçoivent ainsi aucun mouvement de la vie urbaine. La vue que le stade leur offre est figée et peu intéressante. « C'est vrai que ça aurait pu être bien de voir les gens dehors marcher et tout, mais bon, comme ça on est plus concentré sur la compétition. ». Les spectateurs peuvent cependant s'approcher du bandeau et emprunter le chemin qui fait le tour de la piste. Ils se rapprochent alors du cœur de la compétition et endossent le rôle d'acteur vis-à-vis des passants sur le boulevard, en plus du rôle de spectateur vis-à-vis de la compétition. Ils se retrouvent au premier plan de la mise en scène de la salle de sport et participent indirectement à l'animation de la rue.

Photo prise depuis les gradins où la vue sur l'extérieur fait office de décor derrière le spectacle sportif.



DEUX PUBLICS POUR UNE COMPÉTITION



La nuit, la lumière du stade attire le regard des passants.

De manière générale, que ce soit les sportifs ou les spectateurs, ils sont mis en scène à leur insu. Cette mise en spectacle prend encore plus d'ampleur la nuit. En effet, comme on a pu le voir avec les parcours commentés, la nuit, le stade est un des seuls éléments apportant de la lumière et de l'animation dans le boulevard. De plus, la nuit, les passants distinguent mieux tout ce qui se passe sous la lumière de la salle. Alors que le jour, les rôles d'acteur et de spectateur peuvent s'interchanger, la nuit, la mise en scène ne se fait plus que dans un seul sens : les acteurs se trouvent dans la salle et les spectateurs à l'extérieur. Cependant, les usagers ne semblent pas être dérangés par cette mise en scène : « Si les gens veulent regarder, ils peuvent. De toute façon moi je suis toujours très concentré en compétition, je m'en rends pas compte si je suis observé ou pas. », « Si c'était chez moi ça me dérangerait que tout le monde regarde par la fenêtre, mais là on fait du sport, il n'y a rien d'intime là-dedans. ». Certains ne voient que des avantages à cette mise en scène : « C'est cool que des gens de l'extérieur puissent nous voir aussi, ça agrandit le public ! ».

La présence du bandeau vitré est donc également un élément fort de l'ambiance intérieure. Que ce soit pour la sensation d'être à l'extérieur, pour la vue, pour la motivation par le biais des voitures circulant sur le boulevard ou encore pour agrandir le public, le bandeau apparaît comme un dispositif essentiel à la bonne ambiance dans le stade.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



UNIVERSITE DE NANTES
INTELECTUEL

UNIVERSITE DE NANTES

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

6. Gymnase du lycée Nelson Mandela, une transparence surélevée

Le gymnase du lycée Nelson Mandela donne sur le boulevard Alexandre Mille- rand. C'est un boulevard plutôt calme, où se croisent régulièrement les gens du quartier. Contrairement au boulevard Guy Mollet, peu de voitures circulent, la priorité est donnée aux vélos et aux piétons. Le long de ce boulevard on trouve le stade extérieur Michel Lecoindre, le gymnase, des tours d'immeubles, des habitations et des bureaux. La rue s'anime tout particulièrement aux heures de sorties des cours. Les lycéens investissent l'espace public autour du lycée, avant de rentrer chez eux. Puis dans la soirée, le gymnase étant ouvert aux clubs extérieurs au lycée, la salle de sport reste en activité. Il n'y a pas de parking aux alentours, alors les voitures se garent sur les trottoirs du boulevard. Aux autres moments de la journée, la rue est plutôt calme et investie par les habitants du quartier.

Le gymnase se trouve à l'étage du lycée, il surplombe ainsi le boulevard et le stade Michel Lecoindre. Lorsqu'on circule sur le trottoir côté gymnase, on ne remarque pas forcément l'activité à l'intérieur du gymnase. En effet, du fait de sa hauteur, on n'a pas le recul suffisant pour pouvoir suivre ce qui se passe à l'intérieur. On ne distingue les joueurs que lorsqu'ils sont à proximité de la façade vitrée. Il faut aller sur le trottoir d'en face pour avoir plus de visibilité.

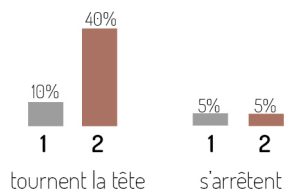
UN RYTHME CONSTANT LE LONG DU
BOULEVARD

Par la méthode « 100-meter street, 100-meter square », ici adaptée en « 50-meter street, 50-meter sport », j'ai pu tirer quelques conclusions quant à l'animation urbaine procurée par le gymnase. De la même manière que pour le stade Pierre Quinon, les mesures ont été prises le jour par un temps plutôt dégagé. Pour parcourir les 50 premiers mètres, qui correspondent à un parcours longeant un immeuble de bureaux, le temps moyen calculé est de 38 secondes. Pour les 50 mètres suivants, c'est-à-dire le long du gymnase, le temps calculé est de 37 secondes. Bien que ces chiffres indiquent un léger ralentissement devant la façade, la différence de temps est trop faible pour être significative. En effet, on constate un écart de seulement 0,12km/h (4,86km/h pour les 50-meters sport et 4,74km/h pour les 50-meters street), ce qui ne permet pas de tirer de conclusion, d'autant plus que les mesures effectuées peuvent comporter une marge d'erreur.

Le gymnase et son ouverture sur l'extérieur ne semblent pas distraire les passants au point de leur faire ralentir le pas. Le fait que la vitesse de la marche reste à peu près constante sur les 100 mètres étudiés peut s'expliquer par deux raisons : soit les passants ne remarquent pas le gymnase, soit ils le voient mais ne s'y intéressent pas. Pour pouvoir répondre à cette question il convient d'observer l'attitude des passants, et de regarder si oui ou non ils tournent la tête en direction du gymnase.

UNE FAÇADE QUI A UN IMPACT MODÉRÉ SUR
L'AMBIANCE URBAINE

En analysant la différence de comportements des passants devant la façade 1, façade passive qui correspond à une façade d'immeuble de bureaux, et la façade 2, façade active qui correspond au gymnase vitré, j'ai pu mettre en évidence l'impact du gymnase sur les passants. Après plusieurs heures d'observations, j'ai pu aboutir aux résultats suivants : parmi les passants circulant devant la façade 2, 40% tournent la



La façade du gymnase n'est pas propice à l'arrêt, mais participe néanmoins, de façon modérée, à l'animation urbaine.

tête vers le lycée alors que seulement 10% le font aussi devant la façade 1. Bien que la façade du gymnase soit moins active que celle du stade Pierre Quinon, elle reste quand même plus interactive qu'une simple façade de bureau. Cependant, par cette analyse, on ne peut pas distinguer clairement si les passants tournent la tête vers le gymnase ou vers l'entrée du lycée se situant au rez-de-chaussée. Si on ne constate pas de ralentissement de la vitesse devant le gymnase ce n'est pas par manque d'intérêt, mais parce que, se situant à l'étage, le gymnase ne fait pas partie du champ visuel de l'homme. Le passant est obligé de lever la tête, geste qui demande plus d'effort et qui est moins naturel que de simplement tourner la tête sur le côté.

La délimitation du champ visuel de l'homme explique également les résultats concernant l'arrêt des passants devant les façades : que ce soit devant la façade 1 ou devant la façade 2, il n'y a que 5% des passants qui s'arrêtent. Le gymnase étant en hauteur, les passants ne sont pas dans une position confortable pour regarder le match ou l'entraînement. Pour éviter de trop tendre le cou et avoir une meilleure vision, le passant doit s'écarter de la façade. Mais bien qu'il ait une meilleure visibilité sur le trottoir d'en face, il s'éloigne de l'activité, et alors la précision de ce qu'il voit et l'intensité de ce qu'il ressent diminuent. Le contact entre la rue et les immeubles s'estompe au fur et à mesure que l'on monte d'un niveau, d'une part à cause du champ visuel de l'homme restreint au-dessus de l'horizontal et d'autre part à cause de la distance qui augmente. Ainsi, on retrouve le même pourcentage d'arrêts entre les deux façades, arrêts qui correspondent surtout à des actions de tous les jours comme passer un coup de téléphone, refaire son lacet, attendre quelqu'un, sans lien direct avec la façade.

UN PANORAMA SUR LE QUARTIER



Façade Nord du gymnase depuis laquelle on peut voir le stade Michel Leconte. Les lycéens sont ainsi aux premières loges pour regarder les matchs se déroulant dans le stade.

La mise en scène de la transparence n'a pas un impact très important sur les passants et l'ambiance urbaine, mais concernant les sportifs et l'ambiance intérieure le résultat peut être complètement différent. En me promenant dans cette rue, j'ai pu remarquer que les joueurs essayaient de profiter au maximum de la vue offerte par ce gymnase en hauteur. En effet, pour les étirements, les joueurs se mettent au plus près de la vitre pour bénéficier d'une vue sur les alentours. Ils se retrouvent généralement dans les angles et face aux vitres pour commencer les séances d'étirements. Ainsi, ils bénéficient d'une vue à 270° surplombant le quartier et se posent alors comme spectateur de la vie urbaine se déroulant sous leurs pieds. J'ai pu observer que la majorité d'entre eux s'installait à proximité de la façade Nord plutôt que de la façade Sud de manière à avoir meilleure visibilité sur le stade Michel Leconte. Du fait que le gymnase soit en hauteur, le statut d'acteur des usagers de la salle de sport est plus nuancé. En effet, à chaque pause ou séance d'étirement, ils prennent le rôle de spectateur, et profitent de la vue plongeante sur le stade et le reste du quartier que leur offre le gymnase.

Lors des parcours commentés, j'ai pu remarquer que, contrairement au stade Pierre Quinon, le gymnase ne faisait pas l'unanimité auprès des passants. Parmi les six personnes qui ont bien voulu se prêter au parcours commenté, seulement deux disent apprécier la mise en scène du sport, et regarder régulièrement ce que se passe à l'intérieur du gymnase.

UNE DISTANCE TROP IMPORTANTE POUR
PROCURER L'ANIMATION ATTENDUE

Pour les quatre autres, ce n'est pas l'activité proposée par le gymnase qui ne leur plait pas, mais bien la position de celui-ci qui est à un niveau trop haut. En effet, certaines personnes n'avaient pas remarqué qu'il y avait un gymnase dans cette rue, bien qu'elles y passent tous les jours. Elles avaient bien sûr repéré le nouveau lycée, mais n'avaient pas assez observé et levé la tête pour remarquer le gymnase. De plus, elles prétendent apprécier regarder les gens faire du sport, que ce soit dans la rue ou à l'intérieur du stade Michel Lecoindre : « Je regarde toujours ce qui se passe là [dans le stade Michel Lecoindre], on y joue au rugby américain. » (Chantal), « Je vois souvent des gens courir dans la rue, c'est agréable, il y a toujours du monde. » (Gérard), « Je jette toujours un œil sur le terrain, là, parce que c'est ouvert. » (Pascale).

Les gens qui courent et que l'on croise dans la rue, sont plus proches de nous que ceux qui courent à l'étage dans le gymnase. Ainsi, les passants préfèrent observer les sportifs dans les rues ; la distance d'observation diminue et donc l'intensité augmente. Le champ de vision social, rapport entre les sens, la communication, et les dimensions en contexte de planification urbaine, augmente quand la distance se réduit. Il a été montré que l'expérience ne commence à être intéressante qu'à partir d'une distance inférieure à 10m, et elle le devient encore plus lorsque la distance est réduite, c'est-à-dire quand tous les sens sont sollicités. L'observateur peut alors percevoir une infinité de détails et partager ses émotions. C'est cet échange et ce partage d'émotion qui donne plus d'importance aux personnes à proximité de nous, plutôt qu'à d'autres plus éloignées de nous.

LE PREMIER ÉTAGE, ABSENT DE L'ANIMATION
URBAINE

En plus de cette mise à distance entre le gymnase et la vie urbaine, il faut prendre en compte la hauteur de celui-ci. Par le biais des résultats des parcours commentés, on remarque que le stade, malgré qu'il soit lui aussi éloigné des passants, voir plus éloigné que le gymnase, attire le regard des personnes. Il n'est donc, ici, plus question de distance, mais de hauteur. L'avantage du stade sur le gymnase est qu'il se trouve au rez-de-chaussée. Il suffit alors aux passants de simplement tourner la tête sur le côté pour observer le déroulement de l'entraînement ou du match, sans avoir besoin de lever la tête. L'entretien avec Chantal, confirme bien que la hauteur peut être un inconvénient pour animer une rue : « Des fois je regarde là aussi [dans le gymnase], je les vois lancer le ballon, mais on ne voit pas trop quand même... et puis ça m'oblige à lever la tête. Mais je les regarde depuis mon appartement, j'habite en haut alors je peux les voir. » Ainsi, pour qu'une façade soit attractive, il est préférable que le passant se trouve soit à la même hauteur que celle-ci, soit au-dessus, mais en aucun en dessous. Malgré la

distance entre son appartement et le gymnase, Chantal regarde l'activité qui se déroule dans le gymnase puisque, depuis son appartement, elle se trouve à un niveau supérieur au gymnase. Son champ de vision s'incline naturellement à 10° vers le bas, elle n'a pas besoin de faire un effort supplémentaire pour observer le sport à l'intérieur du gymnase.

UN RAPPORT HAUTEUR-DISTANCE NON ADAPTÉ

Cependant, il faut noter que si le bandeau vitré du gymnase n'est pas très remarqué par les passants, c'est également parce qu'il est parallèle à la rue. Les passants se retrouvent au pied du lycée et il est alors compliqué de lever la tête en direction du gymnase. Mais si le gymnase se trouvait face aux passants, au bout de la rue, et un peu plus éloigné, il prendrait, peut-être, plus d'importance. En effet, du fait de la distance, il rentrerait alors dans l'angle de vision de l'homme, c'est-à-dire en dessous de 50° au-dessus de l'horizon. Les deux paramètres de hauteur et de distance sont donc interdépendants. Il convient de trouver le bon rapport entre ces deux paramètres.

UNE ANIMATION ADAPTÉE SEULEMENT À UN RYTHME LENT

Concernant les cyclistes, la façade du gymnase ne semble avoir aucun impact : « Là c'est une école qu'ils ont construit l'été dernier, Mais d'habitude j'y passe en vélo alors je ne regarde pas trop » (Gérard). En effet, les passants qui ont l'habitude de traverser le boulevard en vélo ne remarquent pas la présence du gymnase, ils savent seulement qu'il y a un lycée. La vitesse du vélo combinée à la hauteur du gymnase et à sa distance par rapport aux passants expliquent que les cyclistes n'y prêtent pas attention. La configuration spatiale de ce gymnase impose au passant un rythme lent s'il veut pouvoir observer tout ce qui se passe à l'intérieur. Il n'est donc pas adapté aux différents rythmes de la vie urbaine, et en particulier aux vélos et aux voitures.

UN GYMNASE APPAREMMENT INEXISTANT DE NUIT

On a pu constater que de jour, le gymnase n'occupait pas une place centrale dans l'animation du boulevard Alexandre Millerand. Une question se pose alors : Que se passe-t-il de nuit lorsque le stade Michel Lécointre est dans l'ombre ainsi que l'ensemble de la rue, et qu'il ne reste plus que le gymnase comme seul point lumineux de la rue ?

N'ayant pas pu faire des parcours commentés de nuit du fait de la saison à laquelle j'ai effectué les parcours commentés mais surtout du fait de la fermeture du gymnase en début de soirée (entre 18h et 19h), j'ai procédé à des entretiens avec les habitants du quartier. Parmi toutes les personnes interrogées, une m'a affirmé que de nuit les stores du gymnase étaient fermés. Les autres personnes interrogées n'ont pas pu répondre à mes questions, prétextant ne jamais avoir fait attention à ce qu'il se passait la nuit. Bien qu'habitant dans le quartier et passant régulièrement le long du gymnase, elles ne semblent n'avoir jamais remarqué le gymnase de nuit. Si on se réfère à ces témoignages, on peut donc en conclure, que même de nuit, le gymnase n'a pas d'impact marquant sur la vie urbaine et l'animation de la rue.

6.3 Analyse de l'ambiance intérieure par des entretiens

Pour comprendre l'ambiance que procure le bandeau vitré à l'intérieur du gymnase, je suis allée à la rencontre des lycéens. Ils se sont tout de suite montrés très impliqués pour répondre à mes questions concernant leur nouveau gymnase, qu'ils semblent bien apprécier.

LES LYCÉENS, SPECTATEURS DU PANORAMA

Ils ont en premier abordé la question des vitres et de la vue qui s'offrait depuis le gymnase : « La façade vitrée, ça fait vraiment classe, on se sent vraiment bien à l'intérieur. », « Ce je préfère dans le gymnase ? Qu'il soit en hauteur ! Je regarde souvent le panorama vers le stade, c'est agréable. On se croirait aux Etats-Unis avec le stade, c'est trop beau. », « Je préfère faire du sport à l'extérieur, du coup avec ce gymnase on se rapproche de l'extérieur. ». Le fait d'être en hauteur est donc un véritable avantage du point de vue de l'ambiance intérieure. Le gymnase offre ainsi un panorama sur le quartier et sur la vie qui s'y déroule. Du point de vue interne, les lycéens semblent alors endosser le rôle de spectateur et les passants le rôle d'acteur.

Lorsque l'on se trouve à l'intérieur du bâtiment, on peut donc dire que les statuts acteur/spectateur sont bien marqués alors que l'on ne peut pas en dire autant lorsqu'on étudie la scène depuis l'extérieur. En effet, le rôle d'acteur des sportifs est remis en cause de par la faible visibilité de l'activité intérieure que propose le gymnase aux passants.



Le bandeau vitré sur la périphérie du gymnase permet d'offrir une vue sur l'ensemble du quartier et la vie urbaine.

UN SENTIMENT DE LIBERTÉ

En plus d'offrir un panorama, la hauteur du gymnase donne aux lycéens un sentiment de domination et de liberté : « Quand je cours dans ce gymnase, je ne me sens pas du tout oppressée, c'est comme si on respirait. On s'y sent vraiment bien ! ». Contrairement à un gymnase au rez-de-chaussée où notre vision est interrompue à chaque façade entourant le gymnase, le gymnase du lycée Nelson Mandela permet d'offrir un champ de vision beaucoup plus large mais aussi plus lointain. Alors que la tendance est au sport urbain, investissant l'ensemble de la ville, sans aucune délimitation, le gymnase semble également proposer cet aspect de liberté en évitant tout renfermement et oppression. Il reprend ainsi plusieurs idées des nouvelles pratiques sportives, tout en restant adapté aux sports traditionnels qui nécessitent des équipements sportifs particuliers.

UNE MISE EN SPECTACLE APPRÉCIÉE PAR LES LYCÉENS

Le fait d'être mise en scène et d'être observé par les passants n'est pas du tout perçu comme un inconvénient par les lycéens. En effet, pour eux, la mise en spectacle est plutôt une des principales qualités du gymnase : « Ce qui est bien c'est que les autres du lycée peuvent nous voir faire du sport parce que y a des grandes baies vitrées, c'est stylé. », « Si on se sent observé ? Non c'est plus marrant qu'autre chose ! Et les gens ne s'arrêtent pas, ils regardent une minute et ils s'en vont. ». A l'image des sports spectaculaires qui aiment se donner en spectacle, les lycéens, dans certaines conditions, cherchent le regard des passants et s'exposent volontiers au public.

S'ils aiment bien se sentir observé, ils aiment également inverser les rôles, et regarder depuis la rue tout ce qui se déroule à l'intérieur du gymnase : « Quand je suis dans la rue, j'aime bien regarder le gymnase, ça fait un truc à regarder quand on marche. », « Des fois quand c'est des potes qui jouent on s'arrête même pour regarder. ».

Il faut cependant noter que ce gymnase s'inscrit dans un contexte particulier de par son intégration dans un lycée. Un rapport plus fort se crée entre les lycéens dans le gymnase et ceux dans la rue, puisqu'ils se connaissent tous. A certains moments de la journée, on peut constater une véritable interaction de part et d'autre du bandeau vitré où les lycéens se cherchent du regard et communiquent entre eux malgré la distance et la présence du bandeau vitré.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CONCLUSION

Bien que le stade Pierre Quinon et le gymnase du lycée Nelson Mandela soient tous les deux des équipements sportifs, situés à Nantes, avec un bandeau vitré d'environ 2m40 sur les 3 façades des deux salles de sport étudiées, j'ai pu constater, par le biais de mon enquête, des résultats sensiblement différents.

LE REZ-DE-CHAUSSÉE, LIEU PLUS PRIVILÉGIÉ POUR L'ANIMATION URBAINE QUE LE PREMIER ÉTAGE

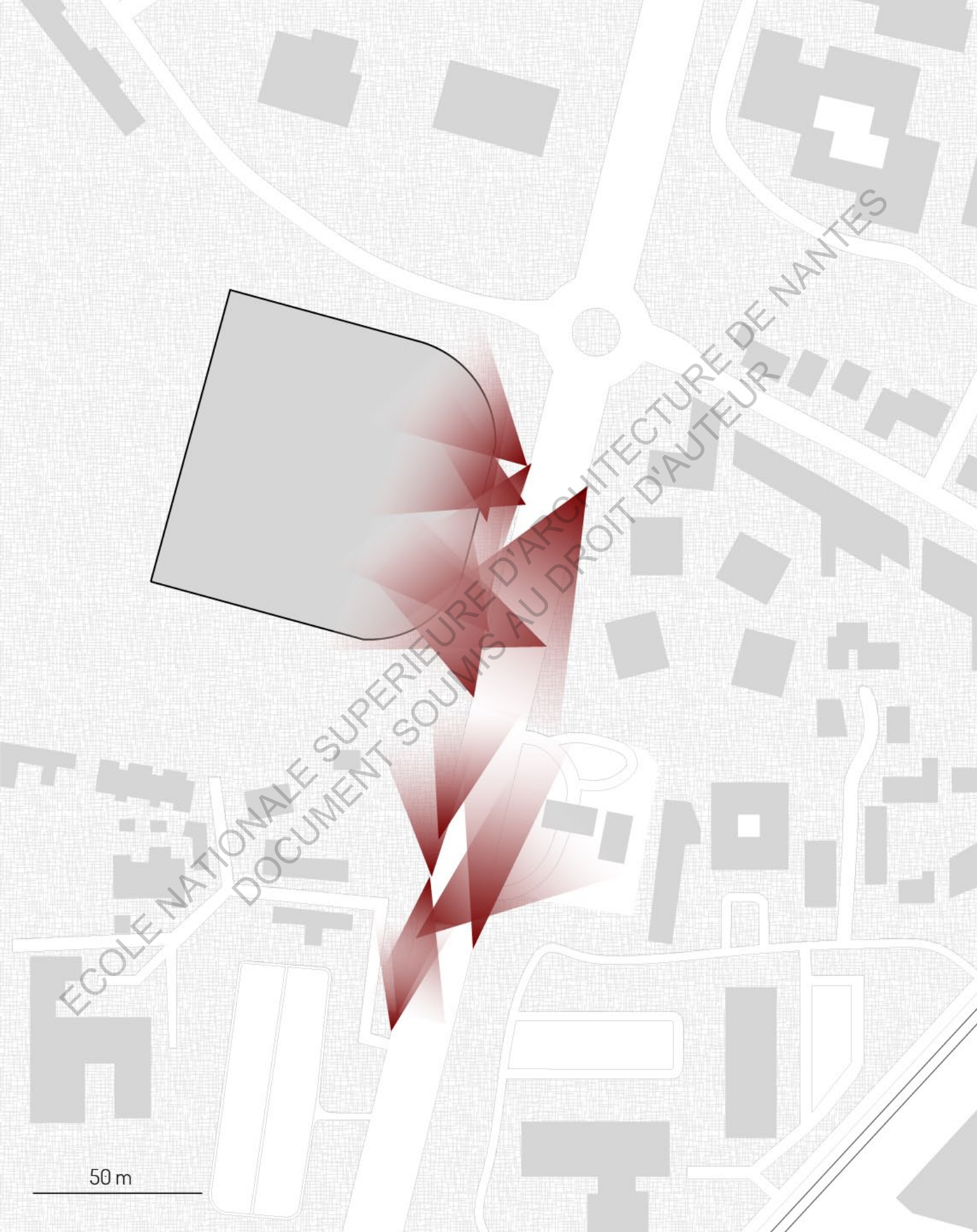
Une des principales différences que j'ai pu observer est l'impact de ces deux bâtiments sur l'animation urbaine. Alors que les citoyens sont unanimes quant à l'animation procurée par le stade Pierre Quinon, ils sont plus partagés et circonspects concernant le gymnase.

Les résultats de l'enquête ont pu montrer qu'une des principales raisons expliquant cette différence d'impact est la position des équipements ; s'il est au niveau de la rue, ou légèrement en contrebas ou s'il se situe à 4m au-dessus du niveau de la rue, l'attitude des passants ne sera pas la même. Pour le stade Pierre Quinon, situé en contrebas de la rue, l'enquête a pu montrer que les passants tournaient quasi constamment la tête en direction du bandeau vitré, comme si le stade se positionnait forcément dans le champ visuel des citoyens et qu'il était inévitable. Concernant le gymnase du lycée Nelson Mandela, l'enquête n'a pas abouti à la même conclusion. En effet, moins de la moitié des passants font attention au gymnase se situant au-dessus de leur tête. Certains même, alors qu'ils habitent dans le quartier et empruntent le boulevard tous les jours, ne savaient pas qu'il y avait un gymnase qui donnait sur le boulevard.

Si l'on se réfère aux photos prises lors des parcours commentés, on peut remarquer que parmi toutes les photos prises dans le boulevard Guy Mollet, les trois quarts correspondent au stade Pierre Quinon. Le stade apparaît donc comme un élément essentiel du boulevard, à la portée du regard de tous. Concernant le boulevard Alexandre Millerand, les points de vue et angles de vue des photos sont plus diversifiés. De manière générale, ils se concentrent autour du gymnase, mais pas forcément dans la direction de celui-ci. Seulement un tiers des photos correspondent au gymnase ; les autres sont des photos du stade Michel Lecointre, du trottoir ou encore de l'espace vert face au gymnase. Le gymnase ne semble donc pas particulièrement attirer l'attention des passants.

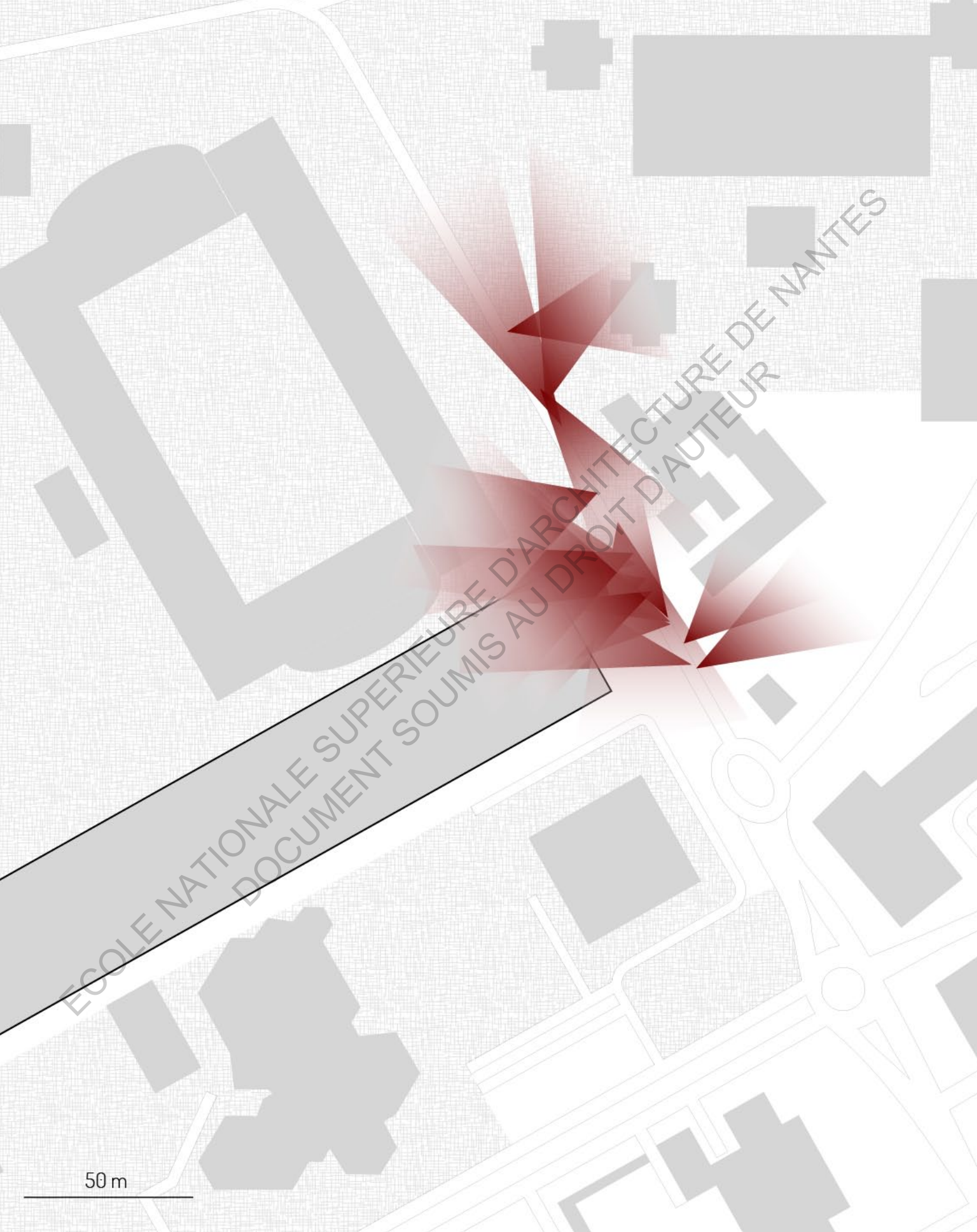
Pour comprendre et expliquer ces résultats, il est intéressant de se pencher sur la question de la perception sensorielle de l'homme. De par cette analyse, il conviendra ensuite d'établir une règle pour que l'animation urbaine par le biais d'un équipement sportif soit la plus efficace possible.

Ci-contre la synthèse de l'ensemble des points de vue et angles de vue des photos prises lors des parcours commentés le long du boulevard Guy Mollet.



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

50 m



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

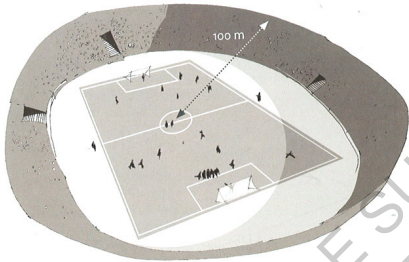
50 m

Ci-contre la synthèse de l'ensemble des points de vue et angles de vue des photos prises lors des parcours commentés le long du boulevard Alexandre Millerand.

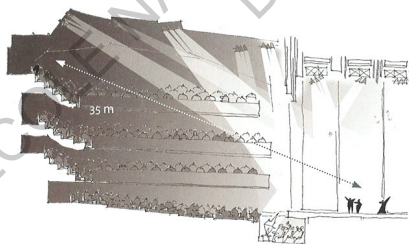
ÉTABLISSEMENT D'UNE RÈGLE À PARTIR DE LA PERCEPTION SENSORIELLE DE L'HOMME

La conception d'une ville à échelle humaine repose à la fois sur la mobilité de ses habitants et sur leur perception sensorielle. Elle place, au centre des préoccupations, l'être humain, et doit donc prendre en compte toutes ses caractéristiques. Les piétons du XXI^{ème} siècle, qui sont le résultat de millions d'années d'évolution, se sont développés de manière à se déplacer lentement, à pied, vers l'avant et sur des surfaces le plus souvent horizontales. Les rues et les boulevards sont alors conçus pour favoriser ce mouvement linéaire adapté au système locomoteur humain.

Pour améliorer l'ambiance urbaine, tous les sens sont à prendre en compte, que ce soit les récepteurs à distance (yeux, oreilles et nez) ou les récepteurs immédiats (organes du toucher et langue). Parmi les cinq sens, la vue est le sens le plus développé chez l'homme. Selon la PNL (Programmation Neuro Linguistique), plusieurs études dans les pays occidentaux ont montré que parmi les trois canaux sensoriels d'acquisitions (visuel, auditif, kinesthésique), le canal visuel est nettement majoritaire. En effet, 68 à 82% des individus activent prioritairement le regard pour percevoir et mémoriser les éléments de leur environnement. Un observateur perçoit la présence d'une personne se trouvant au loin entre 300 et 500 mètres. Lorsque la distance tombe à 100 mètres, il peut discerner l'essentiel des mouvements et du langage corporel de la personne. Puis, à partir de 25 mètres, il peut lire avec plus de précision l'expression du visage les émotions de la personne. Cependant, l'expression ne commence à être vraiment intéressante qu'à partir d'une distance inférieure à 10 mètres, c'est-à-dire lorsque tous les sens sont sollicités. Ces seuils constituent des distances clés pour les aménagements urbains et pour évaluer leurs impacts sur les citadins.



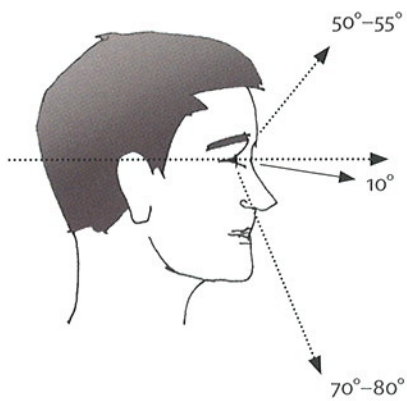
Les dimensions des stades tiennent compte de la limite des 100m au-delà de laquelle on ne peut plus discerner des personnes en mouvement.



Quand il est plus important de transmettre l'émotion que le mouvement, la distance séparant les spectateurs de la scène ne doit pas dépasser 35m.

Les stades appliquent la règle des 100 mètres : pour pouvoir à la fois suivre le ballon et les joueurs et avoir une vue d'ensemble, il a été montré que la distance idéale entre le milieu du terrain et les sièges les plus éloignés est de 100 mètres. La limite des 100 mètres apparaît comme un « mur » au-delà duquel on ne voit plus grand-chose. Elle détermine le nombre maximale de personnes pouvant assister au match et impose une limite structurelle aux infrastructures sportives. Dans le cas des théâtres, il s'agit de la règle des 25 mètres qui est appliquée. A cette distance le public peut percevoir les expressions du visage et entendre clairement les mots prononcés par les comédiens. Néanmoins, dans de nombreux théâtres, la distance a été agrandie à 35 mètres en procédant à une portée de voix des comédiens et en les maquillant, ce qui permet d'accentuer l'expression du visage. Cette norme est appliquée dans les théâtres et les opéras partout dans le monde.

Concernant les rez-de-chaussée d'une ville, pour établir une règle, il faut prendre en compte l'appareil sensoriel de l'homme et en particulier son angle de vision. Au cours de l'évolution de l'homme, la vue, les autres sens et le corps se sont adaptés au mouvement linéaire et horizontal ainsi qu'à la vitesse de marche. En effet, autrefois, il était important pour les marcheurs d'être à l'affût du danger présent sur le parcours, et donc de garder un œil sur les deux côtés du sentier. L'œil humain voit clairement ce qui est vers l'avant mais aussi tout ce qui y est perpendiculaire. La vision vers le bas a également pu se développer au fil du temps puisqu'il est important de surveiller la



L'angle de vision de l'homme est compris entre + 50° et - 80° par rapport à l'horizon et sa tête est légèrement inclinée à -10° lorsqu'il marche.

surface sur laquelle on marche, cependant, l'homme avait peu d'ennemis à craindre en direction du ciel, ainsi sa vision vers le haut se limite à 50° au-dessus de l'horizontal alors que la vision vers le bas peut aller jusqu'à 80° sous l'horizon. Le champ visuel de l'être humain témoigne de sa condition de piéton très alerte avec un regard majoritairement orienté vers l'avant et vers le bas, mais limité vers le haut. C'est donc le caractère horizontal de sa vision qui détermine la façon dont l'homme perçoit l'espace.

Ainsi, en raison de l'horizontalité du champ de vision humain, seuls les rez-de-chaussée présentent un intérêt lorsqu'on longe les façades d'une rue. De plus, étant à une distance inférieure à 10 mètres de la façade, tous les sens sont sollicités. Il est difficile de voir ce qui se passe aux étages supérieurs, il faudrait tendre le cou et lever la tête, ce qui demande un effort au passant. Pour pouvoir observer les étages supérieurs de manière plus naturelle, il faudrait s'éloigner de la façade, mais alors la distance augmente et la précision de ce que l'on voit et ressent diminuent.

L'idéal, pour animer une rue, est donc de placer l'équipement sportif au rez-de-chaussée. Pour que l'activité intérieure soit lisible depuis la rue, il faut vitrer l'ensemble de la façade en contact direct avec la rue. Il suffit de vitrer sur une hauteur entre un mètre et trois mètres, puis la partie supérieure ne fait plus partie du champ visuel de l'homme. Seule la vitre sépare les sportifs des passants qui peuvent se retrouver à une distance de deux mètres seulement les uns des autres. L'ensemble des sens sont alors sollicités, et l'expérience est plus intéressante.

En plus de cette faible distance séparant le passant et les sportifs et de la mise en scène à hauteur de l'œil humain, l'expérience tient son intérêt également de par l'activité pratiquée à l'intérieur du bâtiment, c'est-à-dire le sport. En effet, le sport occupe une place importante dans la société, que ce soit pour les acteurs institutionnels, ou pour les citoyens. A la fois essentiel à la santé, à l'épanouissement personnel et à la mixité sociale, le sport intrigue et capte le regard des passants que ce soit par sa mise en spectacle à l'image des sports spectaculaires ou par identification pour les sports traditionnels.

LE REZ-DE-CHAUSSÉE ET L'ÉTAGE ONT CHACUN UN RÔLE À JOUER POUR L'AMBIANCE INTÉRIEURE

La deuxième différence notable entre ces deux équipements sportifs est l'impact sur l'ambiance intérieure. Dans les deux cas, le ressenti est globalement positif mais il obéit à des motivations différentes.

De par son positionnement au rez-de-chaussée, les sportifs du stade Pierre Quinon se retrouvent immergés dans la vie urbaine. Les rythmes urbains comme les flux des voitures ou des vélos les entourent et les stimulent. Ils trouvent alors une source de motivation pour leur pratique sportive grâce au paysage environnant. De plus, l'impact du bâtiment sur la vie urbaine a également un effet sur la motivation des joueurs et l'ambiance intérieure. En effet, le stade attirant le regard des passants, peut être à l'origine d'un regroupement de personnes devant le bandeau vitré, et ainsi de la formation d'un public extérieur. Les joueurs se retrouvent alors confrontés à un public plus large, qui se compose à la fois de spectateurs assis à l'intérieur et de citoyens qui les observent depuis l'extérieur à travers la façade vitrée. Tous ces regards tournés vers les sportifs sont aussi une source supplémentaire de motivation. Du point de vue

des spectateurs à l'intérieur du stade, l'impact du bandeau vitré a beaucoup moins de répercussion, néanmoins, il participe tout de même comme arrière-plan du spectacle sportif.

Concernant le gymnase du lycée Nelson Mandela, le bandeau vitré apporte également une ambiance intérieure de qualité, mais dans un autre registre que celle du stade Pierre Quinon. La transparence du gymnase permet d'offrir aux usagers un panorama sur le quartier. De plus, le gymnase étant en hauteur, il se retrouve déconnecté de la vie urbaine. Il n'est donc plus question, ici, de source de motivation en rapport avec l'environnement urbain mais de sentiment de liberté et de domination. Ce qui est mis essentiellement en avant c'est l'amplitude du champ de vision et la sensation de « voir sans être vu » ; c'est en quelques sortes le renversement du spectacle. Les sportifs deviennent les spectateurs de la vie urbaine.

Concernant l'ambiance intérieure, on ne peut donc pas dégager de règles applicables systématiquement. Chacune des deux configurations (salle de sport en hauteur ou au rez-de-chaussée) apportent des avantages spécifiques. Il convient d'adapter la hauteur de la salle selon le type de gymnase envisagé, gymnase à vocation compétitive ou gymnase de détente et de loisir.

Pour résumer, la différence entre une salle de sport à l'étage et au rez-de-chaussée se ressent principalement par le biais des statuts des sportifs et des passants. Dans le cas d'une salle de sport au rez-de-chaussée, à l'image du stade Pierre Quinon, les spectateurs sont surtout les passants alors que dans le cas d'une salle de sport à l'étage, comme le gymnase du lycée Nelson Mandela, ce sont surtout les sportifs qui profitent de la vue sur le quartier.

Bien que la mise en scène de la transparence présente de nombreux avantages, que ce soit en termes d'animation urbaine ou d'ambiance intérieure, on peut noter des limites à son utilisation.

UNE ANIMATION MOMENTANÉE

Tout d'abord, il est important de comprendre que ce n'est pas la transparence en elle-même qui anime la rue, mais l'activité qui se déroule derrière la façade vitrée. Ainsi, l'ambiance urbaine dépend de cette activité et donc de ses contraintes, comme notamment les horaires d'ouverture et de fermeture. Si la rue s'anime par le biais d'une mise en spectacle d'une activité intérieure, elle devient beaucoup moins attrayante dès lors que l'activité s'arrête. La nuit, en particulier, un sentiment d'insécurité peut alors se créer. Le piéton se retrouve face à une façade uniforme, ennuyeuse et passive. Il n'y a, certes, plus d'interactions entre la rue et le bâtiment, mais il n'y a pas non plus de détails ou de textures sur la façade qui puissent interpeller le passant. Ce problème ne se pose pas dans le cas d'une façade opaque et texturée, remplie de détails ou à axes verticaux. En effet, ce type de façade a l'avantage de rester actif quel que soit le moment de la journée ou de l'année.

DES REFLETS GÊNANT LA VISIBILITÉ

La transparence implique également un autre inconvénient : la présence de reflets. Si la nuit, lorsque le bâtiment reste éclairé à l'intérieur, la transparence prend tout son sens, en journée c'est une autre chose. Selon les caractéristiques du vitrage, les reflets peuvent empêcher de bien distinguer ce qui se passe à l'intérieur du bâtiment, c'est notamment le cas du gymnase du lycée Nelson Mandela. Choisir des vitres qui limitent la présence des reflets est donc un paramètre important à prendre en compte pour l'animation urbaine.

UNE TRANSPARENCE À METTRE EN SCÈNE AVEC MODÉRATION

Enfin, et pour en revenir à l'article énoncé en début de mémoire, « Paris la vue mode d'emploi », la transparence, utilisée à l'excès, peut avoir des effets pervers :

« Chaque famille, chaque couple a un accord avec une ou plusieurs marques - de vêtement, de meuble ou d'ustensiles ménagers - dont il fait, en échange d'échantillons, la promotion dans son appartement (j'imagine que la vie des ménages les plus démunis doit ressembler à une de ces anciennes émissions de téléachat). Soucieuses d'afficher leur transparence et leur bonne gestion, les entreprises se sont engouffrées dans la brèche et arborent fièrement, à leur siège de la Défense, des façades entièrement transparentes. Les directions, placées au sommet de l'édifice, restent relativement isolées des regards, mais les salariés qui occupent les dix premiers étages sont constamment sur leurs gardes, souriant et s'activant toute la journée comme s'ils étaient les personnages idéaux générés par un économiseur d'écran. Ils sont étonnamment jeunes et beaux, et je soupçonne que ce n'est pas exactement un hasard : les autres doivent être cantonnés dans les étages supérieurs.

Les restaurants semblent avoir opté, eux aussi, pour un système d'exposition de la clientèle : véritables mannequins vivants, les dîneurs les plus présentables sont placés

devant les baies vitrées, tandis que les autres sont relégués au fond, là où personne ne les verra. Les premiers bénéficient d'un tarif aménagé auquel les autres ne peuvent prétendre. »

UNE SOURCE DE DÉCONCENTRATION

Du point de vue de l'ambiance intérieure, on peut aussi noter des limites à la mise en scène de la transparence. J'ai eu l'occasion de discuter avec un professeur d'éducation physique et sportive avec qui j'ai abordé la question de la transparence et de son impact sur les joueurs. Après avoir énuméré les avantages que peut offrir une transparence, il est rapidement venu au fait du problème de concentration des joueurs. Sans cesse intrigués par l'extérieur, les élèves ne restent pas concentrés sur l'exercice physique. Si dans certains cas la mise en scène de la transparence se présente comme une source de motivation, elle peut également être à l'origine de la déconcentration des sportifs.

DIFFICULTÉS LIÉES À LA MÉTHODOLOGIE
D'ÉTUDE: ECHANTILLON NON REPRÉSENTATIF

Les méthodes que j'ai utilisées pour mon étude, à savoir, l'observation, le parcours commenté et les entretiens qualitatifs méritent quelques commentaires et justifications par rapport à d'autres protocoles s'appuyant sur des démarches d'étude plus quantitatives, rigoureuses ou exhaustives.

Tout d'abord l'observation que j'ai réalisée me semble être un préalable nécessaire avant tout autre étude plus approfondie. Chaque lieu peut développer ses propres comportements, donc ses propres lois. Il est vrai que le spatial, par ce qu'il offre à voir, permet à chaque équipement d'être l'objet d'une loi ethnographique particulière (équipement sportif ou équipement culturel par exemple). La limite des études ethnographiques est bien sûr que l'on ne sait pas ce que pensent les gens, les usagers. On ne connaît pas leurs attentes, on ne connaît que leurs attitudes. Cette première phase a tout de même été riche d'enseignement tant sur la forme (mise en œuvre des méthodes « 100-meter street, 100-meter square » et « active or passive façades ») que sur le fond (observations de micro-comportements).

Les deux autres méthodes, si elles répondent en partie aux « Pourquoi » et aux « Comment » ne peuvent par contre prétendre à des résultats quantitatifs et généralisables. En d'autres termes, je ne peux avoir de réponses fiables aux questions « Qui » et « Combien ». Il aurait fallu pour cela, suite au parcours commenté et aux entretiens qualitatifs définir un questionnaire pertinent et le soumettre à un échantillon représentatif de plusieurs centaines de personnes, avec bien entendu les contraintes de coûts et de temps sous-jacentes à ce type de protocole. Mon étude n'avait pas cette prétention.

Avec un peu de recul, on peut se demander, si les réalisations architecturales qui ont marqué leur temps avaient été soumises à des études quantitatives de perceptions à l'époque de leur réalisation auraient fait l'unanimité qu'elles font aujourd'hui.

ANIMER AVEC UNE AUTRE ACTIVITÉ QUE LE
SPORT

Peut-on appliquer les méthodes que j'ai modestement mises en œuvre à d'autres équipements ou infrastructures ? Les concepts de transparence, de bandeau vitré peuvent bien entendu se généraliser à d'autres réalisations architecturales.

Prenons le cas par exemple d'un équipement culturel qu'est une bibliothèque ou une médiathèque vitrée notamment en rez-de-chaussée. Deux publics sont là aussi concernés : les usagers et les passants. La culture, par définition, est, encore plus que le sport, ouverture au monde. Un livre est destiné à être ouvert, quoi de plus logique que d'ouvrir à la vue des passants les locaux d'une bibliothèque et d'ouvrir le monde extérieur aux lecteurs. Le ressenti de ces différents publics seraient aussi intéressant à étudier.

Un centre de formation, une école, une université peut aussi faire l'objet de vitrages conséquents sous la forme de bandeaux ou de baies vitrées. On retrouve dans ces contextes les mêmes problématiques d'ouverture au monde. Un des exemples représentatif est l'école d'architecture de Nantes de Lacaton et Vassal où l'ensemble

des salles de cours, des amphithéâtres, des bureaux administratifs sont complètement vitrés et en lien direct avec l'espace public.

ANIMER AVEC UN AUTRE DISPOSITIF QUE LA TRANSPARENCE CLASSIQUE

Peut-il y avoir transparence sans baies et bandeaux vitrés dans un endroit clos? Les nouvelles technologies, comme les grands écrans numériques, peuvent en partie y répondre. Ne pourrait-on pas imaginer, avec un système de caméras et d'écrans, la visualisation en temps réel des activités sportives au regard des passants? Ceci a déjà été mis en œuvre maintes fois pour des manifestations sportives, culturelles ou même religieuses dans des endroits clos saturés par un public trop important.

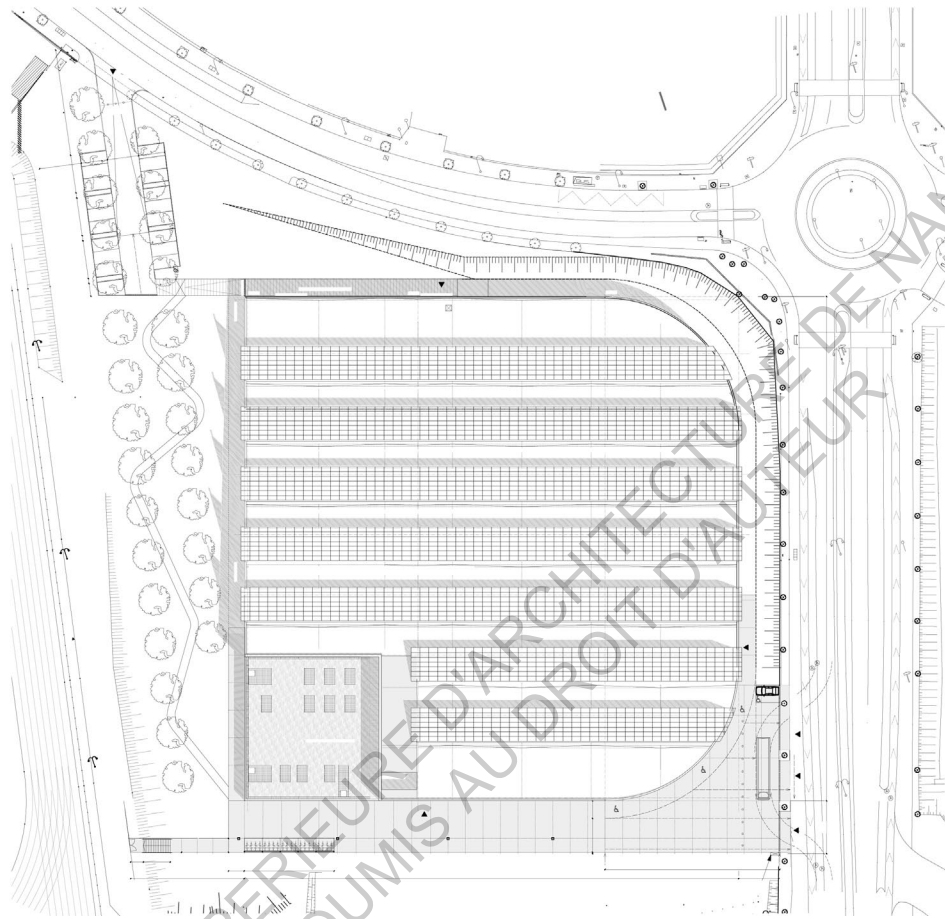
En sens inverse, les usagers d'une infrastructure ne pourraient-ils pas visualiser leur environnement immédiat par un jeu de caméras extérieures et d'écrans intérieurs? Les studios de télévision font quelquefois appel à cette technique, l'animateur présente son émission devant un vaste écran représentant en temps réel la vie urbaine aux alentours du studio.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

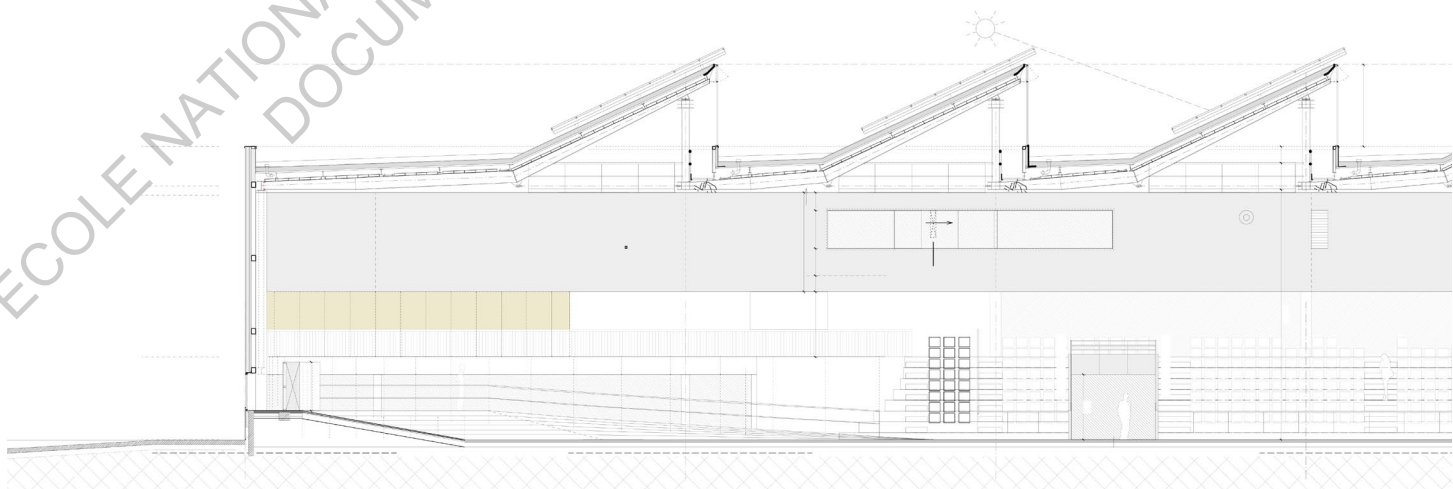
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ANNEXES

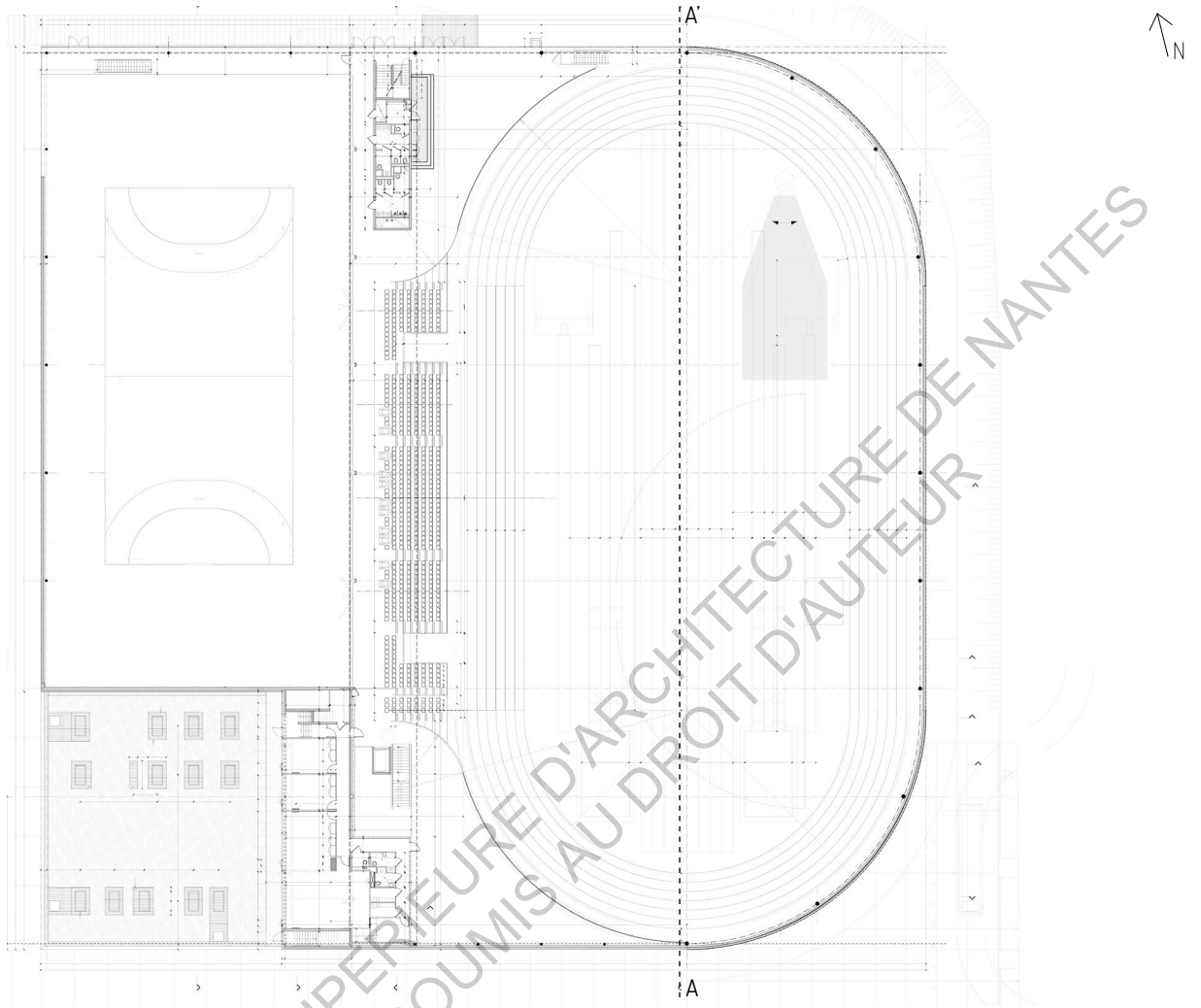


Plan masse

25m

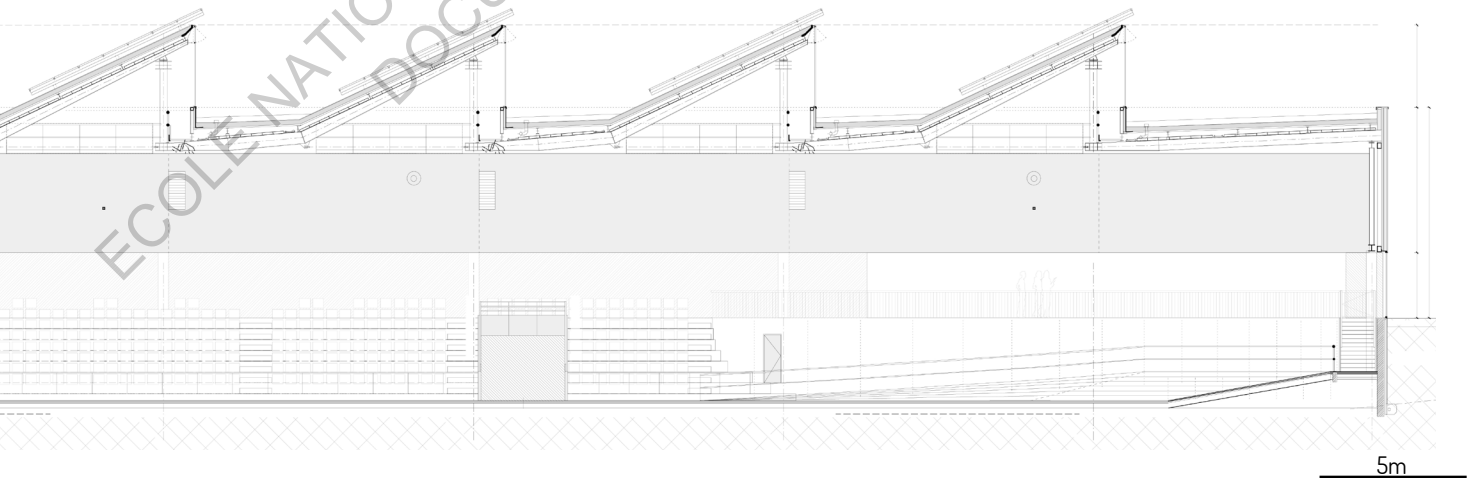


Coupe AA'

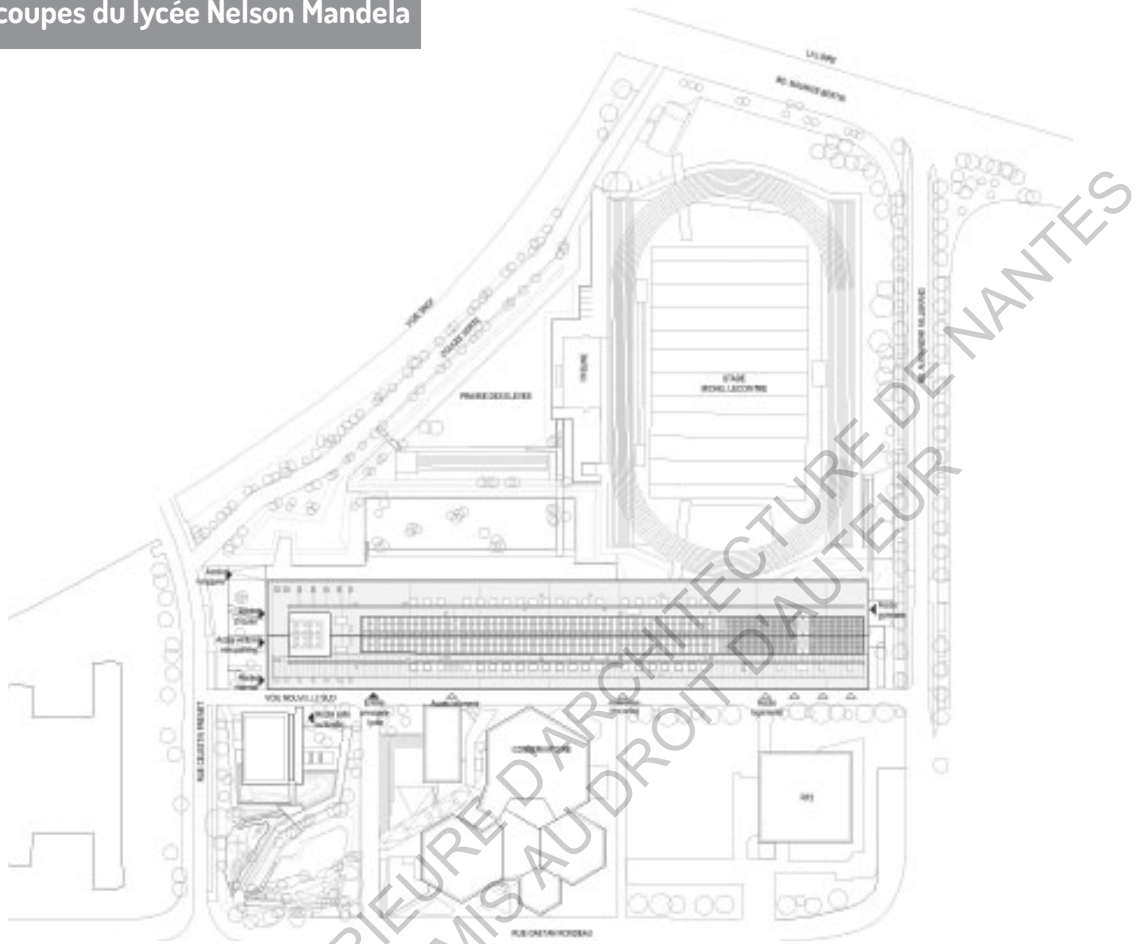


Plan rez-de-chaussée

10m

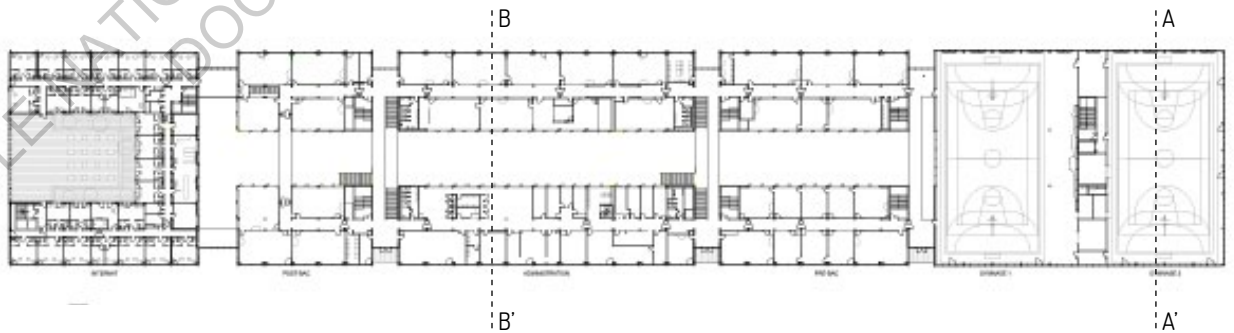


5m



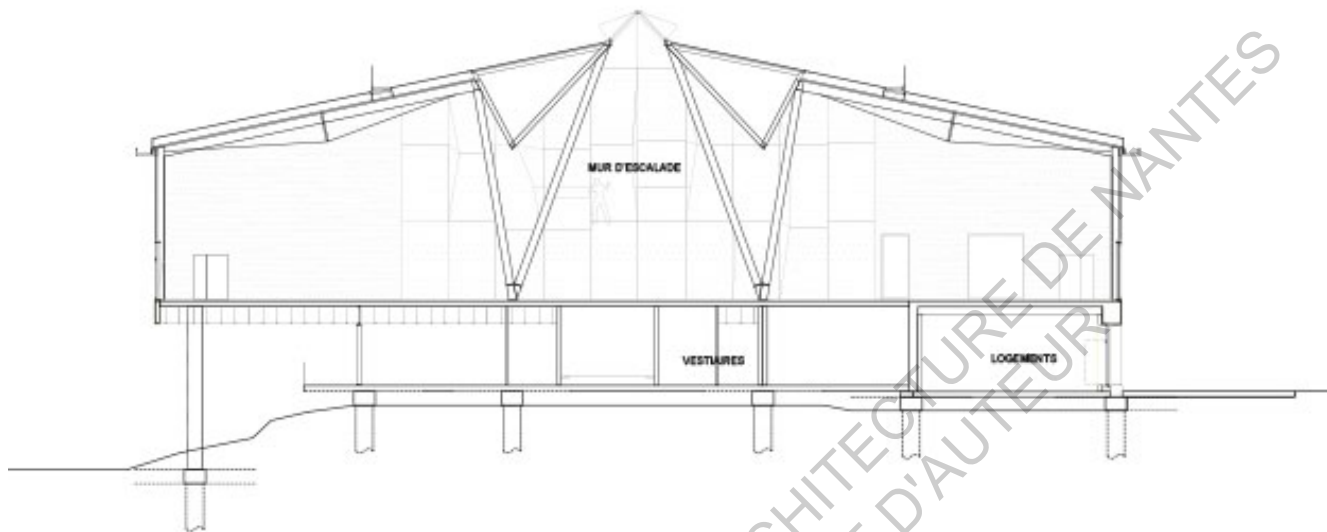
Plan masse

50m



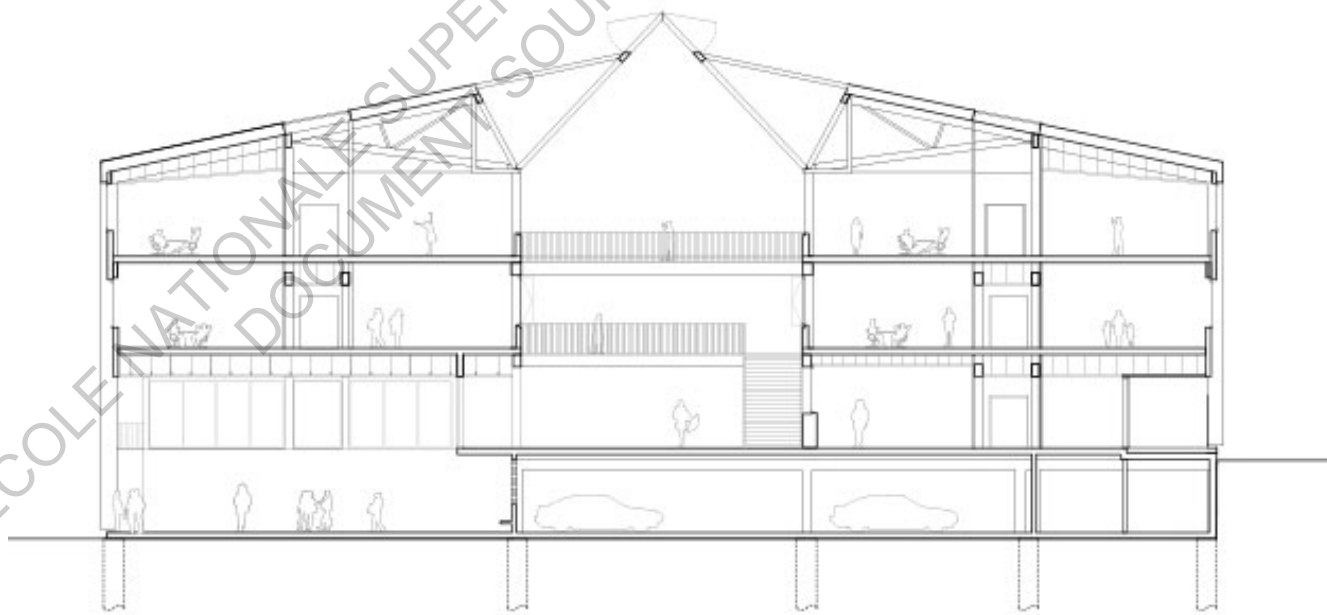
Plan R+1

25m



Coupe AA'

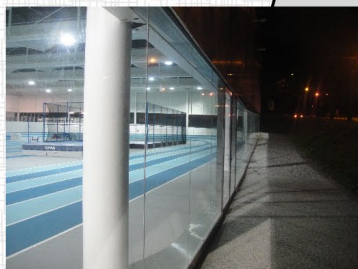
5m



Coupe BB'

5m

Retranscription des parcours commentés



«La première fois que je suis venue ici c'était en voiture, et j'ai d'abord cru que c'était des terrains de tennis à cause de la couleur bleue.»

«Ce panneau publicitaire il ressort bien dans la nuit.»



«J'aime bien regarder les gens courir. Il faudrait rajouter un banc à l'extérieur et on pourrait se poser là quand il fait beau pour regarder une compétition plutôt que d'être enfermés à l'intérieur.»

«Ah il y a un chemin en bas, ça pourrait être bien de le prendre pour mieux voir ce qu'il y a à l'intérieur.»

«On voit tout ce qui se passe dedans, ça donne envie d'y rentrer!»**



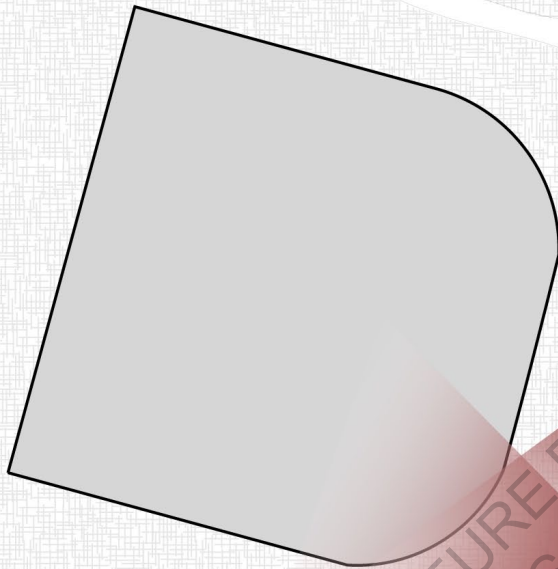
«Là y a un gros bâtiment éclairé, du coup ça attire l'attention.»

«On voit la station service, pour l'instant c'est tout ce qu'on remarque.»

50 m

Jérôme, 23ans, 2 avril, 21h30

Maxime, 20ans, 2 avril, 22h



«J'aime bien le fait que ce soit vitré, mais il faudrait même que ce soit encore plus vitré... que toute la façade soit en verre en fait!»



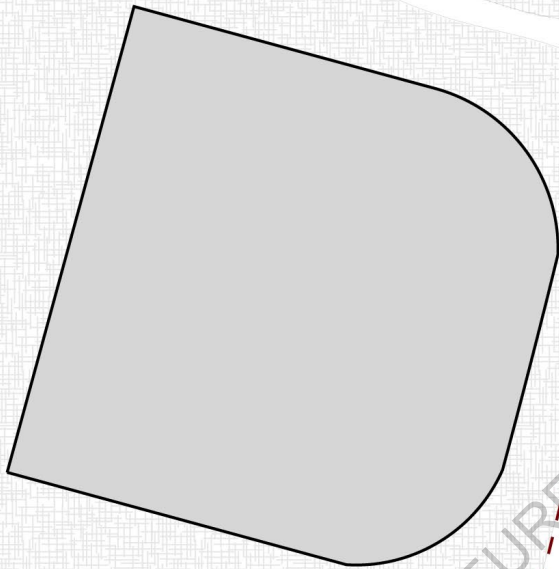
«C'est hyper moderne! Faudrait que j'y retourne un jour où il y a une compétition. J'aimerais bien rentrer dedans.»

«Ah... C'est quoi le bâtiment là bas? Une piscine?»



«C'est la première fois que je viens là. Ca paraît large et vide...»

50 m



«Là il y a un très beau bâtiment, tout en courbe, c'est appréciable»

«Le relief de la rue crée une bonne perspective, avec le stade en contre bas aussi.»

«Là je découvre un bel ensemble, les couleurs sont attirantes! C'est la première fois que je viens à pied. D'habitude je viens en vélo, et c'est vrai que je l'avais pas remarqué avant. Quand je suis en vélo, en descente ça va vite et quand ça monte je suis concentré.»



«La végétation est agréable, même si là c'est pas encore en fleur»

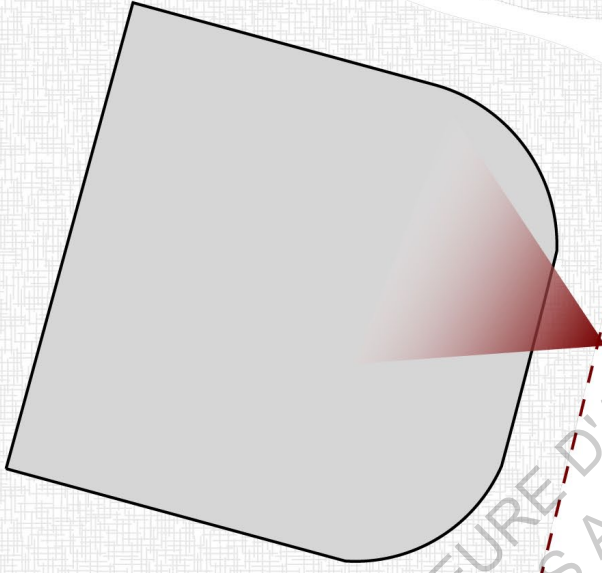


«Ce qui est intéressant c'est la pente, la topographie»



François, 44ans, 10 avril, 16h

50 m



«La nuit tu les vois en train de faire du sport dedans alors que toi t'es au froid à l'extérieur. Ça donne envie d'y rentrer!»



«Souvent quand je marche j'aime bien regarder ce qui se passe dans le gymnase, ce qu'ils sont en train de faire...Mais je suis souvent pressé quand je passe ici alors je prend pas le temps de m'arrêter.»



«J'aime bien les arbres le long de cette rue, mais c'est dommage qu'ils soient pas mieux entretenus.»



«Je regarde toujours le panneau publicitaire, ça occupe quand on marche.»

Thibault, 20ans, 10 avril, 16h30

50 m



«Je suis pas du tout sportif
mais c'est vrai que c'est bien
qu'il y ait un stade ici, ça
m'occupe sur le chemin du
retour.»

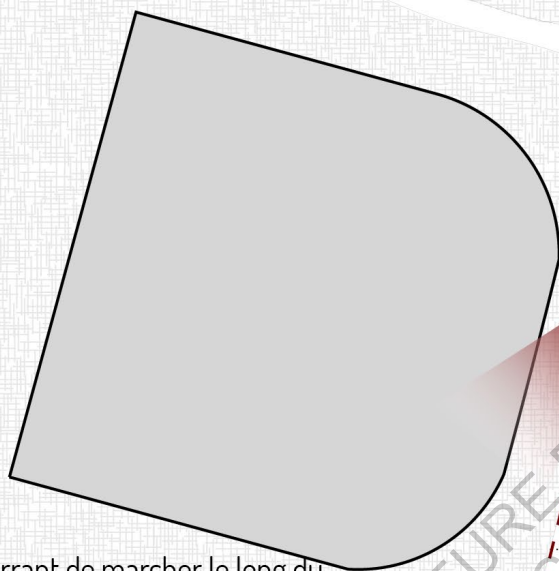


«Je regarde toujours ce qui se
passe dedans quand je passe à
côté. J'aime bien regarder en
passant mais j'ai pas spéciale-
ment envie d'y rentrer.»

«Il y a beaucoup de voitures... et sinon il n'y a
pas grand chose d'autre dans cette rue... à part
la salle de sport là haut qu'on remarque bien!»

Julien, 15ans, 10 avril, 17h15

50 m



«C'est marrant de marcher le long du stade parce que d'un côté, il y a les voitures qui circulent vite et de l'autre côté les athlètes... et nous on se retrouve au milieu et on prend notre temps.»

«Je passe tous les jours ici, il ne se passe pas grand chose ici... à part le stade là bas.»



«Je regarde toujours ce qui se passe dans le stade. J'ai plusieurs amis qui s'entraînent régulièrement ici alors je regarde si je les vois.»



Aurélie, 22ans, 5 mai, 17h

50 m

«Le gymnase je trouve ça marrant, comme ils ont fait vitré et tout, en hauteur, j'aime bien. Ca change des gymnases aux rez-de-chaussée basiques.»

«Dès qu'ils s'entraînent je regarde. Bon je suis pressée en général parce que je vais au boulot mais je regarde quand même toujours le gymnase.»

«A 19h, il y a des sportifs qui courent, j'aime bien.»



50 m

Karine, 39ans, 10 avril, 10h

«La rue, elle est chouette, les gens sont sympas, c'est plutôt calme.»



«Là c'est une école qu'ils ont construit l'été dernier. Mais d'habitude j'y passe en vélo alors je regarde pas trop.»



«Je vois souvent des gens courir dans la rue, c'est agréable, y a toujours du monde.»



50 m

Gérard, 42ans, 10 avril, 10h15

«Je regarde toujours ce qui se passe là, on y joue au rugby américain.»



«Des fois je regarde là aussi, je les vois lancer le ballon, mais on voit pas trop quand même... et puis ça m'oblige à lever la tête. Mais je les regarde depuis mon appartement, j'habite en haut alors je peux les voir.»



«J'ai visité le lycée à la journée porte ouverte, on a une belle vue depuis l'intérieur.»



50 m

Chantal, 75ans, 10 avril, 11h



«Je sais quand il y a du sport dans la salle parce que c'est le bordel pour se garer devant. Mais sinon je ne regarde pas. Si ça anime la rue? Oui ça anime parce que ça met le bordel!»

«Je viens d'emmenager alors je ne connais pas trop le quartier encore. J'habite juste là, au 15ème, et si je suis venu ici en fait c'est pour la vue.»



«Sinon lorsqu'il n'y a pas de sport et donc pas de bordel avec les voitures, la rue est plutôt calme, on ne se croierait pas à Nantes.»

50 m

Sylvain, 32ans, 10 avril, 16h

« La première chose qui me vient à l'esprit en parlant de cette rue c'est les travaux, on entend plus que ça.»



«Sinon, dans le boulevard, j'aime bien le lycée, tous les espaces verts qu'ils ont fait et puis c'est tout, il ne se passe rien d'autre.»

«C'est marrant, maintenant que vous me le dites je les vois faire du sport dans le gymnase, mais j'avais jamais fait attention à ça avant... et pourtant je passe là tous les jours!»

«Ca manque de commerces, de kebab pour que ce soit plus convivial. En fait il n'y a rien pour les jeunes!»

«Je jette toujours un œil sur le terrain là, parce que c'est ouvert... j'ai pas l'habitude de regarder derrière les fenêtres en fait.»



50 m

Pascale, 52ans, 5 mai, 14h

«Quand je passe devant le lycée j'aime bien regarder les gens faire du sport, mais c'est vrai qu'avec les reflets on ne voit pas très bien.»



«J'habite juste là, du coup je marche dans cette rue tous les jours.»

«Le problème quand il y a du sport, c'est qu'il y a aussi des voitures garées partout... et ça c'est moins agréable.»



50 m

Maxime, 27ans, 5 mai, 14h30

Etude des rythmes urbains du boulevard Guy Mollet

AUTOMOBILISTE



CYCLISTE



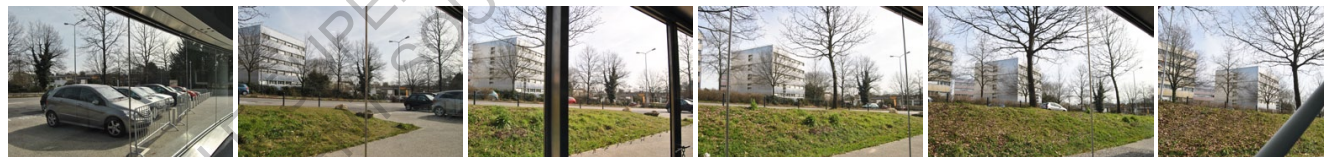
**PIÉTON
(TROTTOIR)**



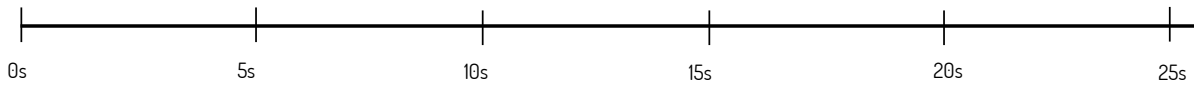
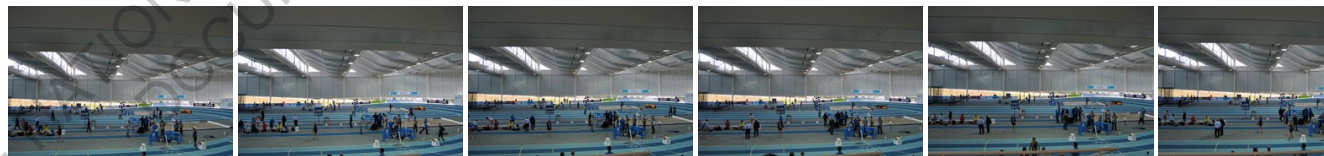
**PIÉTON
(CHEMIN)**

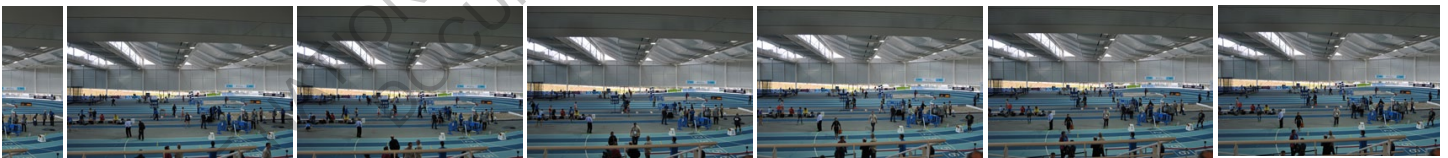
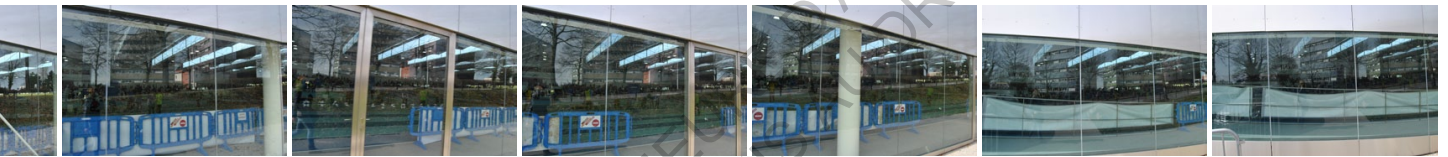


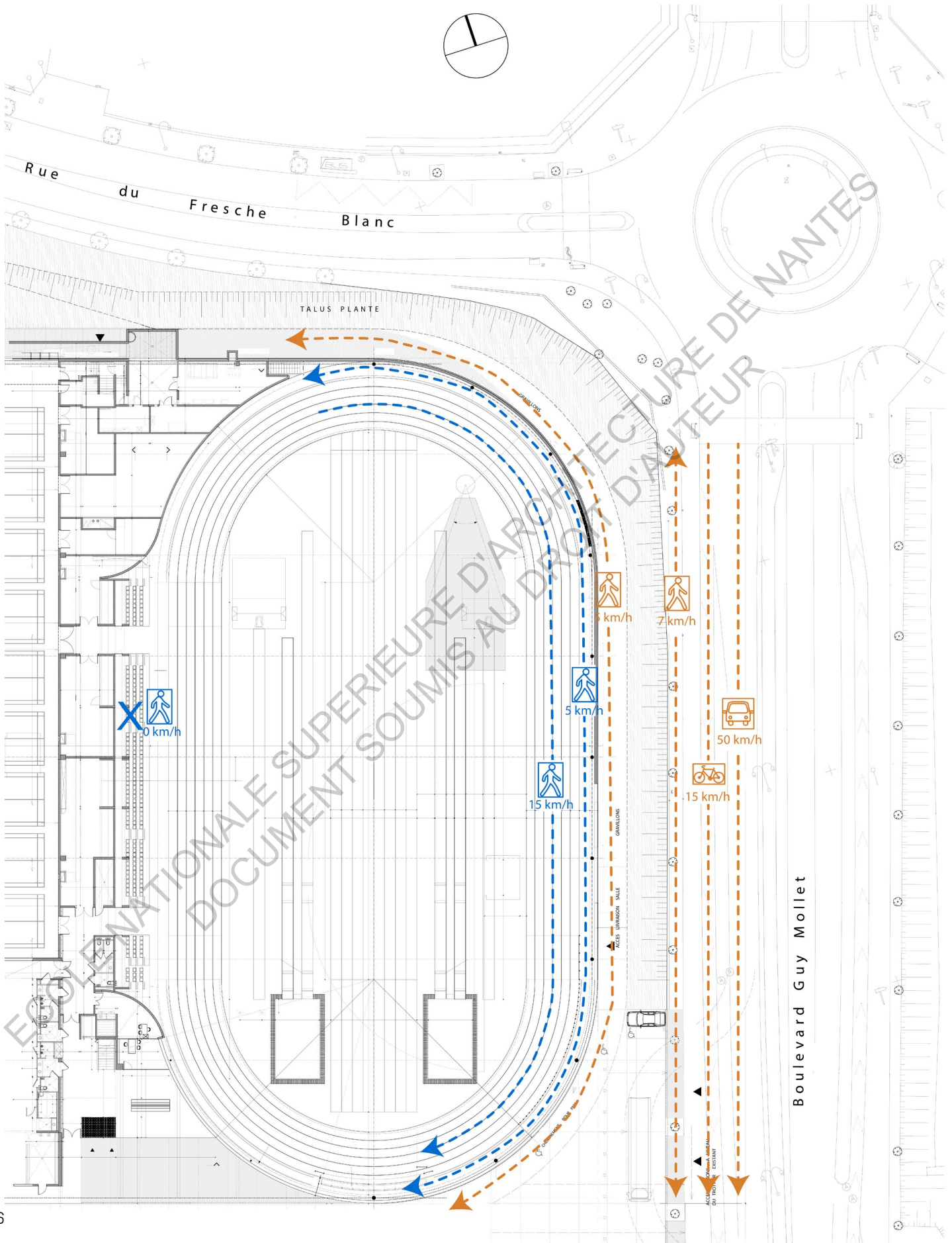
PIÉTON



SPECTATEUR







FAIRE LA LUMIERE

SUR LE STADIUM PIERRE QUINON

Apolline Coré, Maëldan Durest, Louise Hervet

Boulevard Guy mollet, Nantes

Maîtrise d'oeuvre : Jean Guervilly

Maîtrise d'ouvrage : Nantes Métropole

Livré en 2013

Entre les arrêts de tramway Facultés et Ecole Centrale-Audencia, le stadium métropolitain Pierre Quinon, du nom de l'ancien perchiste français, se situe sur le campus universitaire de Petit-Port dans les quartiers Nord de Nantes, non loin de l'hippodrome. Le bâtiment est à l'angle du boulevard Guy Mollet, très passant, et de la rue résidentielle du Fresche Blanc. Par cet après-midi ensoleillé, le ciel et la végétation se reflètent sur le bardage en aluminium ; l'ampleur de l'édifice, pourtant haut de quinze mètres, s'en retrouve estompée.

Longeant le mince bandeau vitré, je m'avance vers l'entrée, sous la façade sud. Le porche, bas et profond, forme comme une faille dans la courbure lissée du bandeau. Pas un seul poteau pour soutenir cette masse !

Le lieu est vide en ce mardi après-midi. La lumière douce du printemps inonde la grande salle Fernand Lancereau ainsi baptisée en référence au créateur des « Foulées Nantaises ». L'espace est atypique : une ellipse accueillant une piste d'athlétisme. L'ambiance lumineuse et le calme à cette heure confèrent à ce lieu une grande plénitude. D'autant qu'inauguré le douze octobre 2013, le tout est rutilant, ouvert, spacieux et clair.

Cette première salle accueille un stade d'athlétisme complet d'une superficie de 4 500 m² : un anneau de course à 6 pistes de 200 mètres, 8 lignes droites pour le sprint, des sautoirs, des gradins de 523 places

En arrivant...

assises. L'agglomération de Nantes s'est dotée là d'un fameux attirail.

Le stadium métropolitain Pierre Quinon est composé de deux volumes : la grande salle Fernand Lancereau et la salle Alice Milliat, du nom d'une figure nantaise militant pour le sport féminin dans la première partie du 20^{ème} siècle. D'une superficie de 2 175 m², elle complète le plan carré de l'édifice. Elle dispose aussi de sautoirs à la perche, d'aires de saut en hauteur, en longueur et de pistes de sprint. Mais c'est surtout une salle omnisport pouvant accueillir 18 terrains de badminton, 5 terrains de volley-ball, 2 terrains de basketball, 1 terrain de handball ou encore... un lieu pouvant recevoir près de 1000 tables d'examen pour les étudiants de l'université de Nantes !

En effet le projet a été pensé en partenariat avec Nantes Métropole, les clubs sportifs et l'Université. Dans les années 2000, un consensus se dégage sur la nécessité de construire un tel équipement pour permettre la pratique de l'athlétisme en toute saison. Ce projet met du temps à sortir des cartons : les différents acteurs envisagent d'abord un équipement de dimension nationale. Mais la raison budgétaire calmera les ambitions de la collectivité locale. L'Université, outre ses étudiants sportifs, se découvre un vif intérêt pour l'équipement : elle a besoin d'agrandir sa capacité d'accueil lors des examens. C'est elle qui met la parcelle à disposition sur le campus Nord. En contrepartie, les dimensions de la salle annexe Alice Milliat et son isolation sont conçues pour l'accueil des étudiants ... deux fois par an, lors de l'organisation des concours de la Faculté

de médecine.

Le concours est remporté par l'agence de Jean Guervilly de Saint-Brieuc. L'architecte a su valoriser les différentes fonctions du bâtiment par le parti fort d'une lumière maximale et d'une grande efficacité fonctionnelle.

En nous accueillant dans le Stadium métropolitain, Christophe Saudrais, architecte de formation et chef de projet chargé du Stadium à la direction des Equipements de Nantes Métropole, nous indique le fonctionnement compact du projet qui a su convaincre le jury: un plan, un carré de 96 mètres de côté occupant presque entièrement la parcelle et une bande servante séparant et desservant les deux salles. La structure métallique, rapide et économique, et seule capable de reprendre le porte à faux du hall, achève de convaincre. Pourtant ce porte à faux occasionnera des frais, en phase chantier, lorsque l'arche de métal devra être recalculée.

La lumière semble pénétrer dans le bâtiment en intensité homogène valorisant ainsi l'espace. On dirait que la volumétrie produit la lumière. Comment l'architecte a-t-il procédé pour parvenir à ce résultat et faire que ce lieu nous donne cette sensation de bien-être ?

Le secret de cette lumière homogène réside d'abord en toiture. Les sheds qui la composent permettent en un seul mouvement lumière et électricité. D'une pierre deux coups ! Ils offrent un versant vertical vitré orienté nord qui laisse entrer la lumière diffuse et un versant

oblique faisant face au soleil du sud et couvert de panneaux photovoltaïques. C'est la plus grande centrale photovoltaïque urbaine de France intégrée au bâti avec 4 000 m² de cellules photovoltaïques. Le bâtiment produit 3 fois plus d'électricité qu'il n'en consomme, d'autant plus que sa grande luminosité nécessite peu de recours à l'éclairage artificiel.

En empruntant les passerelles techniques, juste au dessous des sheds, j'ai le loisir d'observer ces détails de plus près. Et neuf mètres en dessous de mes pieds je prends la mesure des volumes et de l'espace libre. Le bandeau vitré bas faisant le tour du bâtiment vient encore apporter de la lumière. Dans la salle principale, il longe la piste ovale suivant à la fois le mouvement de la topographie et celui du coureur qui se trouve alors en lien direct avec l'extérieur et pourrait presque faire la course avec les voitures. C'est là l'intention même de Jean Guervilly : « donner, en intérieur, l'impression d'être dehors ».

En effet, ni les cinq façades, ni la ligne de séparation intérieure ne sont opaques. C'est cela qui engendre la sensation d'ouverture complète, par delà la maîtrise de l'éblouissement. Il n'y a aucune ombre. Le blanc reste blanc.

Je me déplace dans ces espaces à travers les accès, les vestiaires, les bureaux, les salles : tout est ouvert physiquement, tout communique. Seul le local antidopage est éclairé artificiellement, symboliquement ses murs sont donc vêtus de noir tandis que tous les espaces sont blancs, blancs, blancs... et blancs afin de refléter la lumière du jour.

Ah non, la piste est bleue, la seule réunion fut pour le choix des couleurs...

J'ai l'impression d'une promenade.

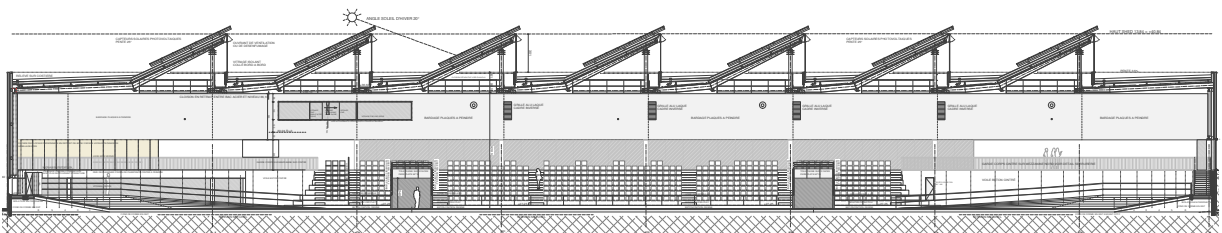
Bien sûr, entre la conception et l'usage de l'équipement, il y a quelques adaptations nécessaires. Dans la salle annexe située à l'ouest, les joueurs de badminton disent être gênés et occultent toutes les ouvertures avec les stores. La signalétique et les bandeaux publicitaires sont parfois posés sur les parties vitrées de la grande salle. Les voitures se garent en limite est sur le trottoir cachant le lien visuel avec le grand boulevard. Le lieu doit évoluer, s'adapter et vivre aux dépens parfois

d'une écriture architecturale.

Et pourtant j'ai du mal à imaginer la vie et l'agitation dans ce lieu. Je ressens quelque chose d'intact, d'immuable. Il me paraît étrange qu'une salle destinée à accueillir des activités remuantes soit un lieu si reposant. Je reviendrai un jour de compétition, pour confronter ma première impression et comprendre comment ce bâtiment rempli de lumière se remplit de mouvement.

Remerciements à Christophe Saudrais, chef de projet à Nantes métropole

En repartant...



- OUVRAGES
- BONNENFANT Roger, La modernisation des équipements et installations sportifs, PUS/La lettre du cadre territorial, 2001.
- CHELKOFF Grégoire, THIBAUD Jean-Paul, Les mises en vue de l'espace public, Recherche Plan urbain, 1992.
- GEHL, Jan, Cities for People, Island Press, 2010.
- GEHL, Jan, SVARRE, Brigitte, How to study public life, Island Press, 2013.
- GOFFMAN Erving, La mise en scène de la vie quotidienne, tomes I et II, Les éditions de Minuit, 1993.
- GRAU Architectes, Rez de ville, rez de vie, Pavillon Arsenal, 2013.
- LEFEBVRE, Sylvain, ROULT, Romain, AUGUSTIN, Jean-Pierre, Les nouvelles territorialités du sport dans la ville, Presse de l'Université du Québec, 2013.
- LEGUAY, Jean-Pierre, La rue au Moyen Age, Editions Ouest-France, 1984.
- MANDOUL, Thierry, Sports, Portrait d'une métropole, Pavillon de l'Arsenal, 2014.
- PELEGRIN-GENEL, Elisabeth, Une autre ville sinon rien, Editions la Découverte, 2012.
- VIVIER, Christian, LOUDCHER, Jean-François, Le sport dans la ville, L'Harmattan, 1998.

- ARTICLES DE REVUES OU D'OUVRAGES
- ADAMKIEWICZ, Eric, Les pratiques récréatives autonomes urbaines et leurs aménagements, Les espaces sportifs innovants, PUS, 2002.
- BESSY, Olivier, HILLAIRET, Dieter, Espaces sportifs en mutation et innovation, Les espaces sportifs innovants, PUS, 2002.
- FALCOZ, Marc, CHIFFLET, Pierre, La construction publique des équipements sportifs. Aspects historique, politique et spatial, Les annales de la recherche urbaine n°79, juin 1998.
- GRIFFOND-BOITIER, Anne, Le niveau d'équipement sportif reflet d'une hiérarchie urbaine. Le sport et ses espaces. XIXe - XXe siècles, Editions du CTHS, 1998.
- LEBRETON Florian, Des lieux ouverts aux lieux cachés, Les annales de la recherche urbaine n°106, juillet 2010.
- MASBOUNGI, Ariella, «Rez-de-chaussons» la ville, (Ré)aménager les rez-de-chaussée de la ville, Edition Le Moniteur, 2013.
- MONJAL, François, Rendre le sol vivant même si le commerce n'y domine pas, (Ré) aménager les rez-de-chaussée de la ville, Edition Le Moniteur, 2013.

PANERAI, Philippe, Les rez-de-chaussée: une histoire urbaine, (Ré)aménager les rez-de-chaussée de la ville, Edition Le Moniteur, 2013.

REUTER, Iris, Scénographie, architecture et espace urbain, Les cahiers de l'Urbanisme n°77, décembre 2010.

RIVIERE Clément, Quand le sport travaille la ville, Les annales de la recherche urbaine n°106, juillet 2010.

VASSET Philippe, Paris la vue mode d'emploi, Libération (édition spéciale « Libération en 2053 »), novembre 2013

VIAL Stéphane, Habiter les interfaces, Les annales de la recherche urbaine n°106, juillet 2010.

ARTICLE SUR INTERNET

CALLEDE, Jean-Paul, Réseaux d'équipements sportifs, innovation culturelle et fonctionnalité urbaine, 2007.

VIDÉOS OU FILMS

LEBAS Antoine, L'architecture des équipements sportifs : de l'ombre des coulisses à la lumière des pistes, Cours Publics, 2011.

TATI Jacques, Playtime, Specta Films et Jolly Films, 1967

A la jonction de l'horizontalité de l'espace public et de la verticalité du bâti, il y a le rez-de-chaussée. Espace privilégié, il est à la fois public et privé, lieu de partage social et lieu de résidence plus intime, entre mobilité mécanisée et mobilité pédestre.

Tisser des liens entre l'intérieur et l'extérieur en ouvrant l'espace privé sur l'espace public permettrait de redonner à la ville son échelle humaine, celle des rez-de-chaussée, oubliée depuis l'idéologie moderniste des années 1960. Animer la ville par une mise en scène de la transparence redonnerait aux rez-de-chaussée leur rôle d'origine, particulièrement valorisé pendant la période moyenâgeuse.

Les rez-de-chaussée peuvent facilement être le support des vitrines: celles des magasins bien sûr mais aussi celles des équipements publics. Le sport, pratique qui met de plus en plus en avant son côté spectaculaire, paraît être une solution idéale pour animer la rue.

